

SECOND VOLUME

DE

NOTRE DAME DE LOURDES

MIRACLES RECENTS,

L'EVENEMENT DE PONTMAIN.



Montreal:

1872.

NOTRE-DAME

DE LOURDES

ET SES

MIRACLES RECENTS.

Cœci vident, clandi ambulant,
leprosi mundantur,
(*St. Math.*, c. xi, *vs.* 5.)

TOME SECOND.



Montreal:
DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.
1871.

(Extrait de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal.)

ontréal.)

PRÉFACE.

Lorsque des événements extraordinaires ont vivement préoccupé l'opinion publique, il se rencontre toujours des esprits observateurs, qui, après les premiers élans d'enthousiasme passés, sont naturellement entraînés à les étudier dans leurs causes, pour rechercher les liens qui les unissent et décrire les diverses phases qui en ont accompagné ou suivi la libre effusion.

Les merveilleux phénomènes qui s'accomplissent à Lourdes, depuis plus de treize ans, ont provoqué et provoquent encore dans les toules une sensation profonde.

La polémique ardente, qui dès le commencement, en a accueilli les prodigieux résultats, dans la presse libérale et les journaux catholiques, fit bientôt connaître, au monde entier, le prestige d'un nouveau nom dans la langue religieuse : celui de *Notre-Dame de Lourdes.*

Le calme s'est aujourd'hui établi sur tous ces irritants débats, parmi les organes du libre examen ; mais les masses chrétiennes ont accepté, par les plus imposantes manifestations, la sublime réalité de ces faits extranaturels. Un Livre très-remarquable s'est produit, qui en retrace les multiples péripéties, en un style énergique, peignant des tableaux ravissants, dans lesquels l'intérêt palpite sous la plume convaincue et convaincante de M. Henri Lasserre. Cet ouvrage qui a déjà accompli un très-grand bien, a été publié dans l'*Echo du Cabinet de Lecture paroissial de Montreal ;* et ensuite tiré à part dans un beau volume de plus de 240 pages, même format de l'*Echo.* Et nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos Lecteurs que, dans chaque *Livraison*, nous mettrons sous leurs yeux, quelques-uns des nombreux événements les plus marquants, arrivés ou qui arriveront par l'intercession de NOTRE-DAME DE LOURDES. Nous dirons aussi quelque chose des nombreux et édifiants pélerinages que des populations entières font à la Grotte célèbre.

" Le fait éclatant de l'histoire actuelle de Notre-Dame de Lourdes, lisons nous dans le tome 3me. des *Annales*, le fait dont le retentissement domine ici tous les autres bruits, c'est l'extension des grands pélerinages. De proche en proche, le mouvement a gagné tout le Mid ide la France, et arrache, pour un jour, les populations à leurs foyers. Toulouse a vu ses paroisses s'y transporter une à une. Les Diocèses d'Auch, d'Agen, de Bayonne, de Bordeaux, de Carcassonne, de Montanban, etc, s'y précipi

tent de toutes parts. L'attraction de la Grotte, dans la direction des chemins de fer, devient irrésistible. Il y a une ardente émulation entre les paroisses. Le seul bruit d'un pélerinage en fait éclore de nouveaux. Aujourd'hui, la Compagnie des chemins de fer du Midi ne peut suffire aux demandes, et les trains spéciaux pour Lourdes créent un surcroît très pénible de fatigue pour tous les agents. "

Quant à l'authenticité de tout ce que nous raconterons, nous osons en répondre. Rien, en effet, ne paraîtra, dans notre Revue, que sur des témoignages bien certains, et tirés, ou des *Annales* mêmes qui se publient par les RR. PP. Missionnaires de l'Immaculée Conception avec l'approbation de Mgr. l'Evêque de Tarbes, ou d'autres *Ouvrages* approuvés par quelques Evêques.

Toutefois, nous devons ajouter que, nonobstant l'appréciation de chacun, l'Eglise seule, même dans les cas les plus évidents, a le droit d'imposer la foi au Miracle. Aussi, notre prétention n'a été et ne sera jamais de le déclarer. Les Décrets formels du Saint-Siége se réservent cette décision ; et nous tenons à consigner ici notre entière soumission à son autorité suprême, qui sera toujours la règle invariable de notre foi.

Le lecteur est donc à l'aise, en cette circonstance. A lui de saisir, dans ces guérisons, l'action surnaturelle, en comprenant la gravité du mal, l'inutilité des réactifs employés pour le combattre, la soudaineté de la révulsion (1) et la simplicité des moyens qui l'opèrent. A lui de reconnaître et d'adorer la toute puissance de Dieu, qui suspend les lois scientifiques pour faire des miracles, au nom et en l'honneur de Marie qu'il veut voir glorifier à Lourdes, d'un culte spécial en sa plus admirable prérogative.

—Marie a, de tout temps, servi de médiatrice entre Dieu et l'homme coupable. Et à ce sujet, dit M. l'abbé Filhol, en terminant la Préface qui est en tête de son livre, il se présente à ma mémoire un souvenir qui date de loin, et que nos lecteurs nous pardonneront de consigner ici, quoiqu'il ne se rapporte pas directement au vocable de Lourdes.

" C'était en 1854, le 15 août, fête de l'Assomption de la Vierge, après la bataille de Tractir, en avant de Sébastopol. Dix à douze mille Français et Piémontais, avaient soutenu le choc de l'armée russe, forte au moins de cinquante mille hommes. Le poste était heureusement solide ; il fut vaillamment défendu et la victoire nous resta. Mais à quel prix ! Je me trouvais, vers le soir, sur ce champ de carnage, cherchant, parmi les survivants, les blessés plus gravement atteints, pour leur offrir, à cette heure

(1) *Révulsifs* ou *Dérivatifs*.—On entend par ces deux noms les divers moyens que l'art emploie pour attirer le sang et les humeurs vers une partie du corps plus ou moins éloignée de la partie malade, dans le but de favoriser la guérison.

suprême, les consolations et les espérances de notre Foi. Tout prêt d'un monceau de cadavres, où la lutte avait été la plus acharnée, gisait un malheureux zouave, ses deux jambes broyées par un boulet, laissant échapper de sourds gémissements. On sonda ses horribles blessures, l'amputation était nécessaire.

" Je m'approchai bientôt et je lui dis : " Pensez au Bon Dieu, mon ami ; "—à ces mots, le soldat lève sur moi un regard presque éteint. —" Le Bon Dieu, me dit-il en balbutiant, il y a longtemps, Monsieur le Curé, que je ne lui parle plus.—" Tant pis, mon ami ; mais si vous ne lui parlez plus, il vous parle, lui, par ma voix, et il vous adresse un de ses prêtres pour accepter votre repentir. Souvenez-vous de votre première communion." Cette pensée produisit instantanément la plus salutaire impression sur ce mâle visage.—" O ma pauvre mère, s'écria-t-il, presque sans souffle. "

" Sa mère, qu'il appelait à ce moment, était une brave et sainte femme qui s'était efforcée de l'élever dans les sentiments chrétiens.

" Appelé par la loi, il était venu sur ce sol inhospitalier de Crimée sacrifier sa vie pour son pays. Il fit en partant une promesse à sa mère, et il l'avait religieusement tenue : c'était de ne jamais oublier sa prière. Il adopta, dans ce but, une formule on ne peut plus brève, qui consistait à dire, deux fois par jour : " Sainte Vierge Marie, priez pour moi ; " il n'y avait jamais manqué. A cette heure de la mort, Marie mettait dans son cœur des dispositions excellentes, et elle apparaissait par le ministère d'un prêtre qui laissait tomber sur cette tête les paroles de pardon. Dieu les aura ratifiées, sans doute, parce que, dans la balance de sa justice, la miséricorde l'emporte toujours, lorsque le pécheur se présente à lui avec le repentir sincère excité par une étincelle d'amour.

" Quelques heures après, le pauvre soldat mourait, consolé par la Religion, au milieu d'atroces souffrances, pendant que les chirurgiens s'acharnaient sur ses membres épuisés."

Pieux lecteur, vous avez peut-être pressenti la main de la Mère de Miséricorde en ce triste épisode. Eh bien ! vous la retrouverez encore sous la plus lumineuse évidence, dans les récits que nous aurons à vous raconter.

PROLOGUE.

Les œuvres de Dieu portent toujours avec elles le visible cachet de sa sagesse infinie et de sa toute puissance.

Dieu n'a pas besoin, pour les manifester aux hommes, des séduisants moyens qui attirent ordinairement ici-bas l'attention de la foule. La fragilité et la faiblesse des instruments qu'il emploie, lui suffisent toujours pour atteindre ses fins : c'est-à-dire, sa plus grande gloire et le salut de l'humanité.

Ainsi, lorsque Dieu veut donner à son peuple de prédilection, un guide sûr et un maître bienveillant, pour l'arracher à la servitude, et le conduire à la terre de promission, il prend un homme obscur qu'il investit de sa puissance par le don du Miracle, et Pharaon s'abaisse devant les prodiges que Moyse opère, et le peuple d'Israël est sauvé.

Ainsi, lorsque Dieu a décidé de promulguer sur la terre la nouvelle Loi de grâce, il va chercher au bord d'un étang inconnu douze pauvres pêcheurs, ignorants et grossiers dans l'art de bien dire. Il les transforme par son divin Esprit, et ces hommes ainsi régénérés, dépositaires de sa puissance, commandent aux éléments qui obéissent, reconnaissant à leur voix les envoyés du Maître ; et le monde étonné, cédant devant la force du Miracle, accepte, après la lutte, la Loi du salut qu'ils ont enseignée.

Les œuvres humaines appellent à leur secours la science, la force et la richesse. Les œuvres de Dieu s'accomplissent presque toujours par l'intermédiaire des ignorants, des faibles et des déshérités. Et ces trois éléments, l'ignorance, la faiblesse et la misère, qui excitent partout la répulsion et le mépris, deviennent dans le creuset divin des instruments de puissance, d'où sortent les héros.

Il est vrai que satan ne laisse pas, sans contestation, attaquer son empire. Il leur déclare une guerre d'extermination. Et il compte, pour la terminer à son avantage, sur ses habiles soldats, qui se nomment de nos jours : Esprits-forts, Libres-Penseurs, Solidaires et Philosophes.

Leur arme défensive, c'est la négation *à priori*, c. à. d. *avant tout ;* et leurs manœuvres pour l'attaque, ce sont la calomnie, le persifflage et la persécution.

Les hommes qui appartiennent à cette armée, nombreuse il faut bien le reconnaître, ne peuvent paisiblement entendre prononcer un mot ; c'est celui de *Miracle*.

Ce mot les irrite ou les fait sourire. Ils vous regardent avec une certaine pitié, si vous avez le courage de le leur jeter à la face : " Pauvre

cervelle, semblent-ils vous dire, vous en êtes encore là. Assez : le Miracle n'est plus de notre siècle. C'était bon pour nos vieux pères : aujourd'hui la science en a fait justice, et ses progrès incessants nous en diront bien d'autres ! "

Mais, si je ne m'abuse, la science et ses progrès incontestables, n'ont rien à faire dans cette question. Il s'agit d'une chose dont le mot miracle donne l'idée. Or, le miracle, c'est un fait visible qui a le caractère inhérent à sa nature de fait, et en vertu duquel il ne lui est point permis d'échapper à nos sens.

Et nos sens, comme ceux de nos pères, ont la facilité de percevoir la réalité de l'existence d'un fait sensible, c'est-à-dire, pouvant être vu, touché, discuté, soit en lui-même, soit en les agents ou moyens avec lesquels il s'est produit.

Quoi qu'il en soit, au reste, de la répugnance au Miracle, chez les hommes dont je parle, répugnance qui trouverait peut-être son explication dans l'*oubli volontaire de quelque loi du Décalogue*, c'est leur affaire. Et, malgré leurs dires, il n'en est pas moins certain que, de nos jours, comme du temps de nos Ancêtres, la vue du Miracle attire l'assentiment des foules ; et, toutes les fois qu'il leur apparaît avec ses lettres de créance, elles se prosternent devant le messager divin, et disent : Je crois, Seigneur, car vous êtes le seul Maître de toutes choces.

Un fait religieux, d'une prodigieuse importance, s'est accompli, de nos jours. L'instrument désigné pour le faire connaître au monde, a été choisi au fond d'une montagne, au milieu de l'ignorance, de la faiblessse et de la pauvreté.

L'incrédulité a accueilli sa parole par le persifflage et l'injure ; mais l'enfant, ignorante et méprisée, a produit ses lettres de créance, le *Miracle*. Les savants ont fini par se taire. A leur tour, les puissants et les forts se sont retirés, vaincus dans la lutte ; et la multitude, frappée par les prodiges qui se sont accomplis, est accourue des quatre coins du monde sur un rocher désert. Elle a bâti un monument commémoratif, avec le granit et le marbre, jetant à profusion son or ; et elle s'est prosternée dans sa foi, en disant : . Je crois, Seigneur, car vous êtes le seul Seigneur et le seul Maître de toutes choses.

Nous avons raconté, en reproduisant l'ouvrage de M. Henri Lasserre, les gloires, les luttes et les péripéties de l'œuvre admirable des Roches Massabielle, où le surnaturel et le miracle se rencontrent pas à pas, et où la main de Dieu se montre avec la dernière évidence.

Désormais nous choisirons, ainsi que nous l'avons dit dans la Préface, les traits, les guérisons, les faveurs de tout genre, les plus propres à intéresser nos Lecteurs, en laissant dans leurs cœurs une touchante émotion.

Notre-Dame de Lourdes

ET

SES MIRACLES RECENTS.

I·

UNE MERE.

Mars, 1867.—Vers la fin du mois d'octobre 1867, j'étais (1) à l'Evêché de Tarbes, où Mgr. Laurence, de sainte et regrettée mémoire, avait bien voulu me donner une bienveillante hospitalité (2).

Le bon Prélat aimait à ramener la conversation, avec les étrangers, sur son sujet de prédilection, et qui absorbait alors une grande part de sa sollicitude. C'était *Notre-Dame* de Lourdes.

Au mois de mai précédent, une cérémonie gracieuse et solennelle avait inauguré la crypte de l'église qui est fondée sur la Grotte. Le saint Sacrifice était désormais tous les jours offert, en ce lieu sanctifié. Aussi les pèlerins, venant de loin, affluaient à Massabielle, et leur reconnaissance pour les bienfaits reçus se manifestait continuellement par des dons, souvent fort importants, et destinés dans leur pensée aux constructions du sanctuaire, qui commençait déjà à s'élever sur la crypte.

Parmi ces derniers dons, il en était un que je puis appeler magnifique ; il consistait en dix billets de banque de mille francs chacun, remis à l'Evêque, le matin même, par une riche dame de Toulouse, en reconnaissance d'un signalé bienfait, dû tout entier à un miracle, opéré par Notre-Dame de Lourdes.

---

(1) C'est M. l'abbé A. M. Filhol, chanoine honoraire de Toulouse, ancien aumônier de la marine impériale, etc., qui a écrit cette narration.

(2) La tombe s'est fermée sur cette noble et grande figure de l'histoire diocésaine de Tarbes. Comme un soldat, martyr de l'obéissance, il est tombé sur la brêche, mourant à Rome pour la Sainte Eglise, sous les yeux de son Chef vénéré.

Nous demandâmes à sa Grandeur s'il n'y aurait pas indiscrétion de notre part, à être édifié sur les détails intimes qui avaient précédé et suivi ce fait merveilleux, et le nom de la personne qui offrait pour nous un certain intérêt, à cause de son origine.

Sa Grandeur ne se fit pas prier et avec une grâce parfaite :—Je ne puis vous livrer ce nom, nous dit-il, dont le secret doit rester entre Notre-Dame de Lourdes et moi ; quant au fait, je vais vous le raconter tel que me l'a exposé, ce matin, cette dame généreuse de votre ville.—Ce fait le voici quant au fond, la forme seule nous appartient.

" Il y a quelques années, une jeune femme, appartenant par sa naissance à une des meilleures familles de l'aristocratie toulousaine, perdait inopinément son mari, qui la laissait veuve, à la tête d'une très-grosse fortune, avec un fils encore enfant, sur l'avenir duquel reposaient leurs communes espérances.

L'enfant grandit sous les yeux maternels. La mère se dévoua avec tout son cœur à son éducation morale, et lorsque fut arrivé le moment de s'en séparer et de le confier à des mains étrangères, pour compléter son instruction, elle choisit, de préférence à tout autre, le collége Sainte-Marie, dirigé avec distinction à Toulouse, par les révérends pères Jésuites.

Gaston de X. . . . , c'était son petit nom, se fit remarquer bientôt parmi ses condisciples, par une aptitude exceptionnelle et une charmante vivacité. Son caractère doux et conciliant lui gagna tout d'abord l'affection générale. Les succès classiques couronnèrent ses efforts, et, chaque année, il était heureux d'offrir à sa bonne mère les nombreuses couronnes, qui témoignaient de ses talents et de son application au travail.

Ces jours heureux eurent un terme par le baccalauréat. Gaston de X... fut reçu, avec une excellente mention, et se prépara dès lors, d'après le désir de sa famille, à suivre les cours de l'école de Droit de Toulouse, dont la célébrité ne le cède qu'à celle de Paris.

Ici le milieu changea. Il n'y avait plus, comme au collége, l'œil paternel du maître pour découvrir et éloigner le danger. La liberté relative, les rapports quelque peu défectueux avec des camarades au cœur chaud et à passions vives, mais qui n'avaient pas eu, comme Gaston, le bonheur d'une première éducation toute morale et religieuse, refroidirent insensiblement les premiers élans de sa bonne volonté, et lui firent ardemment désirer le fruit défendu.

Dans une grande ville comme Toulouse, où le très-bon se trouve constamment côte à côte et mêlé avec le très-mauvais ; dans cette ville éminemment religieuse au sommet, fermement croyante encore dans le milieu, trop indifférente ou corrompue dans le bas-fond, un jeune homme, livré seul sur le pavé, avec son cœur de feu, entouré de séductions et de mauvais exemples, entraîné surtout par les paroles ardentes de quelques

écervelés qui veulent dépenser en jouissances l'activité qui les dévore ; un jeune homme, dis-je, en de pareilles conditions, doit être bien fort pour résister, surtout lorsque la richesse est dans sa maison. Gaston de X... allait en faire la triste expérience.

Il s'était mis, de bonne heure, en rapport avec quelques jeunes gens, fréquentant les mêmes cours que lui. La similitude de caractère et d'impressions, les prévenances mutuelles et je ne sais quel attrait intime, les attirant l'un à l'autre, avaient étroitement resserré des liens formés, pour ainsi dire, par hasard ; malheureusement pour Gaston, le hasard l'avait mal servi, la rencontre et le choix n'étaient pas bons.

Ceux-ci, en effet, voulant jouir, quand même, de leur indépendance et de leur liberté qu'ils comprenaient avec leurs vingt ans, étudiaient le droit en vivant de travers, et consumaient dans le jeu et les amusements profanes, un temps précieux qu'ils auraient certainement dû consacrer à un meilleur usage. Peu à peu, ces idées malsaines et ces goûts désorganisateurs s'insinuèrent dans l'esprit de Gaston de X... ; elles descendirent dans son cœur pour le gâter et le corrompre, et alors se réalisa pour lui cette terrible vérité de l'Ecriture : *corruptio optimi, pessima*, la corruption du bon touche à l'abîme. Il devint joueur effréné et parfait débauché.

Madame de X.. qui, tout en laissant à son fils une assez large latitude, avait cependant toujours un œil ouvert sur lui, ne tarda pas à reconnaître l'immensité de son malheur ; et, dès ce jour, commença pour elle cette vie d'agitations et d'angoisses, que le cœur d'une mère comprend facilement.

Gaston, toujours respectueux devant elle, était néanmoins devenu sombre, taciturne et impérieux ; il lui fallait souvent de l'argent. Madame de X.., avec une douceur angélique, remontait cette vive nature ; en des moments d'expansion intime, elle lui ouvrait les trésors de son cœur et lui demandait alors, au milieu de ses caresses, un changement de conduite que son nom honorable et les principes reçus lui faisaient un devoir d'adopter. Le jeune homme, touché par les larmes de la tendresse maternelle, promettait toujours facilement, et oubliait plus facilement encore.

Cependant, la sainte mère ne se décourageait pas. Que de fois seule dans sa chambre muette, elle attendit au coin de son feu, pendant les longues soirées d'hiver, le prodigue qui ne revenait pas. Que de fois elle dévora ses larmes en silence, et que de fois aussi le malheureux enfant, reconnaissant à son retour sur les yeux de sa mère les traces de son chagrin et de sa longue insomnie, avait pris une résolution généreuse, que le contact pervers de ses amis et des habitudes invincibles avaient fait bientôt s'évanouir.

Un matin, c'était sur la fin du mois de février, Gaston rentra plus affaissé que de coutume ; il avait passé la nuit dans une de ces saturnales inventées par Satan, et que les disciples de Bélial désignent sous le nom de

bal masqué. Le temps était froid. Le jeune homme, qui s'était agité à cœur joie, éprouva, en sortant, un refroidissement subit, et quelques heures après il se mettait au lit, portant dans sa poitrine tous les symptômes d'une pneumonie très-grave. La fièvre se déclara bientôt avec intensité, et le mal s'aggravant d'heure en heure, un habile médecin, connu dans la maison, fut incontinent appelé.

Madame de X.., menacée d'un nouveau malheur, s'empara, pour ne plus le quitter, du chevet du lit sur lequel gisait son malheureux enfant. Elle étudia la physionomie du docteur au moment où, cherchant les causes, il auscultait le malade. Le froncement du sourcil qui accompagna cette opération délicate chez l'homme de l'art, n'échappa point à ses alarmes.

Gaston était très-malade ; néanmoins, avec les ressources de la science et des soins assidus, intelligents, le docteur promettait la guérison.

Soins et remèdes, on le pense bien, ne furent point négligés en cette dangereuse occurrence ; mais le mal, rebelle à tous les réactifs et à toutes les sollicitudes, empirait à chaque instant, diminuant ainsi insensiblement les lueurs d'espoir, manifestées avec tant d'assurance par le médecin.

Sur la fin de la semaine, le malade était à toute extrémité. Le docteur, cependant très-expérimenté, après avoir appliqué toutes les prescriptions qui devaient entraver les ravages du mal, crut prudent, afin de rassurer sa conscience, de demander l'avis de confrères non moins éclairés que lui. Une consultation eut lieu, et le résultat de cette conférence, qui fut exprimée devant Madame de X.. au désespoir, apprenait, qu'humainement parlant, tout avait été régulièrement prévu et tenté : il ne restait plus, comme ressource, que la volonté de Dieu.

En cet instant de suprême abandon, une grande et sainte inspiration pénétra dans le cœur de cette mère désolée ; les hommes lui enlèvent sa dernière espérance, mais Dieu lui reste, et c'est de lui qu'elle attend le secours.

Madame de X.. allait tous les ans à Cauterets. Elle était parfaitement renseignée et édifiée sur les Apparitions de la Grotte de Lourdes. Elle ne manquait jamais, à son retour des eaux, de faire une visite à cette Grotte, encore privée de son sanctuaire. Elle avait chaque fois recueilli un peu d'eau quelle avait précieusement conservée. Toutes ces pensées, tous ces souvenirs au milieu de ses poignantes alarmes, se heurtaient confusément dans son cœur.

Elle a bientôt pris son parti en présence du danger dont elle redoute l'issue. Deux religieuses partageaient avec elle le soin de veiller sur le malade. Elle leur confia la garde de cet enfant, en leur donnant ses instructions positives ; elle appela sa sœur, arrivée en toute hâte à la nouvelle du malheur qui menaçait la famille entière.—"Je pars tout à l'heure pour Lourdes, lui dit-elle, j'y vais accomplir un vœu que je viens de for

mer. Je vous laisse ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils ; remplacez-moi pour quelques heures auprès de lui. Voilà une fiole contenant un peu d'eau ; c'est de l'eau de Lourdes ; faites-en boire à Gaston et priez pour lui."

Et sans lui donner le temps de discuter cette héroïque tentative, elle embrasse son enfant, le cœur brisé mais confiant, prend à la gare le train qui allait partir et arrive à Lourdes, vers les deux heures du soir.

Madame de X.. traverse la ville jusque sous le portique de la prison qui ouvre le chemin de la grotte. Elle ôte là sa chaussure, et s'avançe nus-pieds sur les cailloux de la route qui furent bientôt ensanglantés. Mais la douleur physique n'avait pas d'action sur cette grande douleur morale. Enfin, elle est en présence de la Vierge, elle tombe à genoux devant son image, murmurant, oppressée par les sanglots, cette sublime prière :

" Ma bonne Mère, je sais qu'on ne vous implore jamais en vain. Je viens de bien loin pour vous demander la vie de mon fils. Vous avez connu des angoisses impossibles, sondez de votre œil compatissant celle qui m'anéantit à vos pieds. Mon enfant se meurt, il a peut-être mérité par ses fautes ce terrible châtiment. O Mère de mon Dieu, c'est une mère qui vous demande la résurrection de son fils et le changement de son cœur : c'est un double prodige que vous ne me refuserez pas. Vous lisez dans mon cœur. Ce que j'ai voué, je le tiendrai, quoi qu'il arrive !.. "

Les larmes, cette consolation des malheureux, coulèrent abondamment de ses paupières ; douces larmes, fécondées par l'amour maternel que le ciel bénissait à l'instant même, et que Marie recueillait avec tendresse pour se montrer grande et miséricordieuse.

Dès lors, je ne sais quelle effusion surnaturelle inonda cette âme désolée, au milieu d'une douce confiance. Sa pensée courait de son fils au trône de Marie : " Vous me le sauverez, disait-elle, vous me le rendrez pieux et bon, vous serez sa mère aussi, et à nous deux nous le conduirons vers le ciel."

Le vœu de Madame de X.. était accompli ; la vapeur, dévorant l'espace, la ramenait trop lentement au gré de ses désirs. Le souvenir de son fils la pousuivait sans cesse ; elle le voyait dans son lit de douleur, agonisant dans la souffrance. Mais Marie, pensait-elle, veillait sur lui, et son assurance à cet égard était, malgré elle, présentement illimitée.

En ouvrant la porte de son appartement, elle est reçue par sa sœur qui se jette dans ses bras, l'embrassant avec tendresse :—" Guéri, ma bonne amie, guéri, lui dit-elle, viens le voir, depuis longtemps il t'appelle."

—" Mon cœur me l'avait dit, je l'avais pressenti, répondit l'heureuse mère ;" et elle volait, malgré sa fatigue et ses émotions, vers ce cher enfant qu'elle pressait sur son cœur en le couvrant de caresses. Quelle scène,

en cet instant de bonheur, qui arrachait des larmes, larmes de paix, puisqu'elles renfermaient une bénédiction ! Le malade était assis sur son lit, les traits rayonnants, bercé par le sourire de sa bonne mère, qui lui disait avec transport : " Mon cher ami, tu reviens de loin, tu sais qui t'a sauvé, tu ne l'oublieras jamais, je l'espère."

Le docteur avait fait sa visite dans la matinée, avant l'arrivée de Madame de X... Il s'attendait à un dénoûment très-prochain ; il passait machinalement, et comprenant presque l'inutilité de sa visite, lorsqu'il trouve la maison remplie de joie.

—Où est Madame X... ? demanda-t-il.

—Partie, docteur.

—Partie ! et pour où, grand Dieu ?

—Pour un monde de miracles ; elle est à Lourdes, vous savez.

—A Lourdes ! Et en disant ces mots, le docteur ouvrait de grands yeux étonnés.

—Mais voyez donc le malade.

Le malade n'avait plus de fièvre ; il considérait, en souriant, le brave homme, dont l'étonnement était extrême.

—Qu'est tout ceci, répétait-il sans cesse. Que lui avez-vous donné ?

—Voilà le remède. Et on lui présentait un flacon d'eau naturelle qu'il examinait avec la plus sérieuse attention.

—C'est de l'eau de Lourdes, lui disait-on.

—Bon remède ! fit-il en fronçant les sourcils.

—N'en dites pas trop de mal. Regardez le malade, c'est ce flacon qui l'a guéri, avec la prière de cette belle âme.

En disant ces mots, on montrait le portrait de Madame de X... suspendu aux murs de la chambre.

" —Dans tous les cas, je n'ai point à en dire du mal, il est en dehors de ma science. C'est, il faut l'avouer, bien incompréhensible. Quant à vous, mon ami, ajouta-t-il en lui tâtant le pouls, vous êtes très-bien, ménagez-vous, car vous l'avez échappé belle. Soyez prudent."

Il était sorti dans un état de perplexité visible, ruminant en lui-même la soudaineté d'une guérison, qui, pour lui, avait tous les caractères du miracle ; mot qu'il n'acceptait pas pourtant, parce que les médecins ont de la répugnance à le prononcer, même quand ils le croient.

Gaston de X... était guéri, guéri sans convalescence ; mais tout n'était pas encore complètement fini. Une autre guérison, plus importante encore aux yeux de la foi, restait à constater.

Lorsqu'une âme s'est volontairement éloignée des devoirs que la morale impose à tous les hommes, lorsqu'elle s'est laissée dominer par les funestes habitudes du vice et de la dépravation, il y a une extrême difficulté à y laisser arriver une bonne inspiration.

Selon l'expression de nos Livres Saints, satan est dans ce cœur qu'il régit en maître, et, dans la crainte d'en perdre la possession, il se met à la recherche de sept esprits plus pervers que lui, *nequiores se ;* et, à eux tous, ils fixent là leur inébranlable demeure, ils revêtent ce cœur d'une cuirasse impénétrable sur laquelle tous les traits de la grâce sont émoussés ; plus de bonne pensées, plus de douces impulsions. Au milieu de cet infernal cortége, rien, rien ne passe.

Ramener donc au bien par la grâce une âme endurcie en cet état, c'est, si je ne me trompe, un miracle d'autant plus surprenant que pour l'opérer il faut enlever, pour ainsi dire, de force, en la changeant, une volonté ibrement fixée dans le désordre ; le concours surnaturel n'est pas seul nécessaire ici, il faut encore le concours humain de la volonté qui accepte la grâce divine.

Nous l'avons dit, le jeune homme, de la vie duquel nous racontons une épisode, était réduit alors à ce triste état. Marie lui avait donné, sans lui, la santé du corps, et comme cette bonne Mère ne fait rien à demi, elle allait aussi lui rendre la vie de l'âme, en soumettant sa volonté au repentir et à la pénitence.

Plusieurs jours après les divers incidents que nous venons de décrire, le jeune Gaston de X..., entièrement rétabli, était assis sur un fauteuil auprès de sa mère, par un temps triste et pluvieux : il se penchait machinalement vers l'âtre, attisant les bûches du foyer. Il considérait de temps en temps cet femme admirable à laquelle, il le savait maintenant, il devait deux fois la vie ; et, dans un moment d'expansive tendresse :

—" Ma bonne mère, dit le jeune homme, je puis bien vous donner ce nom, vous le méritez deux fois."

—" Non, mon ami, tu as deux mères : celle qui est au ciel et qui t'a rendu la vie, attend de toi un sacrifice."

—" Ce sacrifice est fait, ma mère. Je me suis égaré un instant, mais je suis encore jeune. Je reprendrai, sous vos conseils, la bonne route. Je réparerai ainsi le mal que j'ai pu commettre."

—"Heureux enfant, que le ciel te récompense, tu complètes mon bonheur !

—"Demain, maman, nous irons ensemble trouver le P.., votre confesseur. Je suis très-décidé à tenir ferme ; seulement..." Et il hésita. A ce mot " *seulement,* " les traits de Madame de X... se contractèrent sous l'impression d'une vive inquiétude : elle craignait une restriction qui allait peut-être reculer encore le moment désiré. Il n'en était rien pourtant : il s'agissait de régler, pour n'y plus penser, quelques dettes d'honneur et la réparation pécuniaire d'une position compromise. Tout fut accordé sans discussion. Madame de X... eût autrefois payé bien cher le retour de l'enfant prodigue.

Gaston de X... tint parole ; une conduite désormais exemplaire a

réparé autant que possible les premiers égarements de son adolescence. Il est doux, sage et pieux, mais sa piété n'a rien de sauvage. Il fréquente le monde de la bonne compagnie, où il est aimé et où l'on se plaît à louer son enjouement et ses bonnes qualités. Il s'est associé à la charité maternelle, et il n'est pas rare de le voir pénétrer dans les mansardes du pauvre, pour y porter avec quelque peu d'or, les consolations et les bonnes paroles qui réconfortent le courage.

Voilà l'œuvre de Marie, voilà la récompense de Notre-Dame de Lourdes.

Sur la fin du mois d'octobre 1867, Madame de X... et son fils faisaient une longue halte devant la grotte de Massabielle. Au retour, on s'arrêta à Tarbes pour demander une courte audience à Mgr Laurence, qui avait si largement contribué à la glorification de Notre-Dame de Lourdes. Le Prélat reçut cette noble et intéressante famille avec la plus cordiale affabilité ; on lui raconta tout, et, avant de se retirer, Madame de X... remit entre les mains de l'Evêque, en accomplissement de son vœu fait quelques mois auparavant, aux pieds de la Vierge, un pli cacheté : c'était, en billets de banque, une offrande de dix mille francs, destinés aux travaux de la chapelle ; son nom devait rester caché dans le cœur du Pontife et dans le souvenir de Notre-Dame de Lourdes.

II.

L'ENFANT DE MARIE, OU FRANÇOISE PAILHÈS. (1)

Le 10 *Mai* 1868.—Françoise Pailhès, née à Maquens, village situé tout près de Carcassonne, Département de l'Aude, en France, appartenait à une famille de braves et honnêtes travailleurs.

Ce village, riche en manufactures de laine et de drap, fournissait à ces établissements tout le personnel nécessaire au travail des machines.

Françoise était entrée dans un de ces ateliers, à l'âge de 14 ans, peu de temps après sa première communion. Sa conduite, toujours des plus régulières, son application constante, lui avaient gagné l'estime et l'affection de ses patrons, et lui avaient mérité d'être admise dans la Congrégation des Enfants de Marie.

Cependant vers la fin de 1864, après plusieurs années d'un travail assidu et pénible, sa santé se trouva profondément altérée. Elle se traîna maladive jusqu'à Noël 1866, où elle dut abandonner l'atelier et garder le lit.

Le mal avait son siége principal dans le cœur. C'était un rhumatisme chronique, qui lui causait d'atroces tortures et de fréquentes convulsions. Incapable de prendre aucune nourriture solide, les liquides seuls la sustentaient.

Aux approches du mois de Mai 1867, la maladie se modifia, et présenta des symptômes plus alarmants encore. Tout faisait pressentir une fin prochaine. M. le Curé de la paroisse, prêtre plein de zèle et de dévouement pour ses malades, visitait souvent Françoise Pailhès dont la piété et la parfaite résignation l'édifiaient beaucoup. Aussi se plaisait-il à la recommander aux prières de ses pieuses compagnes de la Congrégation de Marie qu'il avait lui-même établie. Voyant enfin approcher le jour qui allait leur enlever ce modèle de douceur, de modestie et de patience, et n'ayant plus d'espérance que dans la puissance de la Très-Sainte Vierge, il adresse, un Dimanche, aux jeunes Congréganistes ces paroles : " Mes enfants, puisque la divine Providence semble vouloir nous enlever votre pieuse et fervente compagne, Françoise Pailhès, qui n'a cessé d'édifier toute la paroisse, et de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ parmi vous, je viens vous exhorter à recourir à la puissante intercession de votre Sainte Patronne, et de lui demander quelque chose de grand. "

Cette parole, lancée par l'inspiration de la grâce, produisit dans tous les cœurs des Congréganistes une douce sensation et une vive confiance qui

(1) Ce miracle, ainsi que celui publié dans le numéro d'Avril, n'est pas relaté dans l'ouvrage de M. Lassère, que nous avons reproduit dans *l'Echo du Cabinet de Lecture.*

durent être très-agréables à Celle qui est appelée le *Salut des Infirmes*. Dès ce moment en effet, on vit naître dans l'âme de Françoise, le plus ferme espoir de sa guérison, malgré la gravité de son mal et la visible décomposition de tout son organisme. Et dans le plus intime de son être, elle entretenait avec Marie une merveilleuse confidence, ne cessant de lui dire d'une voix presque éteinte : " O Marie, conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous ! " tandis qu'elle s'efforçait de montrer un sourire de bienveillance pour ses visiteurs, et leur demandait un souvenir, une prière auprès de la bonne Mère du Ciel.

Le Mois consacré à Marie avait réjoui tous les cœurs ; et la plus grande peine qui oppressait celui de la pieuse malade, était de ne pouvoir suivre, au milieu de ses compagnes, les exercices qui se faisaient tous les soirs, en l'honneur de Marie, dans son église paroissiale.

Son ingénieuse piété lui fit trouver un moyen de satisfaire un peu sa dévotion. Elle désira qu'on fixa une tablette au mur qui était en face de son lit, pour y placer une statue de la Sainte Vierge, en recommandant à ses parents de vouloir bien l'embaumer des fleurs les plus suaves du jardin. Ce fut dans ce modeste oratoire que, chaque soir, toute la famille, avant d'aller prendre son repos, faisait monter ses supplications les plus ardentes vers le trône de Marie, pour obtenir la guérison de la chère malade. Mais c'était là surtout que Françoise, les yeux fixés vers l'image de sa bonne Mère, ne se lassait de lui envoyer ses plus tendres aspirations, annonçant sans détour, à tous ceux qui la visitaient, son doux espoir, hélas ! bien futile à en juger par les apparences ; car les convulsions, loin de s'apaiser, augmentaient en fréquence et en intensité.

Cependant l'heure de la divine Providence allait sonner : et les instruments choisis pour être les messagers de ses bienfaits furent deux Sœurs de charité de St. Vincent de Paul, chargées de visiter les malades dans les environs de la ville de Carcassonne. Sœur Thérèse, bien connue à Maquens, partait de l'établissement de Carcassone, suivie d'une de ses compagnes, pour se rendre auprès de Françoise. Cette visite la combla de joie, et toujours pleine de confiance en la Reine des Anges, elle s'efforça de l'inspirer aussi à Sœur Thérèse, en l'assurant de sa guérison prochaine. Celle-ci, tout en admirant, au fond de son cœur, une foi si vive et si encourageante, ne pouvait y croire, tant la mort de Françoise lui paraissait imminente.

Toutefois voulant bien encourager cette confiance, qu'elle était loin de partager, Sœur Thérèse qui, l'année précédente, avait eu le bonheur de prier à la Grotte de Lourdes, se met à raconter aux personnes qui entouraient la malade, ce qu'elle avait vu et appris des événements de la Grotte de Massabielle. " Il y a là, ajoute-t-elle, en se tournant vers la malade, une fontaine miraculeuse. L'eau qui en provient a déjà opéré

un grand nombre de miracles. J'en ai un peu chez nous, il faudra en essayer, mon enfant ; à mon prochain voyage, je vous promets d'en apporter."

—" Oh ! oui, ma chère Sœur, envoyez-moi bien vite de cette eau.... elle me guérira."

La Sœur promet et se retire bien persuadée qu'elles ne se verraient plus jamais sur la terre.

Dès ce moment, toutes les pensées et les affections de la malade se portèrent invinciblement vers Notre-Dame de Lourdes.—" Oh ! " disait-elle de temps en temps d'une voix presque éteinte : " et cette eau quand donc l'aurai-je ? " Et dans une espèce d'impatience, elle appelait de ses vœux les plus ardents le lendemain, mais le lendemain s'écoula et l'eau n'arriva point.

Cependant le travail intérieur de la maladie s'opérait, avec une recrudescence vraiment effrayante. Il se manifestait par des crises plus fréquentes encore, et par une faiblesse générale. Enfin une douce et lente agonie ayant suivi toutes ces diverses péripéties du mal, on jugea à propos de lui donner les derniers sacrements de l'Eglise, que Françoise reçut avec la plus grande ferveur.

Peu après cet acte suprême, elle parla de Lourdes, et s'évanouit en prononçant ce nom. L'assistance la crut morte : cependant elle revint peu à peu, en murmurant d'une voix suffoquée : Lourdes !... Lourdes !... Deux jours se passèrent ainsi, dans cette alternative de mort momentanée et de résurrections toujours plus fragiles. On eut dit les soubresauts d'une lampe qui s'éteint, et qui se ranime sous la faible impulsion du peu d'huile qui l'alimente.

Le jeudi, 9 Mai, le Docteur Pinaud qui donnait ses soins à la malade arrivait de Carcassonne, cédant à de pressantes instances, et tout en déclarant l'inutilité de sa visite, vu la désorganisation de tous les traits de Françoise.

Il essaya, mais en vain, de faire avaler quelques gouttes de liquide. Sans se rebuter, il s'aide d'un instrument ; mais encore peine inutile ! Il n'y a plus d'espoir, dit-il tout bas à la personne qui était près de lui.

Ce même jour, deux jeunes personnes, amies de Françoise, devant se rendre à Carcassonne, avaient voulu, avant leur départ, embrasser une dernière fois la chère malade. Celle-ci acceptant leur visite comme un message du Ciel, rassemble tout ce qui lui reste de force pour leur dire : — " Oh ! dites bien à Sœur Thérèse de m'envoyer bien vite l'eau de Lourdes... elle me guérira... pressez-vous... je l'attends..."

Elle attendit, en effet, avec confiance ; mais Marie qui allait abaisser sur la pieuse congréganiste ses regards compatissants, tenait, avant tout, de bien faire constater par les hommes de l'art, et la gravité du mal et l'abandon de la malade par la médecine, en déclarant sa mort prochaine et irrévocable.

Cette journée parut bien longue à Françoise ; enfin sur le soir, on lui apporta l'eau tant désirée. Ce fait si petit et si simple en apparence, produisit sur son esprit une telle révolution, qu'elle se manifesta par une émotion indicible, au moment où elle reçut dans ses mains la précieuse fiole qui contenait sa guérison. Les voisins, qu'avait fortement impressionnés la foi si vive de la malade, se rendent en foule auprès d'elle, attendant avec anxiété le moment solennel de l'épreuve. Françoise, après avoir reçu ce flacon, le presse doucement sur son cœur... fait le signe de la croix, fixe amoureusement l'image de Marie en invoquant l'Immaculée Conception ; et le porte en tremblant à ses lèvres... Quelques gouttes ont coulé dans sa bouche... mais, oh Ciel ! elles retombent aussitôt, malgré les efforts qu'elle fait pour avaler l'eau miraculeuse. La gorge était obstruée. " Je ne puis pas, avaler " et en murmurant ces mots, elle s'affaisse toute haletante, mais non découragée.

En ce moment, un léger frémissement parcourt l'assistance, et on se regarde avec stupéfaction. Le miracle attendu n'avait pas eu lieu. C'est fini, se dit-on tout bas, Françoise va mourir : et l'on se rend à l'église pour réciter les prières des agonisants.

Néanmoins toujours confiante au milieu du désespoir général, l'agonisante pressait la bienheureuse fiole entre ses doigts ; et apercevant des larmes dans les yeux d'un de ses frères, qui était accouru auprès de sa sœur bien aimée : " Oh ! ne pleure pas, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je ne veux pas que tu pleures, la Sainte Vierge me guérira avec cette eau ! "

Une confiance aussi invincible devait bientôt faire violence au Ciel.

Le 10 Mai, c'était un vendredi, son état avait empiré ; tant d'émotions, tant de crises avaient totalement abattu ses forces, et dès le matin, on s'attendait à la voir rendre sa belle âme à Dieu.

Le père désolé ne s'était pas présenté à l'usine, voulant recevoir le dernier soupir de sa fille chérie, et lui fermer lui-même les yeux.

Enfin, vers deux heures après-midi, une crise se manifeste de nouveau ; elle devait être la dernière. " Je n'en puis plus, je vais mourir... je veux voir mes frères !"

Vers les quatre heures, M. le curé vint la visiter ; la voix de la malade était suffoquée, haletante. " En voyant son vénérable pasteur : M. le curé, lui dit-elle péniblement, je brûle !., je brûle !.. Ah ! Si je pouvais boire de cette eau !.. M. le curé, vous devriez me guérir... "

—" Pauvre enfant, je ne le puis pas moi, il n'y a que le bon Dieu qui puisse le faire. Eh bien, je vais à l'église prier pour vous. Et vous aussi, chère enfant, augmentez bien votre confiance en Marie, offrez-lui vos douleurs, et priez-la de tout votre cœur. "

Le prêtre se retire, le cœur navré, pensant bien ne plus entendre cette voix.

La sœur du vénérable pasteur avait souvent partagé avec la mère de Françoise le soin de la veiller. Etant venue à sortir, elle s'était arrêtée un instant à la porte de la maison voisine, lorsqu'elle entend une voix vibrante qui l'appelle. Croyant le terme fatal arrivé, elle accourt pour consoler la pauvre mère... Oh ! Mademoiselle Marguerite, vite, vite, montez... Françoise a bu !... A peine était-elle arrivée sur le haut de l'escalier qu'elle entend l'agonisante lui crier d'une voix sonore ; " Guérie, Mlle Marguerite, guérie ! " Et en entrant, elle la voit assise sur le lit.

—" Oui, guérie ! bien guérie ! c'est l'eau miraculeuse de Notre-Dame de Lourdes, c'est la Sainte Vierge... Courez vite le dire à M. le curé. "

Que s'était-il donc passé pendant les quelques minutes de l'absence de la sœur de M. le Curé ? Le voici : Françoise, dévorée par les ardeurs de la fièvre, avait demandé à boire.

—" Tiens, mon enfant, lui dit sa pauvre mère, toute éplorée, prends cette tisane. "

—Oh ! ma bonne mère, ne pleurez donc pas, je veux de l'eau de Lourdes.., La Sainte Vierge doit me guérir... "

La mère obéit aveuglément ; elle remplit une cueillerée à café de l'eau désirée, et soulève la tête de sa chère fille. Celle-ci fait un suprême effort ; l'eau pénètre... Soudain, ce corps épuisé sent courir une nouvelle vie dans tous ses membres, et se relève comme sous une commotion électrique.

—" Ma mère, je suis guérie !... encore de l'eau, s'il vous plaît, je veux la boire toute. " Et, d'un seul trait, elle vide le petit flacon. En même temps ses membres raffermis s'étaient redressés. donnant à tous ses traits une énergie vitale, dont la vue avait électrisé l'heureuse mère. Un cri perçant lui échappa aussitôt, et c'est alors qu'arrivait, toute bouleversée, Mademoiselle Marguerite, la compagne fidèle de ses angoisses.

Le père et M. le Curé, avertis immédiatement, accourent en toute hâte, et ne peuvent se lasser de regarder avec le plus grand étonnement, cette enfant tout à l'heure expirante et maintenant forte et ressuscitée.

—Oh ! M. le Curé,... oh ! mon père,.. c'est Notre-Dame de Lourdes qui m'a guérie ! oh ! je dois bien l'aimer ! remerciez-la pour moi, et demandez-lui que je l'aime bien toute ma vie !...

Bientôt tous dans la plus profonde admiration, tombent à genoux devant l'image de la Ste. Vierge... Que se passait-il dans leurs cœurs, nous ne chercherons pas à le deviner ?

Le bonheur, qui rentrait si inopinément dans cette pauvre demeure, n'était pas complet. Il y manquait, pour le partager, les frères de Françoise, travaillant à l'usine, et pensant toujours au triste dénouement qu'ils attendaient. La seule vue du père qui avait voulu leur annoncer lui-même la bonne nouvelle, produisit dans leur cœur le coup le plus poignant, malgré la trace d'allégresse qui se lisait sur le front du vieillard. Tout est donc fini, s'écrient-ils les larmes aux yeux, en le voyant ! Adieu

donc chère sœur ! Non, mes enfants, tout n'est pas fini ; tout est sauvé ; Françoise est guérie ; oui, votre sœur est sauvée, répliqua le père ivre de joie et pleurant lui-même de bonheur. Allons, vite, mes enfants, venez voir vous-même le prodige qui nous a rendu l'ange de notre foyer, et remercier ensemble la Sainte Vierge qui a fait ce miracle, malgré notre indignité.

Le bruit d'une guérison si extraordinaire fut bientôt répandue dans toute la paroisse. Partout, ce ne fut qu'un cri d'étonnement et d'admiration. A la sortie du travail, hommes, femmes, tous veulent se rendre chez la malade ; tous veulent contempler l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes. Françoise montrait à tous, avec un visage rayonnant de joie, la précieuse fiole qui avait contenu l'eau de la Grotte. " Voilà, mes amis, leur disait-elle, voilà ce qui m'a guérie. C'est l'eau de Notre-Dame de Lourdes." Et dans sa reconnaissance enfantine, éprouvant déjà le besoin d'exercer les premières ferveurs de son apostolat : " Oh ! ce n'est pas pour moi seule, que ce miracle s'est opéré, c'est aussi pour vous, mes amis. Quant à moi, je ne pourrai jamais assez aimer la Sainte Vierge ; mais vous aussi, il faut que vous l'aimiez de tout votre cœur. "

La Sœur Thérèse ayant appris à Carcassonne le merveilleux résultat de l'eau des Roches Mallabielle, s'empressa, le lundi suivant, de se rendre auprès de Françoise Pailhès. La première personne qui courut à sa rencontre, en montant l'escalier de la maison naguère si triste, fut Françoise elle-même qui se jetta dans les bras de la Sœur, en lui exprimant, avec des larmes de tendresse, tous les intimes sentiments qui absorbaient ses pensées.

Huit jours se sont écoulés. Françoise complètement rétablie, était elle-même sur la route qui conduit à Carcassonne, dans le but de faire une visite au docteur Pinaud, et de lui offrir ses remercîments sincères pour les soins qu'il lui avait donnés pendant sa longue maladie.

Le Docteur savait déjà cette guérison, par la rumeur publique, et était étrangement étonné. Qu'est-ce donc que cette eau de Lourdes, avait-il dit un jour à sa vieille mère ?... En vérité, elle fait des miracles.... Mais bah ! une crise reviendra sans tarder, et miracle et miraculée déguerpiront en même temps."

—" Ainsi donc, reprit la mère, si la guérison persiste, tu croiras ? "

—" Ah ! pour le coup, oui, je croirais."

Et maintenant, cette jeune personne, la miraculée et le miracle sont devant lui. M. Pinaud la considère avec la plus intéressante sollicitude, l'examine scrupuleusement au point de vue de son art ; il ausculte avec soin le travail des poumons. Enfin après cet examen qui fut assez long :
—" Vraiment, s'écrie-t-il, Françoise, vous n'avez pas le moindre mal. Vous êtes parfaitement guérie ; seulement soignez-vous bien." (1)

(1) Extrait du rapport médical du Docteur Pinaud.

Après avoir donné le diagnostic de la maladie, sa gravité, qui mettait *hic et nunc* les jours de la malade en danger, M. Pinaud termine ainsi son rapport :

Les forces de Françoise Pailhès étant revenues avec la santé, elle n'avait pas retardé à rentrer à son atelier, pour y reprendre son travail et ses habitudes de bonne conduite. Cependant il lui restait un dernier acte de reconnaissance à accomplir. Elle l'avait promis, et cette pensée portait une telle satisfaction de bonheur, qu'il n'y avait plus pour l'exécuter qu'une question de temps et d'argent. Voir la Grotte de Lourdes, s'agenouiller devant cette pierre sanctifiée par le contact de Marie ; boire à longs traits et se laver à cette Fontaine de grâce, dont l'eau, comme autrefois celle de Siloé, lui avait rendu la vie ; prier devant ce célèbre rocher, dans ce magnifique sanctuaire fièrement jeté sur le sommet des Roches Massabielle, ce n'était point un rêve, mais une réalité qu'elle espérait posséder bientôt.

Elle travailla donc avec une nouvelle ardeur, réservant chaque semaine, sur le fruit de son travail quelque petite épargne, qui, avec le temps et l'assistance de ses bons frères, lui permirent d'entreprendre le cher pèlerinage. Elle partit donc, le cœur léger et content ; et le 29 avril 1868, près d'un an après sa guérison, elle foulait la terre bénie des Roches Massabielle.

Durant le voyage, toute sa pensée fut pour sa Bienfaitrice ; mais son amour et sa reconnaissance redoublèrent encore, quand elle put se prosterner devant la Grotte, où l'Immaculée Conception avait apparu à Bernadette.

Après qu'elle eut longtemps prié, remercié le *Salut des Infirmes ;* sa visite fut pour les Missionnaires, gardiens dévoués du Sanctuaire. Elle leur raconta naïvement les faits accomplis en elle, par Celle que toutes les générations bénissent et béniront à jamais. Et lorsqu'on lui demanda ses impressions devant la Grotte, ses yeux se remplirent de larmes, et elle s'écria : « Oh ! mon Révérend Père, j'ai cru voir le Ciel ! » . . .

Le second dimanche du mois de Mai 1868, ramenait Françoise à l'heureuse date de sa guérison. Elle était ce jour là, au milieu de ses pieuses compagnes, enfants de Marie. Elles avaient voulu célébrer ensemble, par les actes les plus touchants de la piété chrétienne, cet anniversaire qui leur rappelait la grande grâce, envoyée par Notre-Dame de Lourdes à une Congréganiste de la paroisse de Maquens.

« N'ayant pu la revoir à cause de la distance où je suis du hameau qu'elle habite, je « je n'ai pu être témoin du changement *miraculeusement* rapide qui s'est produit dans son état.

« Mais ayant eu de ses nouvelles quelques jours après, *alors que je me demandais si elle* « *n'était pas morte,* je fus très-agréablement, mais aussi très-vivement surpris, de la rapi- « dité avec laquelle son état s'était amendé. J'ai pu du reste la voir depuis, et consta- « ter que l'amélioration obtenue se maintient parfaitement.

« Fait à Carcassonne, le 18 juillet 1867. Signé : C. D. PINAUD, *d. m p.*"

III.

GUERISON D'UNE MIGRAINE. (1)

Au moment où, le 30 mai 1870, les nombreux pèlerins d'Agen arrivaient devant la Grotte, une femme de cette ville, venue la veille, s'écartait pour laisser à d'autres la place où elle priait depuis quelque temps déjà. Si elle n'avait écouté que son cœur, elle aurait crié à ses compatriotes que la Vierge venait de l'exaucer tout-à-l'heure, et leur aurait demandé de la bénir pour elle. L'Agenaise s'en alla exhaler silencieusement sa reconnaissance et jouir de son bonheur. La foule se pressa, ne se doutant point que le pèlerinage avait déjà reçu dans une précieuse bénédiction, le gage des grâces qu'elle sollicitait. C'est seulement le 16 août suivant, à une nouvelle visite de cette personne à la Grotte, et depuis par un écrit du 1er septembre, que nous avons connu nous-même ce fait qui nous semble digne d'être raconté en détail.

" Anne Rousse a trente-deux ans. Depuis sa septième année, elle endurait des maux de tête périodiques. Assez faibles et rares d'abord, ils s'accrurent avec l'âge ; à vingt ans, quand elle se maria, la migraine se faisait sentir toutes les trois ou quatre semaines, pendant quatre jours avec une grande violence. Quelque temps après, les fatigues de la maternité, la perte d'un enfant, d'autres douleurs de famille éprouvèrent cruellement à la fois et son âme et son corps. La migraine devint insupportable. Tous les quinze jours, la crise se renouvelait et alors, la tête dévorée et tous les membres en proie à une lassitude invincible, la malade restait clouée dans son lit sans mouvement. De longs évanouissements suspendaient de temps à autre la vie, son corps se glaçait. Impossible, tant que durait la souffrance, de donner le moindre soin au ménage ; elle était incapable d'une pensée. Il fallait écarter d'elle ses enfants, leur présence l'exaspérait. Et pourtant Dieu sait comme elle aime ses deux petites filles ! Cela durait plusieurs jours.

Par moments, la douleur du cerveau s'exaltait, il lui semblait qu'elle allait entrer dans la folie.—Dieu seul et moi, nous disait-elle, nous savons ce que j'ai pu souffrir. Comment ne mourais-je pas ? Je puis dire que

---

(1) *Extrait textuellement des Annales de Notre-Dame de Lourdes.*—T. III. 30 avril 1870.—Page 110.

chaque fois j'étais à l'agonie. Le désespoir venait, j'avais peur de moi, j'avais besoin d'en finir avec la vie. Oh ! sans la bonne Vierge Marie !..

La crise passée, il lui restait une fatigue habituelle, et elle était obligée à tout instant d'interrompre son travail pour s'asseoir. Un autre mal s'ajouta à la migraine. Le cœur se trouva atteint, des palpitations se déclarèrent et les difficultés de la respiration rendirent la langueur plus pénible encore.

Tel était le mal. Et on n'y pouvait opposer ni remède, ni espérance. La médecine avait épuisé ses médicaments et renonçait à de nouveaux essais.—Ne vous fatiguez pas ; évitez tout chagrin, toute contrariété ; l'irritation aggraverait encore la maladie .. C'était depuis longtemps l'unique prescription qu'on sût faire. Anne Rousse ne croyait pas guérir.

Elle avait beaucoup prié, toujours en vain. Cependant sa confiance en Dieu ne l'abandonnait pas. Désormais certaine que les moyens humains ne lui réussiraient pas, elle avait accepté son sort avec un courage que la foi soutenait contre les défaillances de la nature. Elle se livrait en paix à la Providence, elle et sa famille, et ne demandait plus, dans sa prière, la guérison, mais seulement le bonheur des siens.

Le pèlerinage de Lourdes s'organisait à Agen pour le mois d'Avril. Le curé de sa paroisse l'engage à prendre un billet et à aller demander sa guérison aux pieds de la Vierge-Immaculée.—Si faible et si souffrante, répondit-elle, comment arriverais-je à bout de ce long voyage ? Puis, il y a trop à faire en moi. La Sainte Vierge aurait à me changer des pieds à la tête. Elle le pourrait bien, je le sais, mais je n'attends plus rien.

Elle résista. Depuis son enfance, Anne avait fréquenté les Sœurs de la Miséricorde. Ces bonnes religieuses la recevaient toujours avec amitié et avaient maintes fois prié pour sa guérison. Le pèlerinage se trouva retardé jusqu'au 30 mai. Les sœurs pressèrent vivement notre malade d'en profiter et d'aller chercher sa santé à la Fontaine de Lourdes. Elle dit que la Sainte Vierge ne lui permettait pas d'espérer. Elle avait fait le pèlerinage de Verdelais, et en était revenue plus souffrante. Sa décision était bien prise ; elle ne voulait point aller à Lourdes mourir loin de chez elle.

Mais le soir même une attaque de migraine, la plus douloureuse peut-être qui eût rongé sa pauvre tête, la saisit tout-à-coup. Elle était folle de douleur ; il lui semblait mourir.

N'était-ce pas la réponse à ses résistances contre l'invitation que la Sainte Vierge lui adressait par la voix des religieuses ? N'était-ce pas un appel de sa bonté qui voulait la forcer par l'excès de la souffrance à chercher une grâce préparée ?

Haletante et n'en pouvant plus, Anne se disait : Oh ! si Dieu me fait

vivre encore, j'irai à Lourdes, j'irai... ou il ne me reste que de mourir.

La crise s'apaisa enfin. Dès qu'elle fut un peu maîtresse de ses pensées, elle se mit en face de sa situation.

Tout souffrait autour d'elle. La mère, dans un ménage d'ouvriers surtout, est l'âme du bien-être. Elle manquait le plus souvent et ne pouvait presque rien. La vie de son intérieur était triste et comme paralysée.

Deux soucis se faisaient sentir plus cuisants à son cœur. Ses deux jeunes filles grandissent. Mère et chrétienne avant tout, elle voudrait les élever pour la vertu et la piété. C'est son devoir aimé, ce serait sa souveraine joie, elle ne voudrait vivre que pour accomplir cette vocation. Or, souvent il lui est même impossible de supporter la présence de ces chers enfants... Que deviendra leur âme !

Son mari, brave ouvrier marbrier, ne vit que de chagrins. Excellent chrétien autrefois, il a cessé de l'être. Dans les premières années de ces longues épreuves, il conserva son courage ; il priait, il envisageait avec l'espérance chrétienne l'avenir de la famille. Mais ensuite, se voyant comme repoussé de Dieu, il se découragea peu à peu et maintenant, abattu et irrité par la désorganisation du ménage, par les douleurs de sa femme, par la difficulté d'élever à lui seul les enfants, il a tout abandonné, il ne prie pas, ne se confesse plus, ne va point à la messe, il ne travaille qu'avec colère. Cette âme se perd...

Sous l'impression de la crise terrible qu'elle vient de subir, ces pensées habituelles deviennent plus pressantes. Anne se dit :—Je suis mère et épouse ; c'est à moi de sauver ces âmes, et ce n'est pas assez de me résigner. Il faut que je guérisse, il faut que j'aille à Lourdes !

Un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé à ce degré remplit son cœur : une confiance profonde et ferme. Elle le sent, Marie la guérira.

Elle appelle son mari, et lui dit avec décision qu'elle veut aller à Lourdes et qu'il doit absolument l'accompagner. L'ouvrier s'irrite et laisse éclater l'amertume qui, depuis longtemps, s'accumulait silencieusement dans son cœur.—Elle n'ira pas à Lourdes, il s'y oppose entièrement. Il ne croit pas à cette histoire d'Apparitions ; et d'ailleurs il a certes assez longtemps prié Dieu, il ne priera plus. Qu'ont-ils à faire que de dévorer leur malheur ?

Sa femme parvient à le calmer. Mais il traite de folie un tel voyage en cet état de souffrance. Anne priait en son cœur et parlait de sa voix la plus douce. Elle assure qu'elle retournera guérie.

La grâce l'emporte, le voyage est décidé. Anne demande à partir la veille du pèlerinage d'Agen, pour pouvoir prier plus longuement et avec plus de recueillement et de liberté.

Le 29 mai, ils voyageaient tous deux vers Lourdes. " Oh ! écrit Anne Rousse, qu'il me tardait d'approcher de Celle qui allait mettre fin à mes

maux que rien n'avait pu soulager ! Il était près de neuf heures du soir quand ils arrivèrent en ville. Anne désirait ardemment aller de suite à la Grotte ; il était trop tard. Le roulis du wagon avait fatigué sa tête. La migraine se déclare. Elle s'inquiète, son mari s'assombrit et murmure. Anne recueille toute sa foi et dit d'une voix qui ne veut pas laisser de doute :—Mon ami, confiance ! demain matin je serai guérie !

Or, le lendemain, quand ce fut l'heure de partir, la migraine conservait sa violence et la pauvre malade, lasse et brisée, était travaillée par des vomissements très-pénibles. Dans un effort vaillant, elle se lève et prend le chemin de la Grotte. A sa grande joie et à la surprise du mari, sa marche est facile. Ce qu'elle attend semble commencer.

Ils entrent dans la Chapelle. Ce fut pour la pieuse femme un moment de bonheur ineffable. Son cœur s'ouvre et se dilate doucement. Après le premier instant toute occupé à cette effusion de son âme, elle offre sa prière à la Vierge sainte. Cette prière généreuse montre à quelle grandeur de dévouement la dévotion catholique peut faire monter l'âme d'une femme du peuple. Elle demande de guérir, mais non point pour elle-même ; pour ses deux enfants, afin de pouvoir les élever dans la piété, et les préparer à la vocation que Dieu leur donnera ; pour son mari à qui elle veut être une aide dévouée, non un fardeau, et dont à tout prix l'âme doit revenir à Dieu. Dans cette demande de sa propre guérison, elle s'oubliait elle-même. Et si bien qu'elle mit une mesure aux grâces de la Vierge.—*Guérir*, dit-elle, *non, je ne veux pas entièrement guérir. Je veux souffrir encore et toujours. Marie, laissez-moi ma migraine, seulement diminuez-la assez pour que je puisse accomplir en souffrant tous mes devoirs d'épouse et de mère. Que je souffre, mais que mes enfants et mon mari ne souffrent point !*

Anne était à genoux sur le bitume. Une messe commence, elle l'entend sans remuer, absorbée dans sa prière et le bonheur que la Vierge verse en son cœur. Une seconde messe est célébrée immédiatement ; elle y assiste dans la même position. Pour la troisième fois un prêtre monte à l'autel, et cette femme si débile reste pendant cette messe encore, toujours à genoux, sans lassitude et sans douleur. Elle était là depuis environ deux heures ; pour son âme, ce ne fut que la durée d'un moment.

Je me sentais guérir, disait-elle, et je sentais aussi que la grâce de l'espérance m'était accordée pour mon mari.

En sortant, l'ouvrier était tout changé, son visage et sa voix montraient au dehors l'apaisement de l'âme.—Mais pourquoi donc, dit-il, es-tu restée si longtemps à genoux ? cela doit te faire mal.—Oh ! répondit sa femme, je n'en ai pas ressenti la moindre fatigue... je guéris, mon cher ami, je guéris.—Oh ! mon Dieu, si c'était vrai ! répondit le mari, mais enfin, je ne serai pas venu pour rien ; cette chapelle m'a fait du bien, je me sens plus fort, j'aurai en tout cas plus de patience à supporter notre malheur.

Ils descendaient vers la Grotte en s'entretenant. Là, les joies de la chapelle se renouvelèrent dans le cœur d'Anne Rousse. Elle abandonna son infirmité, sa vie, ses enfants, son mari à la Vierge-Immaculée, la pria d'achever son œuvre. Puis elle but l'eau miraculeuse et en lava son front. Sa prière continuait, quand arrivèrent les pèlerins d'Agen. Elle se leva pour faire place, mais son infirmité resta là... Le corps libre de toute douleur, l'âme pleine de joie et d'assurance, elle revint à Agen. Une de ses premières visites fut pour les Sœurs de la miséricorde, elle leur fit part de son bonheur et de la certitude de son espérance. Les devoirs du ménage furent accomplis quelques temps sans crise, et seulement avec un reste de faiblesse.

Un jour, Anne se présente chez les bonnes filles de Saint-Vincent.—Mes Sœurs, j'ai la migraine !

Les Religieuses s'attristent.—Vous n'êtes donc point exaucée ?—Oh ! mes Sœurs, exaucée et pleinement exaucée, et je ne puis vous dire mon bonheur.—Mais la migraine !—J'attendais ce signe. La Sainte Vierge m'a donné tout ce que je demandais : je l'ai priée seulement de calmer mon mal assez pour que je puisse vaquer à tous mes devoirs. La migraine a commencé ce matin. Sans Notre-Dame de Lourdes, je serais dans mon lit, agonisante pour plusieurs jours. Et me voilà. Je souffre légèrement, c'est vrai, mais j'ai fait mon ménage, rien n'a manqué à mon mari ni à mes enfants, j'ai pu aller en ville, pour mes affaires et ce qui était plus impossible encore, j'ai pu réciter à genoux mon chapelet tout entier. Je vous dis que je suis sauvée et que c'est un miracle, un grand miracle, j'en suis assurée maintenant : je ne me reconnais pas.

Les bonnes Sœurs de la Miséricorde firent avec Anne une neuvaine d'actions de grâces. Depuis ce temps, toute la famille Rousse vit heureuse de la nouvelle vie que la mère trouva, le 30 mai, à Notre-Dame de Lourdes. Voilà cinq mois qu'elle n'a point dû garder le lit et que ses périodiques douleurs admirablement mitigées, après dix ans de tortures, lui permettent l'accomplissement de ses devoirs de mère, plus chers à cette pieuse femme que l'existence même.

Anne Rousse avait promis un pèlerinage de reconnaissance. Son cœur ne lui en laissa pas attendre l'époque trop éloignée. Elle vint pour l'Assomption avec son mari et une de ses filles. Le marbrier était redevenu chrétien en son âme et dans les habitudes de sa vie, l'espérance lui avait redonné du cœur à l'ouvrage. Il lui restait l'acte le plus nécessaire de sa réconciliation, c'était une dette sacrée ; il la paya à N. D. de Lourdes. Après en avoir été éloigné dix ans par le malheur et la colère, il s'asseyait, le jour de l'Assomption, à la Sainte Table, retrouvait son Dieu dans les joies de la famille que la Vierge lui avait rendues. Sa femme nageait dans le bonheur. Nous passions le lendemain une demi-heure avec les trois pèlerins, et nous pouvons dire que nous avons vu des heureux.

M. le curé de Sainte-Foi d'Agen et les Sœurs de la Miséricorde nous ont attesté la réalité des grâces accordées à Mme Anne Rousse.

IV.

GUERISON INSTANTANEE DE M. HANQUET,

A LIEGE (Belgique) *

"Je le proclame avec bonheur, c'est Marie, la Vierge Immaculée, qui m'a guéri. Aussi je sens que je serais un ingrat, si je ne venais déposer une petite fleur au pied de son trône. Je dirai donc, comme je pourrai, mes longues souffrances, puis ma requête auprès de cette "Mère de miséricorde," proclamée la "Guérison des infirmes," puis enfin ma subite guérison.

"La main élevée vers le Ciel, je fais serment de dire la vérité.

"Ma maladie date de plus de dix ans; mais ce n'est qu'en mai 1862, que je m'aperçus de l'abandon presque total de mes forces. J'étais alors âgé de quarante et un ans et quelques mois. Il me fallut renoncer à toute fatigue et surtout au mouvement des bras. Plusieurs fois j'essayai de reprendre mon train de vie; mais la chose n'était pas possible. C'est donc clopin-clopant que j'atteignis la fin de cette année 1862. J'avais consulté deux médecins; mais je dois avouer que c'était avec le parti pris de ne me soumettre à aucun traitement régulier. J'espérais en effet que l'hiver me remettrait sur pied, comme il l'avait déjà fait précédemment.

"Au printemps de l'année 1863, ne voyant aucune amélioration dans mon état, je résolus de prendre l'avis de feu M. Michotte, médecin renommé. Il constata un ramollissement de la moëlle épinière, et m'ordonna des frictions à chaud, trois fois par jour. Je ne sais s'il en résulta quelque soulagement.

"Le 29 décembre de cette même année, mon mal redoubla, et je reçus, pour la première fois, la sainte Communion dans ma chambre.

"J'avais entièrement perdu l'appétit. On délayait, une fois par jour, un peu de farine dans du lait, et ce fut là ma nourriture pendant quelques semaines.

"A partir du mois de février 1864 jusqu'au 6 juillet, outre un peu de thé ou de café, je ne pris rien ou presque rien.

"Jusqu'à cette date, je pouvais encore quitter le lit et me tenir quelque temps assis; mais après 6 juillet, ce fut impossible. Je passai donc sur mon grabat les trois années suivantes, sans pouvoir me tourner ni à droite, ni à gauche. Seulement, lorsque l'air était très-pur, je parvenais

---

* La relation qu'on va lire a été écrite par M. Hanquet lui-même et publiée en brochure. Dans l'espace de dix jours, il s'en est vendu 1,100 exemplaires à la librairie ELISA DELFORGE (à Liége). Les journaux du pays l'ont reproduite. Notre correspondance temoigne chaque jour qu'elle a fait en Belgique une profonde sensation. Les demandes d'eau de la Grotte pour ces contrées en ont été considérablement augmentées.

(Extrait des annales de Nôtre-Dame de Lourdes, Tome II, page 177.)

à me mouvoir quelque peu ; mais c'était bien rare. Il faut bien qu'on me permette de dire ce qui aggravait extrêmement ce triste état : c'était la cessation complète, pendant quinze, vingt, voire même trente-six jours, d'une certaine fonction tout-à-fait nécessaire à la vie.

" Cependant à l'aide des nouvelles prescriptions de M. le docteur Gilkinet, j'obtins quelque soulagement et je pus me nourrir un peu mieux. Je finis même par prendre un léger repas chaque jour. Cela me sustentait suffisamment, sans toutefois me donner la force de bouger du lit. La vie alors me devint supportable ; j'éprouvais même, grâce à la chaleur du lit, une espèce de bien-être dans la moëlle épinière.

" C'est dans cet intervalle que M. le docteur Termonia vint aussi me donner ses soins avec un dévouement dont je suis encore touché. Il me fit, entre autres, deux longues visites, à la suite desquelles il ne put s'empêcher de m'avouer que j'étais atteint d'une foule de maladies. J'en constate de toutes les espèces, me dit-il amicalement. Un jour, à bout de moyens, il ajoute : Si je vous proposais l'application de quelques moxas,* y consentiriez-vous, et vos parents ne s'y opposeraient-ils pas ? Il leur en parla lui-même. Mais lorsqu'il vit leur extrême répugnance pour un traitement qui devait me causer des douleurs, il ne crut pas devoir insister. Avant de partir, il leur dit, avec tous les ménagements possibles, que sa présence serait désormais inutile.

" Vers la fin de 1866, je reçus la visite officielle de deux médecins de la garde civique. On était vraisemblablement fatigué d'un garde qui, depuis tant d'années, ne figurait plus que sur les listes des exemptions, et il s'agissait de me mettre à la réforme. Après m'avoir bien examiné, ils me dirent que j'aurais mon congé définitif. Peu de jours après, l'un d'eux revint seul, c'était M. Davreux. Il y avait, ce me semble, dans son nouvel examen, une assez forte dose de curiosité scientifique ; mais à coup sûr, il y avait encore plus de sympathie et de bonté.

" Au bout des trois premières années que je passai dans mon lit, mes anciennes tumeurs hémorroïdales dégénérèrent en horribles abcès. Pendant cinq à six mois, ces abcès se succédèrent sans relâche et me forcèrent à me tenir sur les côtés. J'y trouvai du moins le petit soulagement de ne plus être nuit et jour couché sur le dos.

" Les abcès firent place, en 1867, à un érysipèle qui s'aggrava de jour en jour, et me causa de continuels tourments, surtout la nuit.

" Cette nouvelle maladie jointe à la phthisie, fit de mon corps un foyer brûlant. Même en hiver, ma poitrine ne pouvait rester couverte que d'un drap de lit. Quant à mes jambes amaigries et privées de sang, elles ont dû être, pendant six ans, même au cœur de l'été, constamment réchauffées au contact d'un bassin plein d'eau tiède.

" Pendant les deux dernières années, mon dos était courbé comme un

* Le terme *moxa* s'étend à toute substance qui, par une combustion graduelle sur ou près de la peau est employée commme contre-irritant.

cercle de tonneau. On ne pouvait me [illegible] dre [illegible] lit pour plus de cinq ou six minutes, et seulement tous le [illegible] vingt [illegible] ours ; c'est-à-dire lorsqu'il le fallait nécessairement pou [illegible] re [illegible] aer [illegible] ur en changer les draps.

" A partir du mois de février de cett [illegible] 1869, [illegible] leu [illegible] de [illegible] ères maladies s'aggravèrent de plus en plus. L'une surtout, [illegible] son siége principal, livrait mon âme à la plus sombre tristesse. J'a [illegible] que je n'avais jamais prié pour demander ma guérison ; mais pendant le reste de l'année, je n'ai cessé de conjurer Dieu de déplacer ce mal, [illegible], pour obtenir cette grâce, endurer d'autres douleurs bien plus grandes encore. Les âmes chastes comprendront mes inquiétudes et mes tortures morales, plus terribles que celles du corps.

" Le mal empirait de jour en jour et gagnait du terrain, mon corps succombait à la pourriture. Plus un instant de repos ni le jour, ni la nuit ! Je compris enfin qu'il me fallait rendre mon âme à Dieu, et ce terme suprême fut désormais le terme de mes vœux. Calculant ce qui me restait encore de forces, je me persuadai que le mois de décembre viendrait opérer ma délivrance. Mes parents, à mon insu, étaient dans la même persuasion. Le ciel en avait décidé autrement.

" Mon frère Dieudonné passant, le 15 octobre dernier, dans la rue de la Cathédrale, entra chez Mlle. Delforge, libraire, et lui demanda si elle n'avait pas quelque livre, capable de m'égayer. Cette demoiselle lui remit l'ouvrage de M. Lasserre : " Notre-Dame de Lourdes. "

" Ce jour-là, je terminais une neuvaine de neuf vendredis, pendant laquelle j'avais demandé à Notre-Seigneur bien des grâces pour ma famille et pour moi ; mais ces grâces me paraissaient plus éloignées que jamais. J'en étais donc à désespérer presque d'être exaucé, quand mon frère, qui ne savait rien de ma neuvaine, vint m'apporter ce livre admirable.

" Je me mis aussitôt à le lire et j'en fus remué jusque dans les dernières fibres de mon être. Chaque fois que j'en parcourais quelques pages, mes yeux se remplissaient de larmes. Je me couvrais alors le visage pour le cacher. Mais il m'était impossible de dissimuler mon émotion chaque fois que mon frère venait me demander compte de mes nouvelles lectures.

" Lorsque j'en vins aux guérisons racontées dans ce volume, j'entendis par trois fois une voix intérieure qui me disait : Toi aussi, tu sera guéri.

" Quelques jours après, mon frère me demanda s'il n'y avait pas moyen de se procurer de cette eau de Lourdes.—Sans doute, lui répondis-je.—En ce cas, dit-il, nous en aurons. Il se mit alors à écrire à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes ; mais sa lettre ne fut expédiée que quinze jours plus tard.

" A peine fut-elle partie, que je tombai dans un grand doute : Crois-tu, me disais-je, qu'une gorgée d'eau et qu'une simple lotion puissent guérir tes

maladies invétérées ? Comptes-tu que la Sainte-Vierge va faire un miracle pour toi ? Mais à quoi bon ! Serait-ce pour ta famille ? Mais ne peut-on pas facilement se passer de toi ?

« Cependant toutes ces pensées disparurent à la vue de la bouteille d'eau de Lourdes, laquelle nous arriva le 27 novembre 1869. Lorsqu'on la déposa sur mon lit, je me mis à la baiser : Il me semble, disais-je, qu'elle me parle.

« Vers six heures du soir, mon frère vint me demander si l'on ferait les lotions ce jour-là. Oui, lui dis-je, mais plus tard, lorsque tous se seront retirés, sauf mon père, vous et moi. Ma confiance était de nouveau ébranlée et j'avais peur d'être moqué.

« Ce n'est qu'à dix heures et demie du soir que nous fûmes seuls et tranquilles. Mon frère alluma un cierge béni et dit à haute voix les litanies de la Vierge Immaculée.

« Peu auparavant, j'avais fait, dans le secret de mon cœur, un acte d'entière résignation à la volonté de Dieu. Vierge sainte, avais-je dit, je ne puis guère prier ; mais daignez demander pour moi à votre divin Fils la grâce qui me convient le mieux : ou mourir, ou souffrir, ou guérir, pourvu que ce soit à la plus grand gloire de Dieu, d'où dépend mon plus grand bien.

« Maintenant vienne l'opération.

Mon frère débouche la bouteille et m'en verse un verre que je bois d'un trait. Il prend un linge qu'il imbibe de cette eau miraculeuse. Commencez, lui dis-je, par la nuque, et lotionnez l'épine dorsale et tous les os jusqu'aux pieds. Je l'arrêtai un instant pour lotionner moi-même le siége de l'érysipèle.

« Quand il arriva aux régions du cœur, je perdis la parole et me mis à pousser des gémissements douloureux. Je râlais comme un homme à l'agonie. Mon bon frère se pressait et répétait, à chaque membre qu'il touchait : Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. Mais au fond de son âme, il disait que ma dernière heure était venue, et qu'il n'allait plus avoir entre les mains qu'un cadavre.

« Il se hâta donc de rajuster mes linges et voulut me couvrir. Je repoussai le drap de lit ; car mes douleurs étaient trop aiguës, me semblait-il, pour que je pusse les exhaler dans mon lit.

« Je mis en ce moment le bout du pied par terre, puis toujours en gémissant, j'y mis le second pied. Ensuite me cramponnant de mes mains au lit, je me soulevai en criant de plus en plus fort, jusqu'à ce que je me fusse entièrement redressé. En ce moment solennel, mon frère m'abandonne un instant pour saisir une bouteille d'eau de Cologne ; mais je lui fis signe de la tête que je n'en voulais pas. C'est alors que mes cris cessèrent.

« Mon vieux père qui, au commencement de l'opération s'était placé

dans un coin pour réciter son chapelet, était là devant moi, avec mon frère, dans une stupéfaction toujours croissante.

" Tout à coup : Ne voyez-vous pas, m'écriai-je, que la vie me remonte ?

—Mais oui, répondit Dieudonné, il y a bien des années que je ne vous ai pas vu aussi droit.

" Quelques secondes après ces paroles, je m'élançai dans la chambre, je revins vers mon lit, j'endossai un paletot et je repris ma course.

" Ma chambre me parut trop petite, j'allai faire le tour de la chambre voisine. Oh ! je me souviendrai toujours des cris de bonheur qui s'échappaient alors de ma poitrine : Vous voyez, disais-je, que la Ste. Vierge est toute-puissante ; vous voyez qu'il faut l'aimer et l'honorer, vous voyez que les impies sont des imposteurs, et autres paroles semblables. J'étais fou de joie.

" En présence d'un pareil miracle, dit mon frère, nous ne pouvons rester seuls ici, et il partit pour chercher toute la famille.

" J'oubliais d'indiquer le temps : il fallut environ cinq minutes pour faire les lotions. Quant à ma guérison qui suivit immédiatement, j'estime qu'elle s'est opérée dans l'espace d'une minute et demie.

" Mon frère rentra vers onze heures, avec mes deux autres frères, Henri et Auguste, avec mon neveu Henri, qui courut presqu'aussitôt Ou treMeuse pour arracher de son lit M. O. Serrulier. Bref, ma chambre fut bientôt remplie de parents et d'amis.

" L'un de mes frères, apercevant le fusil que Dieudonné, qui est garde civique, avait préparé pour l'exercice du lendemain : " Pierre, me dit-il puisqu'il en est ainsi, il faut que vous fassiez vous-même l'exercice, " et, voilà qu'à trois reprises on me fait manier l'arme ; ce que s'exécute avec facilité et même, dit-on, avec dextérité.

" Nous restâmes sur pied jusqu'à trois heures du matin. Deux fois nous nous étions prosternés pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Immaculée. J'avais bu un petit verre de liqueur et un verre de vin ; j'avais de plus fumé une délicieuse pipe.

" Je dormis fort peu. A sept heure et demie, j'étais debout. L'idée me vint alors d'aller faire le revenant chez ma belle-sœur et ses enfants. Il fallait pour cela monter un escalier de dix-sept marches, ce que je fis lestement. Je descendis pour aller, par un autre escalier, réveiller mon excellent vieux père, âgé de 80 ans, moins quelques mois. Lui seul, à ce que j'ai appris depuis lors d'une parente, avait la conviction que je guérirais miraculeusement, et depuis longtemps, il priait tous les jours pour m'obtenir cette grâce. Mais au moment où je l'éveillai en frappant à sa porte, il crut probablement qu'il avait été le jouet d'un songe ; car il se garda bien d'ouvrir, même après m'avoir demandé mon nom. Il ne reconnaissait pas ma voix. La vie m'était vraiment rendue.

" Déjà le monde affluait pour me voir. Le vieux paletot que j'avais

endossé la veille était depuis longtemps l'unique pièce de mon trousseau ; tout le reste avait été donné aux pauvres. Il fallut donc que mes frères et mon neveu se missent en devoir de me prêter des pantalons, des souliers, etc.

" Je restai sur pied, cette première journée, jusqu'à sept heures et demie du soir. Alors, d'après les conseils de mes amis, j'allai me coucher.

" Je dormais encore fort peu. A deux heures du matin, je quittai le lit, parce que la faim me gagnait. Heureusement il y avait là tout près, un morceau de pain d'épice. J'attendis donc que le jour vînt, en mangeant, en lisant la feuille, et surtout en priant la sainte Vierge.

" Le matin je déjeunai à la viande, ce qui me m'empêcha pas de faire encore trois repas semblables avant le soir. Le monde affluait de plus en plus. Je reçus entre autres MM., les docteurs Termonia et Davreux. Je me retirai à huit heures et je dormis parfaitement.

" Tous mes maux se sont évanouis en un instant, comme un songe. Courbure, pthisie, érysipèle, gonflements et autres tortures du corps et de l'âme, tout a disparu. C'est à peine si je me reconnais moi-même.

" Le mardi, je reçus encore plus de monde que les deux jours précédents. Nous convînmes en famille d'aller tous communier le lendemain en action de grâces.

" Le mercredi, nous étions réunis, mes parents, quelques amis et moi, dans l'église de Saint-Denis, où j'avais le bonheur de recevoir mon Dieu et d'assister, pour la première fois depuis si longtemps, à la célébration du saint Sacrifice. Une heure après, nous rentrions au logis, je me jetais dans les bras de mes chers parents, et nous nous mettions à table, pleins de gaieté.

" Pendant les onze premiers jours, j'ai reçu, dit-on, plus de cinq cents personnes, à qui il fallait tout raconter et expliquer jusque dans les moindres détails.

" Voilà quinze jours que je suis guéri. Je dors sept à huit heures d'un seul somme ; mon appétit est excellent ; je devrais remonter de vingt ans le cours de ma vie, pour trouver un bien-être semblable à celui dont je jouis. La seule difficulté que j'éprouve provient d'une petite enflure aux chevilles des pieds ; elle rend ma marche un peu engourdie, mais elle diminue de jour en jour.

" Plus que jamais j'honorerai et j'aimerai Marie, la Reine du ciel et de la terre. C'est pour lui être agréable et pour lui payer un léger tribut de reconnaissance que j'ai fait cette relation. Que son nom soit à jamais béni !

Liége (Belgique), (rue Cheravoie, 17,) le 12 décembre 1869.

P. J. HANQUET.

" Je soussigné Corneille Termonia, docteur en médecine, domicilié à Liége, rue du Pot d'or, 16, certifie avoir connu pendant quatre ans et demi, M. Pierre-Joseph Hanquet, demeu-

rant en cette ville, rue Chéravoie 17, lequel était alité pour cause d'une maladie ***parylytique*** des *deux* membres inférieurs.

" Ce malade, abandonné par la science et considéré comme incurable, fit usage, après lecture du livre de M. Lasserre, de l'eau de Notre-Dame de Lourdes ; la guérison s'est opérée d'une manière instantanée. Le malade a marché et, à la date de ce jour sept semaines après sa cure,) il continue à marcher avec facilité et jouit de la plénitude de la santé. Chose remarquable au point de vue de l'art, c'est que un érythème intense et étendu, dû au coucher dorsal, a également disparu instantanément.

" La guérison si merveilleuse de ce malade ne peut être envisagée que comme étant le résultat d'une intervention tout à fait en dehors des lois scientifiques.

" En foi de quoi le présent certificat a été signé.

" (S.) Dr Termonia—Liége, le 20 janvier 1870. "

" Je soussigné, M. Davreux, docteur en médecine, etc., déclare que ce qui suit est entièrement conforme à la vérité.

" M. Pierre-Joseph Hanquet, maître-maçon, âgé de 49 ans, domicilié à Liége, rue Cheravoie, 17, était atteint depuis la fin de l'année 1852 d'une maladie qui amena bientôt la paralysie de la sensibilité et du mouvement dans les membres inférieurs, ainsi que celle du rectum ; des douleurs très-vives dans toutes ces parties, de l'érysipèle au sacrum et au siége. L'appétit était presque totalement perdu, l'insomnie était complète, il lui était impossible de quitter le lit où il gardait une position toujours très-inclinée en avant (le malade était réellement accroupi) ; il y avait amaigrissement extraordinaire, dépérissement progressif qui alla jusqu'au marasme.

" A plusieurs reprises j'avais visité M. Hanquet ; j'avais cru, comme beaucoup d'autres médecins, son mal incurable, et en novembre 1866, je lui délivrai un certificat attestant qu'il était atteint de *myélite chronique (ramollissement de la moëlle épinière.)*

" D'après un certificat, qui était identique à celui délivré par un autre médecin, le Conseil de recensement exempta *définitivement* M. Hanquet du service de la garde civique (séance du 5 avril 1867.)

" A partir de cette époque, l'état du malade ne fit qu'empirer : aussi, réduit à l'état squelettique et en proie à un profond découragement, il attendait la mort comme une délivrance.

" C'est à ce moment, et alors qu'il n'usait plus d'aucun remède depuis près d'un an, que le malade s'est vu guéri *instantanément*, le 27 novembre 1869, à dix heures et demie du soir.

" Je m'abstiendrai de tout commentaire à ce sujet ; je me bornerai à dire que le malade, qui était vraisemblablement perdu sans ressources, paraît devoir sa guérison à l'Eau de Lourdes qui a été employée à la fois et comme boisson et en frictions sur la nuque, le dos et les reins.

" C'est là un fait réellement inouï dans l'histoire du ramollissement de la moëlle épinière.

" Je certifie en terminant, que la guérison se maintient, et que M. Hanquet jouit actuellement d'une santé parfaite.

" Signé : M. DAVREUX, Dr.—Liége, rue André Dumont, 12.
Le 24 janvier 1870. "

V.

DIFFUSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES.

Le mouvement qu'a produit dans les contrées éloignées la diffusion du livre de M. Henri Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes*, garde ses proportions et son caractère. Ce qui a le plus frappé les âmes, c'est la multitude et l'éclat des guérisons opérées par l'eau de la Grotte. Elles ont répandu une confiance générale dans l'efficacité miraculeuse de la Fontaine et de l'invocation de Notre-Dame de Lourdes. Les détresses désespérées se tournent de toutes parts vers la sainte Grotte. C'est surtout pour les malades qu'on a recours à cette puissance merveilleuse que la Sainte Vierge y a laissée. Il est peu de lettres qui ne recommandent une guérison reconnue très-difficile ou impossible aux moyens humains, et désirées de toute l'ardeur des affections de famille. Toute sorte de douleurs et d'intérêts sont en même temps rappelés aux bontés de la Vierge clémente. On écrit bien souvent pour solliciter des conversions qui réclament des prodiges de grâce.

Le nombre de lettres reçues, tant par l'intermédiaire de M. le Curé de Lourdes, que directement par le Supérieur des Missionnaires, s'élève par un jour à quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent....

Et ces lettres, avec le récit de souffrances profondément senties, expriment la confiance la plus tendre et la plus admirable pour la Vierge Immaculée. On apprend, en les lisant, combien la mère de Dieu est aimée, et quel don d'espérance et de joie Jésus fit aux hommes quand il établit Marie notre Consolatrice et notre Mère. Oh! que de douleurs la seule pensée de Marie apaise, que de défaillances elle soutient!

Presque tous nos correspondants demandent de l'eau de la Grotte. Plusieurs personnes sont constamment occupées à en faire l'expédition, et il en part de la gare de Lourdes 70, 80 caisses par jour. Trois hommes suffisent à peine au seul travail des écritures, en s'y livrant la journée entière.

La plupart des lettres viennent de France; c'est la France encore presque exclusivement qui exploite les richesses célestes de la Grotte, et Notre-Dame de Lourdes est surtout bonne à la France.

Depuis quelque temps, la Belgique s'est prise d'enthousiasme pour la Vierge Immaculée de la Grotte.

Le livre de M. Lasserre y a pénétré plus aisément que dans les autres pays. Mais la Vierge y a fait elle-même sa popularité. La guérison si étonnante de M. Hanquet, de Liége, que notre dernière livraison rapportait, remue la Belgique. Il en vient plus de dix lettres chaque jour,

et il s'est fait pendant quelque temps autant d'envois d'eau. La Vierge bénit la foi qui lui a répondu, et on nous parle de faveurs très nombreuses semées ça et là dans ce royaume. La Belgique partage avec nous jusqu'ici les prédilections de Notre-Dame de Lourdes.

Les correspondances avec les autres contrées sont plus rares. Mais Notre-Dame de Lourdes gagne peu à peu, elle veut devenir joie et espérance universelle et faire arriver les sourires de l'Immaculée Conception à toute l'Eglise Catholique.

Elle trouve des apôtres.

Nous avons reçu deux numéros de l'*Ape Iblea*, de Palerme, un des journaux d'Italie les plus courageux, qui a souffert pour la défense du Souverain Pontife. Il a raconté avec amour l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. Le dernier de ces numéros dit un mot de notre Archiconfrérie de la Félicitation à Marie Immaculée, et annonce que des sanctuaires seront bientôt dédiés dans Palerme à notre-Dame de Lourdes. L'auteur de ces articles lit nos *Annales*. Qu'il veuille agréer nos humbles remercîments pour son apostolat, frère du nôtre et déjà béni. L'Immaculée Conception, connue et aimée si loin de sa montagne, grâce à lui, récompensera son zèle.

Un pieux Irlandais, M. Lawlor, ouvre sa patrie à Notre-Dame de Lourdes par son livre : *Les pèlerinages des Pyrénées*. Dans ce volume, écrit en anglais, l'auteur donne la plus grande place à notre sanctuaire. Il en avait été le pèlerin dévot et avait étudié, avec l'intelligence d'un cœur ardemment catholique, le mouvement religieux que la Grotte a provoqué. L'ouvrage a été déjà loué. Naguère on nous adressait un numéro du *Northern Star*, qui rendait compte du beau livre de M. Lawlor et donnait l'abrégé de l'histoire de Apparitions.

Les merveilles d'autrefois, celles d'hier publiées dans nos *Annales*, les voix diverses qui parlent par les journaux et les livres ne sont pas seules à porter la confiance au milieu des malades et des affligés. La plus puissante propagatrice de Notre-Dame de Lourdes, c'est Elle-même. Ses grâces, loin de tarir après douze ans ans d'une si étonnante abondance, coulent plus nombreuses que jamais. Elle surexcite la confiance, elle encourage les prières les plus hardies. Nous allons donner une idée de son action.

Tous les dimanches, à l'office de deux heures, avant les pratiques de la *Félicitation*, on lit publiquement à la Crypte les demandes de prières arrivées pendant la semaine, et l'on commence par rappeler les grâces do… nous avons reçu communication.

VI.

L'EGLISE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION A LA GROTTE DE LOURDES.

I.

VUE D'ENSEMBLE.

Le 23 février 1858, la Vierge Immaculée disait à Bernadette : " Allez dire aux prêtres qu'il doit se bâtir ici une chapelle. " Les prêtres et les fidèles ont obéi à cette parole ; et cette année 1871, si pleine d'ailleurs d'épreuves et de tristesses, nous porte la consolation de voir la roche sauvage de Massabieille transformée en une église magnifique, qui ravit déjà la piété des pèlerins.

L'Immaculée Conception s'est donné ici trois sanctuaires : la Grotte, la Chapelle de la Crypte et la grande Eglise qui s'achève.

Dieu avait préparé le sanctuaire de la Grotte. C'est un temple immense dont la voûte est le ciel bleu ; les murailles, de vastes collines et l'horizon infini ; la décoration, des arbres et des fleurs ; l'orgue puissant et doux, le murmure de la Fontaine miraculeuse, l'oiseau qui chante, le vent qui soupire, et la voix solennelle du Gave qui jette en passant la prière des grandes eaux, bénissant le Seigneur.

L'homme, respectant l'œuvre de Dieu, s'est contenté de poser dans la niche des Apparitions le marbre blanc de l'Immaculée Conception, et de protéger la Grotte par une grille contre les pieuses déprédations.

Dans ce temple de la Grotte, les pèlerins viennent chaque jour s'agenouiller ; et, depuis cinq ans, dans les circonstances solennelles, le Saint-Sacrifice est offert en ce lieu devant les rangs pressés ?

Au-dessus du sanctuaire qu'ont fait les mains divines, s'élève celui qu'a bâti la piété des fidèles. Le style de l'église est du plus pur gothique.

Le rocher semble avoir germé une végétation superbe de grandes murailles de marbre, de piliers, de colonnes, de tourelles, de pinacles et de clochetons qui se perdent dans l'azur du ciel.

Du côté de l'Orient, la façade d'entrée, encore inachevée, paraît étroite jusqu'au jour où elle aura reçu son complément. Appuyée sur tous ces échelons, la flèche montera à la hauteur de plus de 325 pieds, et portera l'œil et la pensée vers le ciel.

L'église est achevée, à l'extérieur, des trois autres côtés.

A l'occident, l'abside ornée d'élégantes colonnes, surmontée de la Croix, encadrée par les pinacles et les tourelles du transept, s'élève gracieuse au-dessus des cinq chapelles absidales, également ornées de colonnettes sur toutes leurs faces. Ce chevet du sanctuaire, d'une grâce et d'une pureté remarquables, rappelait à un saint religieux le lys de l'Immaculée Conception.

Vu de loin, du côté du nord, l'édifice semble un orgue immense, suspendu aux flancs de la Montagne ; et le pèlerin, qui a gravi la montagne dominant l'église du côté du midi, la voit à ses pieds comme un beau navire, sillonnant une mer de verdure.

La Crypte forme le second sanctuaire de l'Immaculée Conception.

Le pèlerin qui a traversé une des deux galeries longues, et sévères de style, qui conduisent à la Chapelle sonterraine, est saisi, en entrant dans ce lieu saint, d'un sentiment mêlé de respect et de joie. Au milieu de cette forêt de colonnes, qui forment trois nefs régulières ; sous ces voûtes basses et sombres, mais rendues gracieuses par des nervures de pierre blanche, qui se coupent et s'entrecroisent en tout sens, sans se heurter ; en face de ces cinq chapelles absidales, formant autant de petits sanctuaires, dont chaque autel attire l'œil et la prière, tout est recueillement, paix et joie ineffables. Le souffle de l'Immaculée a rempli d'allégresse ces mystérieuses catacombes.

Un chemin de ronde fait le tour de l'édifice au niveau de la Crypte. Couronné bientôt d'un garde-corps monumental, il permettra au pèlerin de contempler, de cette hauteur, le riant vallon de la Grotte, et aux processions d'envelopper l'église de leurs longues files, de leurs bannières et de leurs chants.

La Crypte communique, à l'intérieur, avec l'église supérieure par quatre escaliers en pierre, et, à l'extérieur, par un double escalier monumental.

Arrivé sur le perron devant la grande porte d'entrée, le pèlerin, qui se tourne vers l'Orient, voit un ravissant paysage.

On s'arrache avec quelque peine à ce spectacle pour entrer dans l'église.

En posant le pied sur le seuil, de bonnes gens ont jeté un cri de surprise, et les hommes de goût laissent souvent échapper une parole d'admiration. Tous s'arrêtent émus comme devant une vision du ciel ; c'est l'épouse des Saints Cantiques, la fille de Sion, leur apparaissant avec sa beauté qui est toute à l'intérieur.

Une nef vaste et haute déploie devant l'œil ravi ses proportions harmonieuses, la pureté de ses lignes, cet éclat de lumière joyeuse, qui rappellent le souvenir et l'impression de la Sainte Chapelle à Paris.

Toutes ces lignes blanches montant en piliers et colonnes, se courbant en arcs, encadrant les fenêtres, allant s'épanouir dans les voûtes, forment un poëme harmonieux, où l'âme sent la vie circuler et la prière chanter un hymne d'amour.

Après le premier ravissement, l'œil se promème avec délices dans les dix chapelles latérales, séparées, ou plutôt unies entr'elles par une dentelle de pierre blanche, festonnée en rosaces et fenêtres géminées, en colonnettes et chapiteaux.

Il plonge ensuite avec bonheur dans les cinq chapelles absidales, où la richesse des colonnes et des arcatures se trouve encore multipliée avec un goût exquis.

Au dessus des grands arcs des chapelles latérales, le plus élégant triforium règne tout à l'entour de l'église. Ses niches sans fin, encadrées avec une grâce parfaite, permettront à une longue procession de Saints de venir se déployer devant leur Reine Immaculée.

Plus haut, dix neuf grandes fenêtres, richement encadrées aussi, laissent tomber à flots la lumière du ciel.

La voûte s'élance hardie et majestueuse à la fois et étend ses nervures comme les branches des grands arbres de nos forêts.

Voici la maison de Dieu et de l'Immaculée. Le trône n'est pas encore dressé ; mais il le sera bientôt. Jésus établira sa demeure dans son Tabernacle ; et la Vierge de la Grotte apparaîtra aussi dans le lieu saint, remplissant de son regard et de ses sourires le temple qu'elle a demandé et inspiré.

L'IMMACULÉE CONCEPTION AU MILIEU DE NOS ÉPREUVES.

Des esprits légers ont dit : Que deviennent les espérances que fit naître la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ? Nous attendions le triomphe de l'Eglise et la paix sur la terre. — L'Eglise est partout opprimée, le Pape prisonnier au Vatican, et le monde plus troublé que jamais. Toutes les nations catholiques se précipitent vers une décadence irrémédiable ; et celle qui marchait à leur tête, la Fille aînée de l'Eglise, la France, vaincue, découronnée et avilie, est tombée dans un abîme qui semble devoir être son sépulcre à jamais.

“ Insensés et cœurs lents à croire, disait Jésus aux disciples d'Emmaüs, “ ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire ? ” —Ne faut-il pas que le monde moderne expie par la souffrance tant d'erreurs et de mensonges, de crimes et de vices ?

Le mal est profond, l'expiation doit être grande. “ Les vérités ont été “ diminuées parmi les enfants des hommes.” Les doctrines les plus folles et les plus perverses ont pris la place des enseignements de la Foi. L'illusion d'une liberté menteuse a séduit même les enfants de la lumière. Après avoir chassé le Christ de l'âme humaine, de la famille et de la société, on a essayé, aux applaudissements des grands, des savants et des lettrés, de lui enlever, même dans l'histoire, la couronne de sa royauté divine. Les passions, ayant secoué le joug de la Foi, se sont déchaînées sans obstacle. L'ambition est effrénée et l'avarice insatiable ; l'orgueil s'est exalté jusqu'au délire ; “ l'homme est devenu chair, et toute chair a corrompu sa “ voie.” Le monde moderne doit être purifié par un nouveau déluge, s'il n'est sauvé par une effusion plus abondante du sang du Calvaire et du sang des martyrs, et par l'intervention miraculeuse de Celle qui est, avec Jésus, la grande ouvrière de la Rédemption.

Mais, nous l'espérons, la Vierge Immaculée sauvera ce siècle, plein de sa gloire et baptisé de son nom. Elle a préparé et déjà commencé la victoire,

En nous donnant PIE IX ;
En suscitant des MARTYRS ;
En multipliant les MIRACLES.

I.—PIE IX.

Pie IX est le Pontife de « l'Immaculée Conception. » Elle est son étoile, et c'est Elle qui l'a fait.

Au milieu de la tempête qui obscurcit le ciel et agite la barque de Pierre, Pie IX n'a pas détourné un instant son œil ferme et confiant de cette « Etoile des mers » ; il n'a pas cessé de tourner vers Elle les regards inquiets des catholiques. Le 8 décembre 1854, il disait en face du monde :

« Nous nous reposons avec une « confiance entière et absolue dans la « certitude » de Nos espérances : la Bienheureuse Vierge, qui, toute belle « et immaculée, a brisé la tête vénéneuse du cruel serpent et a apporté le « salut au monde ; qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'hon- « neur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints ; qui, refuge « assuré et auxiliatrice invincible de quiconque est en péril, médiatrice et « conciliatrice toute-puissante de la terre auprès de son Fils unique, gloire, « splendeur et sauvegarde de la sainte Eglise, a toujours détruit toutes les « hérésies ; qui a arraché aux calamités les plus grandes et aux maux de « toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivrés « nous-mêmes des périls sans nombre dont nous étions assaillis, la Bien- « heureuse Vierge fera, par son puissant patronage, que tous les obstacles « étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Eglise catholique, « notre mère, se fortifie et fleurisse chaque jour davantage chez tous les « peuples et dans toutes les contrées, qu'elle règne d'une mer à l'autre, « des rives du fleuve aux extrémités de la terre, qu'elle jouisse pleinement « de la paix, de la tranquillité, de la liberté, afin que les coupables « obtiennent le pardon, les malades le remède, les faibles la force de « l'âme, les affligés la consolation, ceux qui sont en péril, le secours ; afin « que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres de leur esprit, « reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un « troupeau et qu'un pasteur (1). »

Ces espérances ne seront pas trompées ; « la confiance entière et absolue » du Docteur infaillible ne sera pas déçue ; et déjà le triomphe de l'Immaculée Conception s'accomplit en Pie IX.

Comme toujours, ce triomphe est le fruit de la Croix ; mais que cette croix est douce et glorieuse !

Dans son Encyclique du 4 juin, le grand Pontife remercie Dieu de

(1) Bulle *Ineffabilis*.

l'avoir jugé digne de souffrir persécution pour la justice. Cette gloire est incomparable.

Pendant un quart de siècle, il a été en butte à toutes les attaques et à tous les outrages, aux ingratitudes et aux trahisons, aux violences et aux hypocrisies. Le résultat de cette persécution a été d'ouvrir son grand cœur à toutes les effusions de la charité la plus douce, la plus sereine et la plus invincible, et de tourner vers lui " cette merveilleuse ardeur de dévotion et d'amour qui sur toute la terre agite puissamment le peuple chrétien, et d'un zèle unanime le porte vers le Saint-Siége. (1)

Nul n'a plus souffert, nul n'a plus aimé et nul n'a été aussi aimé que le Pape de l'Immaculée Conception. " Il a bu en passant de l'eau du tor-" rent et c'est pourquoi il lèvera la tête.

La Reine Immaculée du monde et de ce siècle, lui a dit : " Asseyez-vous à ma droite.

" Jusqu'à ce que je place vos ennemis en escabeau de vos pieds.

" Le Seigneur est à votre droite ; il a brisé les rois au jour de sa colère.

" Il jugera au milieu des nations ; il entassera les ruines, il brisera contre la terre les têtes de plusieurs.

" Pour vous, vous êtes prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech." (2)

Au milieu de nos désastres, de nos abaissements et de nos ruines, Pie IX seul est grand, seul est roi.

Son royaume, agrandi par les ouvriers apostoliques qu'il a envoyés dans les régions lointaines et inhospitalières, atteint jusqu'aux extrémités de la terre.

Il a rétabli son autorité au sein des nations hérétiques et schismatiques, en constituant en plusieurs contrées l'ordre de la hiérarchie ecclésiastique. Il a préparé et commencé la réunion des églises orientales.

Maître de la vérité et de la lumière, dédaignant les vaines opinions qui passent, il a frappé de condamnation et de mort les " les erreurs contraires à la raison humaine et aux bonnes mœurs, à la société chrétienne et à la société civile." (3)

Roi des intelligences, des cœurs, des âmes, il a obtenu de l'amour le tribut du denier que César impose par la force.

Etendant jusqu'au ciel sa puissance infaillible, " il a décerné les honneurs célestes à de nombreux héros de notre religion," (4) et placé sur la couronne de la Mère de Dieu le fleuron incomparable de son Immaculée Conception.

Pierre avait dit à Jésus : " Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant."

(1) Encyclique du 4 juin.
(2) Psaume 109.
(3) Encyclique du 4 juin.
(4) Encyclique du 4 juin.

Jésus répondit à Pierre : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle. (1)

Pie IX a dit à la mère de Dieu : " Vous êtes Immaculée dans votre Conception." Et la Mère de Dieu a dit à Pie IX : " Tu es Immaculé dans la foi ; tu es le Vicaire infaillible de la vérité."

Il fut donné à Jean, le disciple aimé de Jésus, le fils adoptif de Marie, de survivre aux persécuteurs et de voir de ses yeux le triomphe de Jésus sur la terre. Par un prodige inouï depuis dix-neuf siècles, dérogeant à une loi qui semblait devenir un article de foi, le nouveau Jean a atteint les années de Pierre ; et le Vieillard du Vatican contemple de son regerd tranquille les " frémissements des peuples et les complots des rois. Comme " celui qui habite dans les cieux, il se rit de leurs vains efforts. Il leur " parle dans sa colère et dans sa miséricorde. Car il a été établi roi en " Sion, sa montagne sainte, pour leur annoncer la volonté du Seigneur. " (2)"

Le Pape, vainqueur du monde, le délivrera. Véritable Noé, il porte dans sa barque la nouvelle famille humaine qui doit repeupler la terre. Pierre fondamentale, seule debout au milieu de tant de ruines, il sera la base indestructible de la famille et de la société. Le Pape relèvera et ressuscitera les nations catholiques ; il sauvera la France.

Depuis les siècles, la France a été le soldat du Christ et de son Eglise ; Dieu le lui rendra au centuple.

Le grand cœur de Pie IX aime singulièrement la France ; il espère pour elle ; il compte sur elle.

Tous les jours il dit à la Mère de Dieu :

" O Marie, conçue sans péché, regardez la France, priez pour la Frrnce, " sauvez la France ! Plus elle est coupable, plus elle a besoin de votre " intercession. Un mot de Jésus reposant dans vos bras, et la France " est sauvée."

" O Jésus, obéissant à Marie, sauvez la France." (3)

Dans nos malheurs inouïs, le Pape a élevé la voix en faveur de la France ; il a trouvé dans sa pauvreté trente mille francs à envoyer à nos misères les plus pressantes, et un grand nombre de vases sacrés pour nos églises pillées.

Le navire de l'*Immaculée Conception* qui nous portait ces trésors de notre Père, a rencontré sur mer nos envoyés qui allaient lui présenter nos offrandes et nos vœux, à l'occasion du jubilé de la vingt-cinquième année du Pontificat. Le Pape et la France sont unis à jamais.

A milieu de toutes nos épreuves, il nous semble voir la Vierge Immaculée, prenant par la main son Pontife aimé, l'arrachant à tous les

(1) Luc, XVI, 17, 18.
(2) Psaume 2.
(3) Les journaux catholiques rapporte que Pie IX dit chaque jour cette prière.

dangers, l'établissant seul roi parmi les ruines de toutes les grandeurs de ce monde, par lui, conduisant l'Eglise militante à des triomphes de plus en plus glorieux, et, par lui, relevant toutes les nations catholiques et surtout son royaume aimé de France, le *plus beau après celui du ciel.*

Victorieuse de tous ses ennemis, écrasant leur tête superbe, la Mère de Dieu apparaît à la terre et au ciel, radieuse de la beauté ancienne et nouvelle de son IMMACULÉE CONCEPTION..

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LOURDES,

AU BAS DE L'EGLISE ST. JACQUES, A MONTREAL.

Montréal est bien toujours la ville de Marie. Il y a déjà un nouveau Sanctuaire dédié à N.-D. de Lourdes. C'est une petite et charmante chapelle au bas de l'Eglise St. Jacques. Quoique dans l'ombre et comme sous terre, chaque jour cependant, et particulièrement le dimanche, une foule considérable d'âmes pieuses s'y rendent pour prier. Rien n'est beau, n'est touchant comme la foi, la ferveur, le recueillement de ces milliers de personnes qui viennent là, frapper au cœur immaculé de la Reine du Ciel. On voit vraiment des enfants autour de leur bonne mère qui ne se fatigue pas d'exaucer les supplications. Et ici, comme en France, comme en Belgique, nous pourrions raconter des prodiges de conversions, de guérisons, de protection, de faveurs diverses.

Nous prions les personnes et surtout Messieurs les Curés, qui connaîtraient quelques faveurs extraordinaires et bien constatées, reçues par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes, de vouloir bien nous en envoyer le rapport, afin de donner à ces faits la publicité utile à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, après en avoir obtenu nous-même l'autorisotion des supérieurs ecclésiastiques. Elles témoigneront ainsi de leur reconnaissance envers Dieu et envers sa puissante Mère.

Peut-être sera-t-on bien aise d'apprendre que le Directeur de l'*Echo du Cabinet Paroissial* est en correspondance suivie avec le Supérieur des Missionnaires établis à Lourdes, et que ce bon Père a eu la bonté de lui envoyer une certaine quantité d'eau de la Grotte.

VII.

NOTRE RESPONSABILITE DANS LE RECIT DES GUERISONS ATTRIBUEES A NOTRE DAME DE LOURDES. (1)

Les guérisons que nous avons déjà racontées ou que nous serons à même de rapporter à l'avenir, sont-ce autant de miracles ? Dieu le sait. Ici-bas, l'Eglise, seule, à le pouvoir de déclarer les miracles, dans les cas même les plus certains. Ce que peut penser et dire chaque fidèle, n'a que l'autorité du témoignage humain et de la conviction personnelle.

Pour nous, nous n'avons nullement à nous prononcer ; notre rôle est celui de rapporteur ; notre unique devoir, la fidélité. Nous sommes les secrétaires de ceux qui croient avoir reçu en invoquant Notre-Dame de Lourdes, une faveur extraordinaire de la Sainte Vierge et que leur reconnaissance presse de faire connaître. Quand nous trouvons la sincérité, la gravité, les marques de la vérité chez les témoins, et dans les faits, la soudaineté, l'énergie de l'action, une marche en dehors des procédés communs de la nature, en même temps que, au fond des âmes, la foi et cette force de prière qui font agir Dieu, alors, après une étude attentive des circonstances extérieures et du travail des cœurs, nous prenons la plume et nous racontons.

Il nous est permis de porter un jugement en notre conscience, et il nous serait souvent difficile pour ne pas dire impossible, de ne pas penser comme ceux qui nous disent des merveilles palpables. Après avoir entendu cet accent irrésistible d'âmes qui éclatent de certitude et de reconnaissance, comment ferions-nous pour en étouffer l'écho dans notre parole ? Mais quoique nous pensions, quoique nous paraissions affirmer, jamais notre prétention ne sera de décider la réalité d'un miracle. Les décrets de la Cour Romaine interdissent cette témérité, et notre soumission à la puissance apostolique est entière.

Nous nous efforcerons de mettre nos lecteurs à notre place, leur montrer ce que nous avons vu, leur faire tout entendre, animer la scène devant leur regard. Notre devoir et notre droit finissent là. C'est aux lecteurs à juger par eux-mêmes.

Mais comment, aujourd'hui, dans la pleine lumière produite par tant de faits irrécusables, dans le concert de témoins sans nombre, comment ne pas croire à la multitude et à la facilité des prodiges ? Leur rareté étonnerait plutôt ceux qui suivent, avec l'attention de l'amour, l'œuvre de Notre-Dame de Lourdes. Les bontés connues de la Vierge ont mis ici la présomption du côté du miracle.

---

1 Tome 11 des *Annales de N. D. de Lourdes*, p. 191.

Quand une lettre nous annonce une faveur de Notre-Dame de Lourdes, généralement, si la chose nous semble digne de la publicité, nous demandons des détails plus amples et plus précis, et en même temps nous réclamons des témoignages, si la signature apposée au bas de la lettre ne suffit pas à nous donner une confiance entière.

Du reste, l'exposé des circonstances fait par les personnes mêmes favorisées, ou par des témoins oculaires, porte presque toujours un caractère de véracité à l'abri du soupçon. Il y a dans ces lettres un accent qui n'est pas celui du mensonge et qui se sert du témoignage à lui-même.

Celles que nous publierons, on pourra donc les accueillir comme nous les offrirons, sans défiance. Il n'est pas toutefois impossible que l'on ne puisse être trompé ; ce serait pour nous un regret amer ; mais évidemment la meilleure volonté ne peut nous mettre complètement à couvert de ce péril. Quant à la nature miraculeuse des événements, encore une fois, nous ne courons point de risque, puisque jamais, et pour les correspondances moins encore que pour nos prospres récits, jamais nous ne l'affirmerons. Notre responsabilité ne peut être engagée au-delà de cette mesure.

BERNADETTE APRES LES APPARITIONS. (1)

I

Les récits merveilleux des apparitions, le jaillissement de la Fontaine, le retentissement des efforts hostiles tentés par les hommes du Pouvoir, les luttes de la Presse sur ce nouveau champ de bataille, les affirmations sans cesse répétées des miracles, les négations des Incrédules, en un mot, tout ce bruit de contradictions où dominait cependant la voix immense de la Foi toujours grandissante, étendait au loin la soudaine célébrité de Lourdes, et faisait désirer partout de voir cette terre devenue comme le rendez-vous du ciel et la terre. Les Pyrénées qui à partir de juillet, sont un faubourg de Paris, de Londres, de Rome, de Berlin, n'avait pas de site plus recherché, ni observé avec un intérêt pareil. Il y avait là comme des courants de voyageurs ; attirés, les uns par une croyance déjà formée, d'autres par des doutes respectueux et sincères. Des libres-penseurs, des incrédules déterminés d'avance à tout nier y accouraient aussi afin de pouvoir crier ensuite à la superstition.

Tous interrogeaient avidement les gens de la ville et sondaient la pensée de la population. Mais tandis que les personnes du pays racontaient sur le lieu même les diverses scènes de l'apparition et indiquaient la place de la *Dame* dans le rocher, les points occupés sur le sable par Bernadette, presque tout le monde sentait le besoin de prier, les yeux plongés dans ce creux du rocher où vivait pour jamais le souvenir de la Vision radieuse.

(1) Tome II, des Annales de N.-D. de Lourdes, p. 1.

Avant de quitter ces lieux à jamais bénis, la plupart ramassait de petits cailloux, un peu de sable. On détachait des brins d'herbe pour les emporter, mais l'objet le plus envié après l'eau de la fontaine, était l'églantier dont les branches, supportant les pieds de la Vierge, avaient été couvertes des plis de sa blanche robe. Ces rameaux dépouillés quand la Vierge était apparue, se couvrirent au printemps de feuilles et de roses. Mais roses et feuilles étaient enlevées une à une. Les tiges pendantes furent coupées ensuite et partagées par une dévotion excusable sans doute en ce moment-là, mais dont on regrette aujourd'hui le ravage. Quand il n'eut plus de branches, on monta jusqu'à la roche pour enlever la racine. Les fragments dispersés de ce bois ont opéré, dit on, des guérisons ; mais pourquoi faut-il que cet arbrisseau consacré, dont la Vierge Immaculée se fit un piédestal aérien, n'embellisse plus aujourd'hui la Grotte ? Combien n'est-il pas à regretter que, tous les printemps, le rosier de Marie ne puisse donner aux pèlerins sa moisson de feuilles et de roses, pour être, avec l'Eau de la Fontaine, leur souvenir plus aimé ?

Toutefois ces froids témoins ne pouvaient suffire à la curiosité ardente qui cherchait les traces de la Vierge Immaculée. Il en existait un qui se souvenait, qui pouvait parler et qui pouvait dire : J'AI VU.

II.

Aussi après la Grotte, et ordinairement plus que la Grotte même, ce que les visiteurs ambitionnaient le plus, c'était de voir l'enfant bienheureuse qui était le témoin vivant.

Les esprits *incertains* demandaient à la vue de Bernadette la solution de leur doute et attendaient l'impression que produirait sur eux cette vue pour juger l'apparition.

Ceux qui *croyaient* étaient plus avides encore de contempler ce visage qu'avaient épanoui les sourires de la Vierge et qui s'était éclairé des reflets de la lumière céleste ; d'entendre cette parole qui avait conversé dans le secret de l'extase avec la Mère de Dieu.

Personne à Lourdes, et peut être au monde en ce temps-là, ne fut plus visité comme cette chétive et presque indigente enfant, vivant d'abord dans une pauvre habitation située sur une rue étroite de la ville, et ensuite dans un moulin caché au fond d'un ravin au-dessous de l'ancien fort de la ville, où son père alla s'établir pour demander du pain à un travail nouveau.

Bernadette fit sa première communion l'été qui suivit les événements de la Grotte de Massabieille. On la trouva docile et empressée pour la préparation de ce grand devoir. Elle fut pieuse quand le jour approcha, mais rien ne la distinguait entre celles des jeunes filles qui étaient bien disposées.

Des personnes pensant que cette solennelle réception de Notre-Seigneur renouvellerait l'extase et la transfiguration des visites de la Vierge, obser-

vèrent attentivement Bernadette au moment où elle reçut la sainte hostie et pendant son action de grâces ; mais elles ne purent remarquer dans toute sa personne, aucune faveur, aucune marque de dévotion extraordinaire, si ce n'est le recueillement et la paix qu'on voyait sur les traits de ses compagnes les plus pieuses.

La Congrégation des Enfants de Marie l'admit dans son sein quelques mois plus tard.

Bernadette demeura ensuite deux ans avec ses parents et continua de fréquenter l'école. Ses progrès y furent très-lents ; arrivés à sa quinzième année elle ne savait pas encore lire ; elle finit pourtant par lire et écrire, grâce aux leçons particulières que des personnes charitables voulurent bien lui donner après les classes.

Après ces deux années passées dans sa famille, elle fut comme adoptée par les Sœurs de Nevers qui ont, à Lourdes, le soin des malades et un pensionnat de demoiselles ; et elle fut admise parmi les pensionnaires.

III.

Les Apparitions n'avaient rien changé dans l'ensemble de la vie de Bernadette. La Sainte Vierge qui daigna s'approcher d'elle si souvent et de si près, et l'employer pour une si auguste mission, lui laissa toutes ses infirmités corporelles et spirituelles qu'elle avait apportées en naissant. Aucune qualité naturelle l'élevait au-dessus des enfants de son âge. Et quoique sa mère ait déclarée que Bernadette avait montré, dès son enfance, des goûts de piété un peu plus sensibles que les autres enfants, aucun signe toutefois ne faisait présager une de ces vertus éminentes que plusieurs saints ont annoncées dès leurs jeunes années.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que après la venue de la Dame, sa dévotion enfantine s'éclaira et grandit peut-être un peu plus que dans les autres jeunes filles de son âge ; mais sa piété ne s'éleva pas à la hauteur que beaucoup de personnes pensaient lui voir atteindre après la grâce inouïe de ses dix-huit visions; en un mot Bernadette édifiait, mais n'étonnait pas.

Voilà quel témoin la Vierge Immaculée se donnait devant un monde que la foi de l'Evangile fatigue. Voilà quelle bouche devait établir, au milieu de notre siècle, un des plus grand et des plus incroyable prodiges. On pense involontairement aux pêcheurs de Galilée, à ces hommes d'intelligence rebelle que Jésus chargea de porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre.

IV.

Tout le monde pouvait voir Bernadette, et tout le monde voulait la connaître, l'entendre et la juger. Ses parents ne la dérobait pas à la curiosité générale, qu'elle qu'en fût l'importunité, et l'accès de leur modeste habitation était sans cesse ouvert aux étrangers.

Elle fut moins cachée encore à l'hospice, et elle ne devait par l'être. L'*Œuvre* de Notre-Dame de Lourdes avait un caractère essentiel de publicité. Commencée en pleine lumière, au milieu des foules, elle devait s'affermir sous les regards du monde et triompher par la lumière.

Pauvres, habitants, homme du monde, militaires, grandes dames, prêtres, tous allaient demander à voir Bernadette : une religieuse l'appelait pour tous indistinctement.

La jeune fille se présentait, vêtue comme les paysannes des Pyrénées, coiffées d'un mouchoir, modeste, sans timidité, sans embarras, mais pas le moins du monde composée, toute simple, toute candide. Dans le premier silence de l'entrevue, elle regardait sans curiosité ni étonnement, et les regards des visiteurs ne semblaient pas la gêner : elle ne paraissait pas se douter qu'on pût venir pour la connaître ni qu'elle fût un spectacle. Sa physionomie agréable, ses yeux grands et doux, une teinte de mélancolie souvent jetée sur ses traits par l'oppression de son asthme, prévenaient bientôt en sa faveur, et on n'échappait pas généralement à un premier sentiment de surprise, de bienveillance et même de respect. Si connue, si recherchée, se disait-on, et cependant elle se tient si petite, si modeste !

Elle attendait qu'on l'interrogeât. Et les visiteurs emportaient d'auprès d'elle des impressions diverses. Elle faisait sa narration à peu près toujours la même, nue, sèche, et puis se taisait. Interrogée de nouveau, elle répondait avec lucidité et très-complaisamment, mais sans abondance.

Si les interrogations étaient rares et languissantes, si on ne savait pas lui faire déployer le détail des Apparitions et raviver ses impressions personnelles, l'enfant demeurait silencieuse et comme indifférente. Et alors ces visiteurs s'en allaient disant que Bernadette était une enfant avenante, douce, mais insignifiante ; et sa vue laissait entières les mêmes pensées qu'on avait apportées auprès d'elle.

Mais qui pourrait dire combien de visiteurs se sont retirés, ravis, d'auprès de la Voyante, lorsque, après son récit monotone, on sentait le besoin de mieux voir, de pénétrer plus profondément dans les mystères de la Grotte, et que l'on savait faire à Bernadette des questions qui la forçaient à se bien souvenir ; alors on avait toujours des réponses très-claires et lumineuses.

Enfin, chose bien remarquable, cette enfant dont l'intelligence manquait de souplesse, et l'imagination de vivacité, cette enfant si peu expansive et dont le récit était bref, froid, incolore, n'était plus la même, dès qu'on essayait de la combattre et d'opposer des impossibilités à ses dires. Il se faisait une étonnante métamorphose en elle, lorsqu'elle avait à défendre la vérité et l'honneur des souvenirs sacrés dont elle était le témoin ; elle trouvait toujours à répondre et elle avait des traits frappants de soudaineté et de justesse.

Que de fois cette jeune bergère, qui ne pouvait apprendre son alphabet,

a étonné et réduit au silence, par des éclairs de bon sens et d'esprit, des hommes instruits qui luttaient contre elle avec l'avantage d'une parole exercée. Les plus habiles n'ont pu venir à bout de la soudaine sagesse qui inspirait l'ignorante enfant. Dans plusieurs circonstances, au milieu de réunions vraiment imposantes, où elle avait à combattre contre des adversaires opiniâtres, on a battu des mains à ses répliques imprévues, et vives comme des étincelles.

On a maintes fois essayé de surprendre sa vigilance sur les *Secrets* que la sainte Vierge lui avait confiés, et par des artifices de parole on a cherché à lui en arracher l'aveu. Mais tous les pièges l'ont constamment trouvé sur ses gardes, et elle y a échappé avec un rare bonheur, sans jamais rien laisser entrevoir de ce qu'elle doit toujours garder caché.

Cette transformation, qui s'opérait ainsi dans la personne de Bernadette, a frappé tous les esprits réfléchis qui ont pu l'apprécier. Serait-il téméraire de voir l'assistance divine et comme une grâce d'apostolat dans cette sagacité instantanée et constamment victorieuse, qui n'existait et n'illuminait l'esprit bien vulgaire de Bernadette que pour la défense de ses visions ?

Aussi, en général, il n'y eut guère que l'incrédulité préconçue et systématique qui résista à l'accent irrécusable de sa sincérité. Quand elle s'apercevait que c'était un parti pris de ne rien croire, elle fuyait la contestation, en disant sans amertume et presque avec indifférence :"voilà ce que j'ai vu et ce que je sais, si vous ne voulez pas m'en croire, qu'y ferai-je ?" Et elle se taisait.

Dans les commencements, quand la police essayait par des menaces de lui faire avouer qu'elle mentait, nos lecteurs savent quelle indomptable énergie elle montra en cette circonstance solennelle, en présence du fameux commissaire de police, M. Jacomet.

—Faites tout ce que vous voudrez, lui disait-elle ; moi, plutôt que de dire que mes paroles ne sont pas vraies, j'irai en prison.

Enfin, combattue ou applaudie, Bernadette n'allait jamais à l'émotion ni à l'enthousiasme. Seulement quelquefois, quand elle était amenée à dire des choses dont le souvenir était en son cœur plus vivant et plus doux, son visage se recueillait et elle paraissait toute pénétrée.

Ce qui a peut-être le plus frappé dans Bernadette, et qui ne s'explique pas sans une préservation attentive de Dieu, c'est qu'elle a gardé sa simplicité originelle, et n'a jamais perdu sa modestie des premiers jours.

Elle s'est vue recherché par le plus grand monde ; l'admiration lui a été prodiguée, mille fois ses oreilles entendirent des paroles les plus étourdissantes pour une âme ordinaire. On la vénérait à l'égal d'une sainte ; il lui a été demandé de poser sa main sur des objets pieux pour les consacrer par ce contact et en faire comme des objets bénits, elle a toujours répondu : " *Je ne sais pas bénir.*" La pauvre enfant n'a pas laissé voir un seul sentiment de complaisance, elle avait l'air de ne pas com-

prendre, oubliait tout, et si une glorification trop ouverte la forçait de parler, elle attribuait ce qui s'était passé à la bonté unique de la Très-Sainte Vierge.

Cette simplicité si difficile et si parfaite, cette modestie invincible, cet entier oubli d'elle-même, cette candeur si exposée et persévérante était pour les esprits sérieux un prodige aussi manifeste que toutes les guérisons racontées; et un quart d'heure passé avec Bernadette a suffit à un grand nombre pour tout croire.

Souvent l'impression allait plus profondément qu'à l'esprit, et atteignait même le cœur. Cette pauvre enfant a eu le don d'attendrir et de convertir. Des hommes du monde, éloignés de Dieu, venus à elle par complaisance pour leur compagnie et sans la moindre foi au surnaturel de la Grotte, ont subi cet ascendant jusqu'à la croyance entière et soudaine, et par fois jusqu'aux larmes.

Un fait dont nous garantissons tout le détail donnera la mesure de cette inexplicable influence.

Un magistrat protestant, savant jurisconsulte, alla, au sortir d'une controverse religieuse dans laquelle il ne s'était pas avoué vaincu, visiter Bernadette avec un prêtre catholique qui avait été témoin de la discussion. L'enfant était alors chez ses parents au moulin.

Tous deux l'interrogèrent. Le magistrat écoutait avec un intérêt profond; peu à peu l'émotion le gagnait.... Il pleura.

—M. l'abbé, dit-il en sortant, on peut contester, on peut essayer d'expliquer les guérisons attribuées à l'eau de la Grotte. Pour moi, la force de conviction est ici; cette enfant m'étonne et me touche. Il y a là quelque chose.

Bernadette était pauvre. C'était une tentation pour elle et un péril pour la belle mission que lui donnait la Sainte Vierge. La pauvreté n'a servi qu'à glorifier l'enfant et sa mission. L'aumône l'a sollicitée sous toutes les formes; pour se faire accepter, elle a pris tous les déguisements, elle a été délicate et affectueuse. Bernadettte s'est maintenue dans un désintéressement que rien n'a pu faire fléchir, pas même l'extrême besoin. Jamais, sous aucun prétexte, elle n'a voulu accepter un don. Ses refus étaient si accentués, qu'on a *soupçonné qu'une* des trois choses recommandées à son secret par la *Dame* de la Grotte, était la défense de recevoir de l'argent.

Une dame connaissant la rigueur de sa délicatesse et en même temps la misère où vivaient ses parents, glissa furtivement un jour, dans sa poche, deux pièces d'or. Bernadette le sentit; sa main retira vivement les deux pièces, et avec un sentiment de dignité blessée, elle dit :

—Madame, je vous remercie, mais je ne garderai pas votre or.

—Mais, mon enfant, vos parents sont pauvres, reprit la dame avec tendresse, je vous donne cela de tout mon cœur. Pauvre petite, vous n'avez peut-être pas toujours du pain......

—Eh ! madame, pas toujours... mais il m'en faut si peu !

La généreuse femme dut reprendre son or.

Ce n'est pas la seule fois qu'on a tenté la noblesse de son désintéressement par l'amour de sa famille. Le bonheur de donner un peu de bien-être à ceux qu'elle aimait tant, n'a pu la vaincre.

Il a été même impossible de la décider à recevoir des objets pieux, s'ils avaient de la valeur.

On avait beau lui affirmer qu'on les lui donnait à titre de souvenirs, qu'on serait heureux de les savoir entre ses mains : sans laisser percer la moindre convoitise ni le plus faible regret, elle disait :

—Qu'en ferais-je ?—remerciait poliment et s'obstinait dans son refus. Elle acceptait quelques médailles de cuivre. Une fois elle a gardé un chapelet de prix ; mais il y fallut la haute intervention de M. le Curé de Lourdes, pour qui elle avait une obéissance religieuse.

V.

Telle fut Bernadette après les Apparitions, telle on la trouve vivante encore et aimée dans le cœur du peuple de Lourdes, des personnes surtout qui se mêlèrent plus intimement à sa vie. Telle la virent des milliers et des milliers de pèlerins.

Cette enfant a exercé un apostolat immense. Il est impossible d'apprécier combien d'âmes ont reçu son influence, et combien par elle ont plus aimé la Vierge Immaculée. Ce n'est pas sans fatigue qu'elle a fait le bien. Les visiteurs se pressaient, surtout depuis qu'il fut plus facile de la trouver à l'hospice. Aux jours de fête, les Sœurs devaient prendre, à la dérobée, le temps de la faire manger. On attendait devant le portail de l'établissement avant le lever de la communauté ; et jusqu'au soir, elle appartenait aux étrangers. Paraître, paraître encore, dire les Apparitions, répondre à des millions de questions, promettre sa prière, subir la contradiction, la louange, l'humiliation, c'était sa vie. Elle se dérobait aussitôt qu'il lui était possible pour revenir la minute d'après, rappelée par la même tyrannie. Il lui en coûtait de se montrer toujours, à tous, à toute heure, elle souffrait de sa liberté perdue ; pauvre enfant maladive, sa poitrine s'épuisait. Mais elle était l'apôtre de la Vierge Immaculée.

Elle se prêtait sans murmure, sans marque d'ennui ; son souffle laissait sentir la fatigue de ses poumons, elle ne ménageait pas sa présence ni sa parole. C'est à peine si on a quelquefois surpris un mouvement involontaire d'épaules, et une contraction de visage à l'annonce d'une visite nouvelle.

Bernadette, lorsqu'elle était transfigurée à la Grotte, étonnait les foules et les ravissait. La foi commença devant elle. Son extase, sa beauté surhumaine étaient les témoins. On pouvait croire devant ce visage angélique. Et pourtant combien restèrent incrédules ou hésitants ?

Mais quand cet enfant retomba dans la vie vulgaire, quand elle redevint bien elle-même, la petite Bernadette, la pauvre et ignorante fille du pauvre petit peuple, ce fut alors qu'elle fit croire ceux qui, ayant vu, ne croyaient pas encore, et ceux qui n'avaient pas vu ; alors elle imposa et répandit le respect pour le mystère de la Grotte, elle le fit aimer.

Quelles forces la Vierge Immaculée lui avait-elle données pour ce triomphe ?

Ce ne fut pas la puissance des grâces extérieures, ni la vivacité de l'intelligence, ni l'éclat de la parole, ni l'émotion contagieuse, ni même la sainteté extraordinaire qui semblait devoir être le fruit et le signe resplendissant des visites de la Reine du Cel ; non, rien de tout cela ; à peine quelques éclairs d'une sagacité jusque-là absente, le faible charme de la modestie dans une enfant du peuple...

Est-ce assez pour expliquer l'influence de la pauvre jeune fille ?

Devant l'immensité de l'œuvre et la faiblesse de l'instrument, qui l'oserait dire ? non, Bernadette n'est pas, elle, la raison de ce qui s'est accompli par elle.

L'action de cette enfant est une manifestation de Dieu ; toutes ses infirmités, toutes ses ignorances, tous ses néants ont été saisis et transformés par la grâce, et c'est la grâce qui, en Bernadette, a été force, science, et vie. C'est la grâce qui abaissait les esprits et ouvrait les cœurs. Bernadette ne pouvait autant.

Comme Dieu autrefois *regarda la petitesse* de Marie, ainsi l'Immaculée a regardé à son tour la petitesse de Bernadette et a *fait en elle de grandes choses.*

En parcourant les *Annales* de Notre-Dame de Lourdes, voici ce que nous avons pu recueillir sur les parents de Bernadette :

Sa mère, Louise Castérot, mourut en priant, le 8 décembre 1866, à l'heure même où l'on chantait, pour la première fois dans la chapelle de la Crypte, les Vêpres de l'Immaculée Conception.

Le père François Soubirous, homme simple et droit, bon et plein de foi, rendit sa belle âme à Dieu, un samedi, le 4 mars 1871 : c'était le treizième anniversaire du dernier jour de la quinzaine des Apparitions. Il y a d'autres coïncidences semblables dans lesquelles la main de la Vierge Immaculée paraît visible.

Le frère de Bernadette, Jean Marie, est entré dans la milice dévouée des Frères de l'Instruction chrétienne. Et Bernadette, devenue Sœur Marie-Bernard, est dans la maison-mère des Sœurs de Charité de Nevers, où elle vit très-simplement, de la vie commune, sans avoir jamais été, depuis le miracle de Lourdes, l'objet d'aucune nouvelle grâce extraordinaire. C'est ce qu'a attesté M. Lamolle, Vicaire-Général de Nevers, en octobre 1870, à l'occasion d'un faux bruit, généralement répandu en dehors du diocèse de Nevers, que la Sainte Vierge aurait apparu de nouveau à Bernadette, et lui aurait fait des révélations importantes sur l'issue des événements présents.

VIII.

Guérison du R. P. Hermann, carme déchaussé, racontée par lui-meme. (1)

Bagnères-de-Bigorre, 6 [illegible]mbre 1868.

Je viens de recevoir un nouveau gage de la tendresse de la Sainte Vierge envers ses enfants, et mon cœur surabonde de joie en vous le faisant connaître.

Depuis l'an dernier, ma vue, fatiguée par le travail, allait en s'affaiblissant chaque jour. Ayant passé les six derniers mois dans la délicieuse solitude de notre Désert du Carmel à Tarasteix, dans les hautes Pyrénées, j'y fus atteint d'une ophtalmie si grave, que l'obéissance me fit partir pour Bordeaux, afin d'y consulter un célèbre oculiste. Déjà depuis un mois avant mon départ, on avait dû m'interdire toute lecture, même celle du Saint Bréviaire. Le savant oculiste examina mes yeux avec la plus sérieuse attention et avec la plus cordiale sollicitude ; il les trouva dans un état fort alarmant, disant qu'il y avait remarqué de véritables obnubilations, une excavation de papilles optiques, une teinte grisâtre sur le fond de la lame criblée. De l'ensemble de ces faits, il conclut à l'existence d'une maladie que la science appelle le *glaucome* ; il me déclara que nul remède ne pourrait empêcher l'inflammation d'y survenir, et qu'à la moindre inflammation, il fallait immédiatement avoir recours à une excision de l'iris ; (2) opération inventée par l'illustre docteur Graefe, de Berlin, le même qui a opéré avec succès mon frère, M. Louis Cohen, de la cataracte.

Cependant, mon mal empirait chaque jour ; je quittai Bordeaux, armé de conserves, de verres biconvexes, d'une visière verte, et d'une foule d'autres précautions. Les sandales du Carme Déchaussé durent faire place à une chaussure garni de fourrures ; la tonsure monastique dut s'abriter sous une coiffure aussi chaude que possible. L'organe de la vue était devenu si sensible que je ne pouvais plus supporter l'éclat de la lumière d'une lampe ordinaire ou d'une bougie : pas même la simple clarté du jour. Ce n'était plus que par intervalles que je parvenais à lire quelques mots, et cela, en faisant violence au nerf optique par des efforts douloureux.

Sur ces entrefaites, on me suggéra l'idée d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, qui avait déjà guéri miraculeusement plusieurs personnes atteintes de cécité.

Cette proposition me sourit beaucoup plus que la perspective d'une opération chirurgicale dont le résultat était loin d'être assuré. Je me souvins

(1) Extrait Tome 1, des Annales de N.-D. de Lourdes, p. 123.
(2) *Iris*, cercle de couleurs diverses qui entoure la prunelle des yeux.

qu'il y a vingt-deux ans, Marie avait obtenu pour moi du Dieu de l'Eucharistie une guérison infiniment plus importante que celle des yeux charnels, en m'affranchissant de l'aveuglement judaïque ; qu'elle avait plus tard, par son intercession, retiré plusieurs membres de ma famille des ténèbres de la synagogue, qu'elle avait, il y a treize ans, par ses instances auprès de son Divin Fils, obtenu le salut de ma mère sur le lit de la mort où celle-ci gisait, non encore baptisée ; et je pensai que ces prodiges de l'ordre spirituel étant bien plus difficiles à opérer que celui d'une guérison dans l'ordre corporel, je ne devais pas hésiter à en espérer le bienfait de sa bonté si miséricordieuse.

La Neuvaine fut commencée le 24 octobre, fête de l'ange Raphaël qui, lui aussi, avait guéri Tobie de sa cécité. Chaque jour j'imprégnai mes yeux dans l'eau salutaire puisée à la Grotte miraculeuse, et chaque jour je priai la Vierge Immaculée, et un grand nombre de saintes âmes la priaient avec moi.

Le sixième jour de la Neuvaine, je me rendis à pied de notre couvent de Bagnères à Lourdes, désirant accomplir ce pèlerinage dans les conditions qui me donneraient le plus de chance de succès. Déjà, à Bagnères, j'avais éprouvé, chaque jour de la Neuvaine, du soulagement dans l'ophtalmie dont je souffrais, et cela au moment où l'eau de la Grotte était venue baigner mes yeux. J'avais même pris le soin de faire constater cette amélioration par l'ophtalmoscope (1), au moyen duquel le médecin put voir que la congestion dans les organes visuels diminuaient graduellement, tandis que je n'employais pas d'autre remède que cette eau miraculeuse.

Enfin, le dernier jour, Fête de la Toussaint, pendant que j'étais à genoux devant la Grotte, et auprès de la fontaine, récitant le dernier chapelet de la Neuvaine, tout-à-coup un sentiment vif et profond envahit mon âme. Je n'en fus pas le maître et sans calculer ce que je faisais, j'interrompis ma prière, et me tournant vers un prêtre et une dame qui étaient non loin de moi agenouillés, je leur dis :—" Je sens que la Sainte Vierge me guérit maintenant," et je guérissais.

Depuis lors, en effet, je n'ai plus éprouvé aucun des symptômes ; j'écris et je lis tant que je veux, sans lunettes, sans précautions, sans efforts, sans fatigue ; je fixe le regard sur la lumière du soleil, du gaz ou des bougies, sans ressentir la moindre lésion ; j'ai repris les sandales, j'ai laissé refaire la tonsure : j'ai obtenu ce que je désirais avant tout : c'est-à-dire, de pouvoir continuer la vie érémitique dans notre cher Désert ; en un mot, je suis radicalement guéri, et, dans ma conviction intime, cette guérison est un miracle dû à l'intercession de la Sainte Vierge.

C'est pourquoi j'ai besoin de publier, autant qu'il dépend de moi, la

(1) *Ophtalmoscope*, instrument pour examiner l'intérieur de l'œil.

bonté du Cœur de Marie, et je supplie toutes les âmes qui aiment cette tendre Mère, de rendre grâces à Dieu pour moi, comme aussi je conjure tous ceux qui souffrent d'avoir recours, en toute confiance, à Celle que nul n'a jamais invoquée en vain ! (1)

Le Père Hermann, allemand de nation, fut obligé, au commencement de la guerre entre la France et la Prusse, à s'exiler de cette France qu'il chérissait comme une mère adoptive. Il demanda et obtint du gouvernement prussien le service religieux des prisonniers français internés à Spandau. Il se dévoua au milieu de la peste selon la magnanimité de sa foi et de son cœur. Son apostolat était béni. Il mourut en février 1871, de la petite-vérole noire, au champ de bataille où combattent et tombent les apôtres, martyr de la France, martyr des âmes, martyr de la charité de Jésus-Christ.

(1) Cette lettre du R. P. Hermann a été publiée par la plupart des journaux religieux de France.

IX.

GUÉRISON DE JEAN PUCHEOU.

Le samedi, 18 juillet 1868, vers six heures du soir, un spectacle touchant excitait à Lourdes la pitié publique. Deux étrangers portaient par les rues une chaise, chacun d'une main. Sur la chaise, un enfant de quinze ans était assis, appuyant ses bras au cou des porteurs. L'un de ces hommes était son père. L'enfant se tenait avec peine, sa tête était branlante, ses jambes pendaient sans ressort, balancées au mouvement de la marche. Où allaient-ils ? Tout le monde à Lourdes le devinait :

—Ils vont à la Grotte, disait-on : Pauvre enfant ! pauvre père !

Ils y allaient, à cette Grotte où courent les misères désespérées, où Marie attire, parce qu'elle y est bonne, parce qu'elle y exerce la puissance de sa bonté.

I.

Cet enfant, Jean Pucheou, originaire de Gouze, canton de Lagor, arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées), était d'un naturel tranquille, doux, aimant, droit, il n'avait jamais eu grande vivacité.

Depuis près de deux ans, sa santé dépérissait. Il éprouvait d'étranges et invincibles répugnances pour la nourriture ordinaire. Il maigrissait rapidement et sa faiblesse était devenue très-grande.

Le jour de Pâques, 12 avril 1868, avant vêpres, Jean, debout en ce moment, s'affaissa tout d'un coup sur lui-même et tomba. Il ne put pas se relever. Sa mère le prit entre ses bras et le posa sur un lit. Depuis lors il ne fut guère qu'un cadavre.

Ses jambes fléchissantes se refusaient à le soutenir ; sa tête roulait sur ses épaules sans pouvoir ordinairement se fixer : les avant-bras avaient seuls gardé leur mouvement ; selon l'expression de son père, tous ses membres étaient dénoués. Il fallut le porter comme quand il était au berceau. Ce pauvre enfant devint un fardeau, aimé sans doute, mais terrible pour ses parents, dont le travail était la seule richesse. Son père ou sa mère durent se constituer comme prisonniers auprès de lui. Il ne pouvait rester au lit pendant le jour, et on le plaçait sur un petit fauteuil de paille. Mais là, il lui était impossible de se soutenir sur son épine dorsale. Il se courbait sur lui-même et l'on devait s'asseoir à son côté pour lui donner un appui.

Un jour, le visage du malade bien-aimé prit une expression étrange. Sa bouche s'ouvrait ; il semblait faire effort pour parler, il ne sortait de son

gosier qu'un bruit saccadé d'haleine poussée fortement. Sa langue s'était pelotonnée au fond de la bouche. Pauvre enfant ! il devenait muet.

Ses parents furent navrés. C'était leur fils aîné ; il avait eu toujours pour eux une rare tendresse. Ces braves gens n'ont ni terres, ni maison, ni métier ; le père est simplement ouvrier des champs, sa femme n'a jamais appris que les travaux de ménagère. Le jeune garçon, en âge de se suffire et d'aider sa famille, devait être bientôt placé comme domestique. L'avenir devenait sombre.

Cependant l'intelligence ne s'était point paralysée. Jean put se mettre en communication avec ses parents par ses signes et les expirations violentes qu'il faisait pour attirer sur lui l'attention. Mais son mutisme, en affligeant leur cœur, rendait les soins plus difficiles et alourdissait une charge déjà si pesante.

Le jeune malade était souvent tourmenté de douleurs lancinantes au ventre. Quand elles devenaient bien fortes, il les sentait monter dans son corps et arriver à la tête. La souffrance de la tête lui faisait oublier tout. C'était alors pitié de le voir. Son souffle bruyant et harassé, la seule plainte possible pour lui, désolait le cœur de ses parents. Ne sachant que faire pour obtenir un apaisement à son mal, il frappait son front de ses poings restés libres. Si la crise durait longtemps, à un certain moment, il portait avec des marques de détresse sa main sur la poitrine, et faisait signe vers son lit. On le prenait promptement et on l'étendait. Il restait immobile, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, dix ou douze minutes ; puis revenu à lui-même, il indiquait son fauteuil de paille où on l'établissait de nouveau. Ceci se présentait une ou deux fois par jour.

A l'attitude du médecin qui le visita, les parents s'étaient persuadé qu'il ne comprenait rien à ce mal singulier et si grave, et qu'il n'avait pas le moindre espoir de sauver l'enfant. La mère avait préparé le linge pour l'ensevelissement qu'ils croyaient prochain.

Voilà l'histoire de la malheureuse famille pendant plus de deux mois.

II.

Vers la fin de juin, l'enfant appelait souvent par le bruit de son souffle, et se mettait à faire une gesticulation très-animée, qui dérouta l'intelligence de ses parents. Il faisait signe d'un lointain qu'on ne pouvait deviner, puis il manœuvrait ses deux bras comme s'il se fût aspergé d'eau, figurait l'action de boire, joignait ses mains comme pour une prière en se recueillant, et, avec une vivacité extraordinaire, indiquait ses jambes, imitait la marche par ses gestes, puis agitait ses lèvres pour simuler la parole. Pendant toute cette pantomime, il témoignait une joie inexprimable. Ses parents, qui interprétaient ses besoins et ses pensées de tous les jours, étaient désorientés devant les manifestations impuissantes d'idées, qu'ils ne pouvaient découvrir. Et quand après avoir suivi d'un œil attentif, ils

disaient : nous ne comprenons pas....l'enfant se chagrinait et montrait un profond découragement. Le père et la mère se demandaient souvent quel pouvait être le désir du malade.

Un jour après le renouvellement de cette scène pénible, l'un d'eux eut tout-à-coup la pensée de lui dire : Peut-être que tu veux aller à Notre-Dame de Lourdes ?

Aussitôt une joie immense éclate dans l'être tout entier de l'enfant. Il était enfin deviné, il triomphait. Il agita longtemps sa tête, il sourit, il exhala son bonheur en haleinées bruyantes.

—Que veux-tu aller faire à Lourdes ?

Il répondit par ses signes : Me laver, boire, prier.

—Pourquoi ?....

Son geste dit :—Je pourrai marcher, je pourrai parler...Si je n'y vais point, je ne guérirai pas non plus.

Il faut dire que le nom de Notre-Dame de Lourdes est populaire dans ces contrées, et qu'avant sa maladie l'enfant avait ouï parler des guérison qu'opère l'eau de la Grotte.

Depuis qu'il eut été compris, il réitéra tous les jours et plusieurs fois dans la journée sa demande de pèlerinage. On eut la pensée de lui poser cette question :

—Qui t'a dit d'aller à Lourdes pour guérir ?

L'enfant, sans hésitation, leva son doigt vers le ciel.

—Est-ce la Sainte Vierge qui te l'a dit ?

Il fit un signe d'assentiment.

Nous avons multiplié nous-même nos questions sur ce sujet. Il a soutenu que jamais depuis son infirmité nul ne lui avait parlé de Notre-Dame de Lourdes. C'est une inspiration entièrement personnelle, et très remarquable par la justesse de l'idée surnaturelle qu'y attachait cet enfant d'une intelligence peu ouverte. Jean savait qu'il devait guérir par la prière, et que ce n'était pas l'eau seule, mais la Sainte Vierge donnant puissance à l'eau qui le délivrerait de son mal.

On lui promettait de le porter à Lourdes, sans que l'intention en fut bien arrêtée. La foi n'était pas encore venue dans l'âme des parents. Mais l'insistence de l'enfant augmentait chaque jour ; la prière devenait plus attendrissante dans son regard, et quelquefois ses gestes étaient pressants et vifs jusqu'à l'impatience. Son père réfléchit alors à une espérance qu'il traitait de caprice et d'enfantillage.

Il se dit :—L'enfant a toujours été sage, il s'est gardé innocent : la Sainte Vierge l'entendra.—Et le voyage de Lourdes fut résolu dans son cœur. Il fixa le jour à son fils. Ce fut une allégresse ; l'enfant donna des démonstrations animées de confiance en sa guérison, et depuis lors, à chaque instant, il faisait signe pour dire :— Nous irons !.. et je serai guéri !..

Mais le jour convenu arrivé, le père dit qu'il était impossible de partir. Le garçon, vivement contrarié, roula de son fauteuil à terre. On l'abusa plus d'une fois encore et cet accident se renouvela toujours.

Enfin le voyage fut arrêté pour le samedi, 18 juillet, et une cariole louée. Jean ne se posséda pas de joie en apprenant que son pèlerinage était bien certain. Il n'en put dormir de toute la nuit du vendredi. A plusieurs reprises il réveilla son père du bruit violent de son haleine, et ce ne fut pas sans peine qu'on le maintint au lit jusqu'au matin. Quand il fut installé avec son petit fauteuil sur le véhicule, sa jubilation fut au comble.

III.

La cariole roulait depuis plusieurs heures, lorsque une haleine articulée dit :—Papa ! Je vais guérir !..—Et il allongea sa langue hors de ses lèvres. Le père tressaillit et se sentit rempli d'espérance. Il remercia Dieu de cette première bénédiction. L'enfant n'avait pas plus de mouvement que la veille, sa gorge ne donnait aucun son, mais il articulait son souffle, il remuait sa langue, et il paraissait ravi. Depuis ce moment il pria en prononçant les mots, en joignant les mains avec ferveur. De temps en temps il s'interrompait pour dire :

—Papa, je vais guérir..La Sainte Vierge va me guérir... je marcherai, je parlerai.

Chacune de ces paroles accroissait la confiance du père.

On touche enfin à Lourdes. Le pauvre estropié est porté sur son fauteuil par les mains de son père et du voiturier. Beaucoup de personnes rencontrèrent ce cortége de douleur. Devant la Grotte, le fauteuil posé sur les dalles, les porteurs s'agenouillèrent et ils prièrent tous. L'enfant murmurait son *Notre Père* et son *Je vous salue, Marie*. Les entrailles de son père criaient vers la Vierge miséricordieuse. L'infirme est transporté sur son siége dans l'un des cabinets qui cachent le bassin rempli par l'eau de la Fontaine miraculeuse. Les deux hommes le déshabillent et son père le prend entre ses bras, plus inerte qu'un enfant qui vient de naître, disloqué, se ployant en tout sens. Il le plonge dans l'eau et le maintient sur son séant. L'enfant prie, son père prie, plein d'anxiété et d'espérance. Pendant sa prière, il jette de l'eau sur la tête de Jean. Peu de minutes après, un mot éclate, sonore, clair, sous la voûte du rocher.

—Papa ! tu peux m'ôter, je suis guéri.

L'enfant avait senti la vie renaître dans ses jambes, elles se raidissaient, elles faisaient ressort sur le fond du bassin ; en même temps le reste du corps se raffermissait ; il parla sans y penser, et comme d'instinct.

Il se soulève, porté par l'eau, il se dresse sur ses jambes.

Deux grandes larmes tombent des yeux du père dans cette eau qui lui rendait son enfant tout entier.

—J'avais le cœur *verrouillé*, nous disait son père, les larmes m'empê-

chaient de voir mon fils.—Il le prend par la main, et l'enfant, pour la première fois depuis trois mois, est là, debout devant lui, se tenant seul, parlant et souriant. L'enfant s'habille et se chausse lui-même. Le voiturier, sorti quelque temps, rentre en ce moment :—Mon Dieu ! s'écrie-t-il, oh ! ceci est un miracle ! !

Ils vont tous s'agenouiller devant la Grotte ; et bientôt l'enfant, sans être soutenu, arrive à la maison des missionnaires.

Quand nous dîmes au père :—Vous êtes bien heureux ?—Il ne put nous répondre que par un son inarticulé ; sa parole et son regard restèrent un moment perdus dans les larmes.

L'émotion étouffait à chaque instant sa voix lorsqu'il nous raconta ces détails. Ce qu'il ne pouvait pas dire, c'était sa reconnaissance envers Celle qui le sauvait du deuil et de la misère.

L'enfant répondait à nos demandes, mais il fallait le presser. Son esprit semblait être comme à la première surprise du réveil après un sommeil fatigué. Il rentra en ville à pied, sans le secours d'aucun bras. Le mouvement de ses jambes extrêmement grêles était lent et peu assuré. Le lendemain il avait fait encore le trajet de la ville à la Grotte. Il se confessa et communia.

Nous le revîmes après la sainte messe pour étudier le fait plus amplement dans une seconde information. La pensée était beaucoup plus ouverte que la veille, il souriait, la parole avait acquis de la facilité, et il ne restait rien de ses répugnances pour la nourriture ordinaire. Ses jambes gardaient encore un peu de faiblesse, mais la vie physique et morale avait reçu déjà un notable accroissement.

Tandis que nous prenions nos notes, un ouvrier entra et offrit une aumône assez considérable pour la construction de la chapelle. Pucheou père regardait les pièces d'argent que venait de donner l'ouvrier, —ah ! dit-il, comme ils sont heureux ceux qui peuvent donner ! Je voudrais bien pouvoir donner, moi aussi, pour la Sainte Vierge . . mais, pauvre journalier, je n ai rien !

Jean retourna sans soutien encore à la ville. A onze heures de la nuit, les pèlerins arrivaient devant la porte de leur maison. Tandis qu'au bruit de la cariole, la mère, qui attendait impatiente, allumait un flambeau et venait recevoir les voyageurs, Jean descendait à peine aidé. La mère arrivant le trouve devant elle. En face de cet enfant debout, elle s'arrête.

—Maman, je suis guéri ! dit Jean.—La pauvre femme se sentit défaillir et crut tomber. Cette périlleuse émotion passée, elle regardait silencieuse, elle n'en pouvait croire ses yeux. C'était pourtant lui, mais sortant des bras de son autre mère, la Sainte Vierge.

Au bruit de la cariole, à la voix de la mère, dont les premières paroles furent des cris de bonheur, plusieurs voisins se levèrent et vinrent prendre

leur part de cette joie. Eux non plus ne savaient pas se figurer que l'enfant qui marchait, parlait, riait sous leur regard, fût l'enfant parti la veille paralysé et muet, voué à une mort prochaine. En quelques jours, toute cette contrée savait la guérison de l'enfant de Gouze et bénissait Notre-Dame de Lourdes.

Jean retourna environ deux mois après à la Grotte, ne portant plus qu'une faible trace de sa cruelle infirmité. Déjà il avait fait de longues courses et commençait de petits travaux. Nous le vîmes dans une gaîté et un bien être qui charmaient son père.

Jean aime bien la Sainte Vierge et se plaît à la prière. Il quitte quelquefois son repas et disparaît. Son père, cherchant inquiet, l'a trouvé avec admiration dans un coin, agenouillé et priant. La main puissante et douce qui a guéri le corps, a laissé son empreinte dans cette âme d'enfant.

APERCU GENERAL

DE L'ÉTAT DE L'ŒUVRE DE N. D. DE LOURDES EN 1868.

Le 11 février 1858, trois enfants de Lourdes descendaient le Gave, à une faible distance de la ville, pour aller ramasser quelques débris de bois abandonnés sur la rive. Parvenus en face d'une roche creuse, les deux plus agiles allèrent dans l'excavation pour compléter leur petit fagot. Tandis qu'elles faisaient ce travail facile, leur compagne, tombée tout-à-coup à genoux, l'œil fixe et illuminé, regardait au-dessus d'elle et récitait son chapelet. Une dame, souriante, admirablement belle et resplendissante de lumière, lui était apparue.

Cependant les deux alertes glaneuses, qui n'avaient rien vu, portèrent sur leur tête leur léger butin, et partirent. L'enfant qui venait de prier, délicate et maladive, n'avait rien ramassé et se mit à les suivre, l'âme chargée d'un poids bien lourd mais aussi bien doux : son *secret*, et surtout cette image ravissante qui la remplissait encore de lumières, d'inquiétudes, de joies, de désirs.

BERNADETTE s'en allait, emportant avec elle, vers sa pauvre demeure, le germe des merveilles et des pélerinages de Lourdes !

Celui qui visite aujourd'hui ce bord du Gave, s'il fût venu s'asseoir à ce moment sur la pierre où Bernadette s'appuyait, n'aurait pas deviné quel spectacle il pourrait un jour y contempler.

La Grotte était obstruée de sable et de fragments de roche ; une végétation sauvage en tapissait la partie supérieure, un sentier rapide, difficile, permettait seul d'y aborder. Pas de lieu plus abandonné, plus solitaire et plus triste.

Dix ans se sont écoulés; nous sommes en 1868, qui le reconnaîtrait ! La

solitude a fleuri, le désert s'est peuplé, la voix de la prière et des cantiques se fait entendre, la roche sauvage semble avoir des sourires, et la gloire l'habite. Le ciel a dû venir là!

Un grand quai, embelli de jeunes arbres, ouvre une voie large et commode. Les pèlerins peuvent s'accumuler par milliers dans la place libre ménagée à grands frais devant la grotte.

Les pentes, affreuses naguère, se sont *vêtues d'allégresse ;* elles offrent une gracieuse colline de verdure ; un sentier d'inclinaison très-douce, en se repliant quatre fois sur lui-même, fait monter sans fatigue ces raides flancs de la montagne jusqu'aux abords de la chapelle.

A la grotte, il n'a été fait que les modifications indispensables au pélerinage. On a respecté tout ce que l'Apparition marqua pour l'associer à sa glorieuse histoire, et on le garde à la vénération des âges, tel qu'elle l'a consacré.

Une grille protège le rocher contre les convoitises de la piété, qui le mutilerait souvent pour s'enrichir d'un fragment de ces pierres bénies.

La fontaine miraculeuse vient offrir au dehors, par trois jets murmurants, qui s'échappent d'un modeste monument de marbre, son eau abondante et limpide. Un léger filet est conduit vers un bassin caché dans des cellules, où les infirmes peuvent s'enfermer pour laver librement leurs membres.

La grotte conserve son caractère agreste ; et la roche, restée dans sa nudité primitive, offre exactement l'aspect qu'elle avait aux yeux de Bernadette, le premier jour du prodige. Rien n'y altère les traces de la divine histoire. Une chose pourtant a été ajoutée, qui n'était pas nécessaire, mais dont on regretterait l'absence aujourd'hui ; et il semble en effet que, dans cette rustique simplicité c'était la seule chose à laquelle des souvenirs si glorieux pouvaient faire une place.

Quand le pélerin touche pour la première fois cette terre, son regard est aussitôt attiré vers la voûte de la Grotte ; ses yeux s'y fixent, son pas se ralentit, un respect religieux envahit son âme au milieu de ces rochers. Dans l'ombre mystérieuse de la niche où la Vierge souriait, radieuse, à la petite Bernadette, une madone apparaît, blanche et souriante aussi. Ce fut vraiment une pensée bien inspirée de mettre à cette place l'image de la Vierge Immaculée. Elle est là, cette magnifique statue du plus beau marbre, montrant Marie, telle que l'enfant la vit, quand, joignant ses mains dans un geste innénarrable, et regardant le ciel avec un divin sourire, elle lui dit ; JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION. Pour l'âme du pélerin, la statue semble vivre. Elle raconte à tous et à chacun les merveilles de la Grotte, elle ouvre la confiance ; elle répand un doux recueillement dans ce temple à ciel ouvert, elle éclaire d'un reflet céleste les eaux transparentes du Gave et la verdure des prairies.

La Crypte. Soutenue dans le vide, du côté du Gave, par des fondations gigantesques, dont la hardiesse les fait ressembler aux remparts d'une

citadelle aérienne, la *Chapelle* que la Vierge demanda, s'est assise aux sommets du rocher. Ceux qui n'ont pas vu les lieux dans leur état primitif, ne peuvent pas comprendre les difficultés et la grandeur des travaux qu'il a fallu exécuter avant de lui donner seulement son assiette.

Ce monument, de style gothique, est formé de deux églises superposées. Nous avons déjà donné, page 30, la description de la grande chapelle, nous n'y reviendrons pas ici. (1)

Quant à la petite chapelle souterraine, connue sous le nom de Crypte, elle est achevée. Le 19 mai 1866, elle fut bénite et ses cinq autels furent consacrés par Mgr. Laurence, évêque de Tarbes ; on y pénètre par deux larges galeries voûtées, fort larges et le plus ordinairement sombres. Le caractère général de la Crypte est une gravité sévère. Elle produit sur les âmes une profonde et religieuse impression. La prière s'y trouve facilement recueillie et douce.

Les Missionnaires.— A l'est de la chapelle, sur un plan inférieur, dans l'angle formé par le chemin qui monte vers l'église et la voie plane de la grotte, une maison de construction légère, en brique et en bois, s'est rapidement élevée à la fin de 1866. C'est la résidence des Missionnaires de l'Immaculée Conception de Lourdes, attachés au pélerinage. Ces révérends Pères acquittent dans la Crypte, en célébrant les Messes annoncées par Mgr. l'évêque de Tarbes, en son mandement du 18 janvier 1863, la dette de la Très-Sainte-Vierge envers les Fondateurs et les Bienfaiteurs de l'œuvre. (1)

Leur mission est aussi d'aider au bien spirituel du pélerinage, et de favoriser les desseins de l'Immaculée sur les âmes, par la célébration des saints mystères, par la distribution des sacrements, par la propagation des pratiques de dévotion envers Marie, et particulièrement la Felicitation a

(1). EXTRAIT DU MANDEMENT DE MGR. L'ÉVEQUE DE TARBES.

Art. 5.— Toute paroisse, toute corporation, tout pensionnat, toute communauté religieuse, toute confrérie, toute personne qui offrira pour elle-même, ou au moyen de dons qu'elle aura recueillis, une somme de 500 fr. et au-dessus, aura le titre de *Fondateur du Sanctuaire de la Grotte de Lourdes.*

Si les dons offerts, comme il est expliqué ci-dessus, sont de 20 fr. et au-dessus, le titre sera celui de *Bienfaiteur principal.*

Les noms des Fondateurs et Bienfaiteurs principaux nous seront envoyés avec les offrandes, ils seront précieusement conservés dans un registre à ce destiné, de plus, les noms seront déposés dans un cœur de vermeil, qui sera placé au maître-autel du Sanctuaire.

Chaque semaine et à perpétuité, il sera célébré dans le sanctuaire, le MERCREDI, deux messes pour les fondateurs et bienfaiteurs principaux, et le VENDREDI, une messe pour tous ceux qui auront, par leurs offrandes, si minimes qu'elles soient, contribué à cette construction.

Donné à Tarbes, le 18 janvier, 1862.

BERTRAND-Sre, Evêque de Tarbes.

N. B.—*Les dons peuvent être adressés à Mgr. l'Evêque de Tarbes, à M. le Curé de Lourdes, ou aux RR. PP. Missionnaires qui déservent la chapelle.*

(1) Voir l'*Echo du Cabinet de Lecture*, juillet 1871, page 531.

la Conception Immaculee de Marie, par la prédication de la parole sainte, toutes les fois qu'il y a concours de fidèles.

Pèlerinages.—La merveilleuse attraction de la sainte Grotte accroît d'année en année sa puissance. Le voyage de Lourdes est, à la vérité, facile et même plein d'agréments. Notre-Dame a voulu descendre à la portée des foules, là où passent les misères; elle est venue au devant de la foi; elle a voulu pouvoir être beaucoup visitée, pour beaucoup bénir. Si elle bénit, des multitudes pourraient le dire. Visitée, elle l'est immensément.

Les longs jours de l'année sont de longs pélerinages, le chemin un peu tortueux de la ville semble le lit d'un fleuve roulant des flots de pélerins. Jamais peut-être une heure de suite, la Grotte ne se trouve solitaire. Les fidèles, en se succèdant, y tiennent en permanence l'admiration pieuse, la prière, l'action de grâces. Ordinairement, le groupe des visiteurs est nombreux, la plupart sont à genoux, les yeux vers la blanche statue de l'Immaculée; d'autres qui ont déjà répandu leurs prières, debout ou assis sur le bord du Gave, se disent le charme de leurs impressions, en regardant encore le rocher béni et le paysage. Ils s'approchent tour à tour de la fontaine, boivent de l'eau miraculeuse, et y trempent leurs membres endoloris. On en voit prendre au loin leur repas sur la pelouse qui borde le torrent, pour pouvoir multiplier leurs visites à la Grotte et prolonger les joies du pélerinage.

La diversité des conditions disparaît dans le sentiment commun de la foi et de la piété. Les visages, les attitudes témoignent d'un même respect, attestent dans les âmes la même confiance. Tous les cœurs sont touchés. La Vierge était là!..on prie, on prie encore. Il est bien rare que les touristes eux-mêmes, ceux qu'amène une curiosité sans pensée supérieure, ne laissent pas comprendre qu'ils ont ressenti des impressions inattendues, et qu'en face de cette Vierge, dans ce sanctuaire en plein vent, la prière de leur enfance a fait entendre des accents peut-être oubliés.

On ne peut guère évaluer la moyenne du pèlerinage ordinaire. Les voitures qui conduisent les riches et les infirmes arrivent en grand nombre sur le terrain de la Grotte. La plupart des jours de la belle saison, les visiteurs se comptent par centaines, et presque tous, sont de vrais pèlerins, portant un tribut de prières confiantes et d'amour à la mère de Dieu.

Les missionnaires sont très-occupés au tribunal de la pénitence; les messes sont très-fréquentées; il est peu de matinées où les communions ne soient demandées en grand nombre. Même dans la froide saison, le courant du pèlerinage ne tarit jamais entièrement.

Le concours des prêtres est remarquable. Le prix qu'ils attachent à célébrer la Sainte Messe dans la Crypte, témoigne que les Apparitions de l'Immaculée ont conquis partout, dans le clergé, une foi et une confiance

entières. Certains jours, pendant plusieurs heures, ils occupent à la fois tous les autels ; souvent, les messes se succèdent presque sans interruption jusqu'à midi.

La fontaine.— La fontaine est surtout l'objet de l'empressement des visiteurs. Parmi ceux qui en connaissent l'histoire et en ont entendu raconter la puissance, peu se retirent sans emporter de l'eau pour eux et pour leurs amis. C'est le souvenir de pèlerinage que lon tient le plus à offrir.

Bien souvent, des lettres dictées par la douleur et par la foi, viennent de loin, demandant de l'eau de la sainte Grotte. Il en a été fait des envois sans nombre, dans toutes les directions et à toutes les distances. Quelquefois l'annonce d'une guérison merveilleuse sert d'accusé de réception. Les cures surprenantes ne sont point rares ; et combien n'ont pas été divulguées ? Nous en apprenons fréquemment qui, sans des hasards que la Providence fait naître pour la glorification de sa Sainte Mère, devaient rester ignorées.

Dévotes pratiques des pèlerins.—Un grand faisceau de cierges brûlent toujours devant la blanche madone dans la Grotte. Ce sont comme des prières que les pèlerins laissent allumées après eux aux pieds de Marie, et qui brillent pour lui redire des misères déjà confiées à son cœur, pour lui rendre grâces des faveurs obtenues. On n'imagine pas qu'elle quantité en a été consumée à la Grotte même depuis l'apparition, et aussi, après l'ouverture de la Crypte, devant l'autel de la Vierge.

Un touchant usage révèle délicieusement, à Lourdes, quelle grande place la mère de Jésus tient dans la pensée des familles chrétiennes, et combien l'on sent que de douces espérances sont descendues, avec l'Immaculée, sur cette terre bénie. Des bégaiements et des pleurs font souvent retentir le recueillement de la chapelle. Une multitude de petits enfants sont portés, quelquefois de loin, par leurs mères, pour être voués à Marie. Dans la bonne saison, il n'est point de jour où les missionnaires n'aient à renouveler plusieurs fois la consécration des enfants à la Sainte Vierge.

Beaucoup de grandes personnes demandent d'être consacrées, comme les enfants, à la Vierge Immaculée, par le ministère des missionnaires et témoignent publiquement leur confiance en baisant sa sainte image.

Les processions de pèlerinage.— L'année 1867 sera une date signalée dans l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. Au commencement de l'été, le chemin de fer de Lourdes à Bayonne par Pau, passant en face de la grotte, était livré à la circulation. Bientôt il s'ouvrait aux saints voyages, et conduisait à l'Immaculée de magnifiques tributs de gloire.

Ils étaient beaux, aux temps anciens, les lents pèlerinages des chrétiens qui cheminaient à pied vers les madones ou les saints tombeaux, et demandaient à la fatigue et aux privations des longues routes un mérite de

plus pour leur grande foi et leur prière. Ils sont beaux encore ; et Lourdes voit souvent ce spectacle de courage chrétien. Le pèlerinage individuel ou par familles, en des commodes voitures, est moins laborieux et de moindre mérite, sans doute ; néanmoins inspiré par la foi et si multiplié aujourd'hui à la sainte grotte, il est une immense et continuelle manifestation de piété envers Marie.

Mais quelle gloire pour Dieu et sa sainte Mère ! quel puissant exemple, que tout un peuple enlevé ensemble par la vapeur avec ses familles entières, avec ses enfants, de distances lointaines, pour porter aux pieds de l'Immaculée la multitude de ses nécessités et de ses espérances, et lui donner, par l'honneur de ses chants, de ses prières, d'hommages de toutes sortes, une magnifique et grande fête !

Douze fois, en 1867, Lourdes a eu ce spectacle. Douze fois, plus de 800 personnes ensemble ont été amenées par des trains spéciaux de pèlerinage. La procession se formait au sortir de la Gare, traversait la ville en la remplissant de cantiques, de bannières, de fleurs, de prières. Elle trouvait, sur le terrain de la Grotte, un autel dressé. La foule était rangée avec ordre, et la sainte Messe commençait là, dans ce sanctuaire à ciel ouvert, à l'ombre fraîche du rocher, sur le bord du Gave, en face de la statue de l'Immaculée ; et Notre-Seigneur descendait au milieu de ce peuple de pèlerins, tout près de la Grotte, où sa virginale Mère était descendue ; et c'est en ce lieu béni, au murmure de la fontaine miraculeuse, sous les sourires de la Madone blanche, que les fidèles recevaient la divine communion. Ils se dispersaient ensuite pour leur repas. A l'heure du départ, ayant visité la Crypte, étudié le paysage, prié, puisé l'eau des miracles, ils se réunissaient pour recevoir le Salut du Saint-Sacrement. Là encore, là où la Vierge avait parlé, on leur parlait d'elle, et ils repartaient en chantant. Ils ont tous dit : Au revoir.

X.

GUERISON D'UN ANCIEN GENDARME, JEAN MARIE FOSSES. (1)

I.

Jean-Marie Fosses, originaire de Trébons (Hautes-Pyrénées), gendarme en retraite et alors aubergiste à Arzacq (Basses-Pyrénées), a été guéri soudainement, le 11 novembre 1867, à la Grotte de Lourdes.

Il était relevé, depuis deux mois, d'une maladie qui l'avait affligé cruellement.

Le premier jour du mois d'août 1867, Fosses, assis devant la porte de sa maison, se délassait de la pesanteur du jour à la fraîcheur d'une soirée agréable. Tout-à-coup il sentit une vive chaleur lui monter au visage, puis une sueur froide suinter à son front, et son cou se raidir. Bientôt une atroce douleur se mit à fouiller sa tête avec une sorte de rage. Le pauvre malade, surpris dans la pleine joie de son rétablissement, ne connut plus de repos.

Le médecin reconnut une névralgie de la face et de la tête très-caractérisée et d'une acuité terrible. Il la combattit avec le plus louable zèle, mais sans succès. Pour comble d'ennui, la pensée du malade fut bientôt atteinte ; il ne se repaissait que d'imaginations sombres et fatigantes ; l'inquiétude, l'impatience le gagnèrent ; il entra dans une exaspération permanente. Sympathique, bon, aimant, maître de son humeur autrefois, il gémissait de se trouver alors, malgré lui, méchant et brutal ; et l'impuissance de se dominer le rendait encore plus malheureux.

Il acceptait cependant toute sorte de remèdes ; mais les médicaments se multipliaient, les semaines s'écoulaient, et jamais, jamais le moindre apaisement.

D'essai en essai, de déception en déception, et toujours avec les mêmes souffrances, le malade arriva au mois d'octobre. Ne mangeant presque pas, dévoré par son incessante douleur, n'ayant que de rares sommeils, il n'avait fait que dépérir, et se trouvait dans un délabrement affreux.

Ses deux enfants étaient au loin, chez les parents de leur mère. Sentant que la vie diminuait et qu'il entrait dans la période des dangers, le père Fosses éprouva le besoin inquiet de les avoir près de lui, et leur fit écrire; il pensait les appeler pour assister à ses derniers moments.

Mais bientôt les nécessités de la famille maternelle rappelaient la fille de Fosses. Les adieux furent poignants.

—Pauvre enfant, lui dit-il en l'embrassant tendrement, tu ne peux pas rester ; va !.... Ah ! qu'il m'en coûte de te laisser partir....je ne te reverrai plus !....

---

(1) Extrait des annales de Notre-Dame de Lourdes. Tome 1er page 49.

Et il pleura, l'enfant pleurait aussi. La jeune fille emportait ce baiser et cette parole pour dernier souvenir de son père. Et lui, comme si la moitié de son cœur s'en allait, resta brisé par l'émotion. Il subit une crise névralgique terrible. Jamais encore, douleurs si atroces n'avaient labouré cette pauvre tête, où depuis huit mois le travail acharné du mal n'avait eu de repos.

Le découragement gagnait le malade. Il avait jusque-là obéi au médecin, malgré ses répugnances et malgré la persistante inutilité des remèdes. Voyant que le soulagement ne venait jamais, il songeait à tout abannonner et à se livrer au seul travail de la nature.

Cependant une nouvelle potion fut ordonnée par le médecin ; il n'y toucha pas. Son fils, en revenant d'accompagner sa sœur, trouvant la fiole intacte, dit à son père :—Encore un nouveau remède ?

—Oui, répliqua vivement le malade, et ce sera le dernier, aucun ne m'a fait le moindre bien ; ils m'ont torturé, voilà tout. . .

—Vous avez raison, dit le jeune homme ; papa, voulez-vous que je le jette ?

—Non, ce ne serait pas loyal... je veux en avertir le médecin.

Le lendemain, à l'arrivée du docteur, Fosses déclare sa résolution en termes énergiques.

—Docteur, je frémis quand je vous vois écrire une ordonnance : je n'en veux plus ; vous êtes, vous, bon et dévoué ; mais, de tous vos remèdes, pas un ne m'a soulagé ; ils me tuent ; inutile que vous en ordonniez encore.

Le médecin plaida avec tout son dévouement. Rien n'ébranla une résolution qui pouvait être fatale, mais que l'impuissance du traitement justi fiait trop. On versa la potion, et ce fut la dernière des préparations de pharmacie qui entra dans la maison de Fosses. Depuis quelque temps, du reste, il comptait peu sur son rétablissement, et, dans ses moments d'espérance, il se disait avec conviction : Si je guéris, ce ne sera pas par les médecins.

II.

Sur ces entrefaites, un colporteur s'arrête à l'auberge.

Le voyageur, en soupant, entend des amis de la maison parler avec l'aubergiste de son long mal, de l'inutilité des remèdes. Après le repas, il s'approche et se mêle à la conversation. Fosses lui raconte sa triste histoire et son découragement.

—Eh bien ! dit le voyageur, j'ai été comme vous, comme vous bien malade, comme vous désespéré. J'ai consulté les médecins, fait des remèdes trois ans entiers ; mais en vain. Et je suis guéri. Mais ce ne sont pas les hommes qui m'ont guéri, je ne dois rien aux hommes.

J'avais au cou une vieille plaie affreuse d'où coulait une suppuration abondante. Je souffrais cruellement. Mon état et mon peu de ressources

me forçaient à voyager, Dieu sait avec quelles peines. J'ai été aux eaux de Cauterets, de Bagnères-de-Bigorre, de Bagnères-de-Luchon ; j'ai beaucoup dépensé d'argent. Argent et courses inutiles.

En dernier lieu, je me décidai d'aller à Barèges. Là, on me parla du pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes et des guérisons miraculeuses opérées par l'eau de la fontaine.

Ce que j'entendis me donna une très-grande confiance, et me décida à rester deux jours dans cette ville. Quand je vis les foules qui passaient vers la Grotte, ma confiance redoubla. Les eaux de Barèges avaient laissé ma plaie tout aussi hideuse. J'allai donc à la Grotte, je priai, je bus, je me lavai. A l'instant je me sentis mieux. Je pus ôter l'appareil qui couvrait mon mal ; les chairs étaient rapprochées, la suppuration tarie, la douleur disparue. Je recommençai le lendemain ; c'est à peine s'il resta un peu de plaie. J'étais guéri. Imaginez mon bonheur.—Et, voyez, dit-il en découvrant son cou tout-à-fait sain, y a-t-il là quelque mal ? Eh bien, là, là, était ma vieille et horrible plaie. Ayez confiance en Notre-Dame de Lourdes ; je peux vous le dire, moi. Allez à la Grotte, allez-y....

Ce fut le message du ciel.

Fosses est un fidèle chrétien. Soldat et gendarme, jeune homme et père de famille, il avait filialement invoqué la Sainte-Vierge et l'avait aimée toujours. Quand le voyageur eut parlé, quand il eut fait palper le miracle, Fosses crut à sa guérison par Notre-Dame de Lourdes, avec une confiance immense qui le pénétra de joie.

Un pèlerinage à la Grotte fut résolu, et dès lors la pensée du saint voyage se mêla à toutes ses préoccupations. Son désir le pressait. Mais quand partir ? et comment arriver ? Il se sentait si faible, les souffrances étaient si cruelles... Sa tête pourrait-elle supporter le cahotage des voitures ? Ces craintes affaiblissaient un peu sa joie et faisaient fléchir l'espoir qui, au premier moment, était presque une conviction.

III.

La Sainte Vierge lui envoya un autre message.

Fosses est aimé à Arzacq. On l'aimerait partout. Il a cultivé par l'usage de la vie la petite instruction primaire reçue au village. Son esprit est facile et souple ; il a vu, observé, retenu ; il a toujours aimé à lire, et il sait parler. Son français de régiment sabre sans remords la grammaire ; mais c'est une langue claire, vive et pittoresque ; quand le sujet provoque l'expansion de son beau caractère, amène un éclat de sa loyauté, sa parole captive l'attention. Les hommes d'une condition supérieure à la sienne se plaisent avec lui. Il était visité dans sa maladie.

Bientôt après le passage du voyageur, il recevait le maître d'une école secondaire de l'endroit, M. Dussau.

Fosses lui raconte ce qu'il avait appris de Notre-Dame de Lourdes et son projet de pèlerinage.

—Ah ! quel plaisir vous me faites ! répondit M. Dussau, d'un air ouvert et heureux. Il y a longtemps que j'hésite à vous parler de cela : je craignais de vous trouver incrédule ; vous m'enhardissez.

Je sais, moi aussi, ce que peut et ce que fait la Sainte Vierge à la Grotte de Lourdes. J'étais dans la ville pour y prendre quelques jours de repos parmi des parents. Voyant les étrangers ruisseler vers la Grotte, j'y allai aussi ; voyant prier, je priai moi-même. Ces jours-là, je traînais une indisposition sans gravité qui me fatiguait beaucoup cependant. Devant la foi des pèlerins qui buvaient et se lavaient à la fontaine, le cœur me dit de les imiter ; j'avoue que je demandais mon soulagement sans grande ferveur. Mais je bus et je me lavai. A l'instant mon malaise disparut. Ce fut soudain, comme si je me dépouillais d'un vêtement et le jetais là. Je n'ai guère parlé de ce petit évènement ; mais il m'a donné une pleine foi. Mon cher Fosses, je suis votre ami, croyez-moi. Les médecins ne vous guérissent pas..adressez-vous à la Sainte Vierge, allez à Lourdes.

M. Dussau est un homme grave, religieux, considéré. Fosses, dont l'intelligence et le caractère sont faits pour connaître et honorer le mérite, avait pour lui du respect et de l'affection. Cette confidence inattendue qui donnait une nouvelle autorité au récit du colporteur, jeta son âme dans une invincible espérance. Toutes les hésitations tombèrent.

Mais pour se mettre en chemin, il attendait des forces ; et son implacable névralgie continuait à dévorer sa tête, sa poitrine se fatiguait toujours sous une oppression constante, ses jambes fléchissaient.

Un jour enfin, par une soudaineté décisive comme en ont les caractères forts, il tranche toutes les difficultés.

—Quoi qu'il arrive, j'irai à Lourdes, dit-il. Femme, nous partons demain ; va louer une voiture.

Sa femme, au ton de sa voix, comprit que c'était une de ces volontés réfléchies et résolues sur lesquelles elle savait bien que son mari ne revenait pas. Elle arrêta la voiture et l'on partit de bonne heure pour Pau.

Le voyage fut pénible. Le malade, sans énergie et sans ressort, courbé dans le fond de la voiture, faisait tomber sur sa poitrine sa tête, qu'il était impuissant à soutenir. Son corps et son âme étaient dans le plus profond accablement ; il n'avait pas la force d'articuler une syllabe.

A Pau, Fosses et sa femme prirent le chemin de fer. Par moments, l'espérance tirait le malade de sa léthargie.—Je vais guérir, pensait-il, et il sentait un tressaillement de joie.—Mais non, j'en suis trop indigne. Est-ce que j'ai droit, moi, d'attendre un miracle de la Sainte Vierge ?.. Pourtant, le colporteur a été guéri..espère, espère, tu guériras !....—Et il invoquait Marie, tant que durait ce réveil d'activité.

Il était absorbé dans ces réflexions, lorsque le mot de " Grotte de Lourdes, " prononcé par un voyageur, produisit en lui la douce émotion que le mot " Terre " apporte dans le cœur du marin qui aperçoit, après un long voyage, le sol toujours aimé de la patrie.

Quelques *milles* avant d'entrer en gare de Lourdes, la voie présente une rampe très-rapide qui oblige la locomotive à ralentir sa vitesse ; elle s'avance lentement, soufflant en cadence, et, comme épuisée par la remorque pénible d'une longue suite de wagons. Le train traverse alors la colline qui domine Massabielle. Toutes les portières s'animent de têtes curieuses et de bras agitant simultanément des mouchoirs blancs ; c'est la foi des voyageurs qui s'affirme de loin, devant ce rocher célèbre et qui lui envoie, en passant, un souvenir ou un salut amical.

Fosses regardait et saluait plus ardemment que tout autre. Jamais son cœur ne s'était trouvé saisi aussi soudainement, avec une telle puissance, de tant de sentiments à la fois. C'était donc là, pensait-il, le terme désiré de ses malheurs, c'était en cette nouvelle Grotte que le guidait l'Etoile, où les anges, comme à Bethléem, annonçaient la paix aux hommes de bonne volonté. Lui aussi était l'homme de bonne volonté, et il demandait la paix : la paix en son âme agitée, la paix en ses membres révoltés par la douleur. Il apportait, comme les mages, non de l'or et de l'encens, mais la myre de sa prière, pour l'offrir à Marie, en sa Grotte de Lourdes, où elle avait choisi un trône non moins humble qu'en la Grotte de Bethléem.

—C'est donc là, se disait-il, qu'apparaissait la Sainte Vierge...C'est là que se trouve la source miraculeuse, et c'est là que je guérirai...

La vapeur entraînait rapidement le convoi et fuyait sur le flanc de la colline. Le cœur de Fosses était resté devant le saint rocher, admirant, priant, espérant. On arriva en gare sans qu'il s'en aperçut. Après avoir pris un potage pendant le court repos qu'il se donna à l'auberge, il s'achemina lentement vers Massabielle.

En le voyant partir si pâle, si délabré, les personnes de l'auberge dirent: —Que va-t-il faire, ce malheureux ? Il n'arrivera pas à la Grotte ; du moins, il n'en reviendra pas.—Fosses marchait avec beaucoup de peine.

IV.

Il se croyait loin encore, quand on lui dit qu'il n'avait que quelques pas à faire pour voir la Grotte. Il avançait avec respect, tout plein de la pensée de sa guérison.—Si près ! si près du lieu où la Sainte Vierge s'est montrée !.... se disait-il tout ému.

Enfin la Grotte s'ouvre devant son regard, la statue blanche apparaît dans sa niche de rocher, la fontaine coule et murmure. Il s'arrête ; il regarde immobile. Quelque chose de solennel et d'inouï se passait en son âme.

A sept mois de distance, quand dernièrement il nous racontait son histoire, les souvenirs de ce moment le faisaient palpiter encore. Il nous dit :

—Je fus pris d'une émotion indicible. J'étais là, saisi ; j'étais joyeux,

j'étais tremblant. C'est comme si j'avais eu à me présenter devant un souverain. Je sentais un grand respect, plus que dans un palais et plus que dans une église. En même temps, j'avais une crainte, mais très-douce. J'étais comme ébloui.... Mais, ajoutait-il, d'une voix qui s'altérait, je ne sais pas vous le faire comprendre ; si c'était quelque chose de naturel, je pourrais l'expliquer ; j'aurais des mots ; ceci, je ne peux pas le dire....

Il ploya ses genoux devant la Vierge. Mais il ne savait pas prier ; dans ce trouble religieux, sa pensée était impuissante à se fixer, et il ne trouvait pas de paroles. Tout priait en lui, sans qu'il le sentit.

La fatigue l'obligea bientôt à se relever, et il lava à la fontaine sa tête et son cou. Aussitôt il éprouva un allégement sensible. Il essaya encore de prier.

Le souvenir de l'Apparition remplissait son cœur. -La Sainte Vierge ici ! pensait-il, oh ! bienheureuse l'enfant qui l'a vue !... Il nous disait : je sentais si profondément la vérité de l'Apparition, qu'il me semblait à tout instant que j'allais la voir....

Puis il revenait à lui-même :—Je guérirai ! je le sens... mais pourtant, je suis si malade.... et je suis si indigne ! Alors il s'humiliait et priait.

Pour mieux préparer son âme aux faveurs de Marie, il alla se confesser à la chapelle, et il descendit vers la Sainte Grotte plus joyeux, se sentant moins indigne. Il fit brûler des cierges devant la Madone, et demeura longtemps à prier, confiant et heureux de se trouver là, mais avec des impressions moins vives qu'à sa première visite.

Il partit pour la ville. Sa démarche était lente, gênée, mais il se trouvait moins endolori.—Il me semble que j'ai plus de force, disait-il à sa femme. Oh ! je crois bien que la Sainte Vierge me guérira.

—Bah ! répondait sa femme, c'est que tu as cette idée.—Elle espérait peu.

V.

Le matin, Fosses eut un réveil agréable. Le soulagement de la veille persistait ; mais le malade voyait bien que ce n'était qu'un apaisement passager ; il sentait vivante encore et dans toute sa puissance, la racine de sa névralgie, à la tête, au cou, dans la profondeur de sa poitrine, le long de la moëlle épinière.

A cinq heures et demie, il entendait la messe dans la Crypte et faisait la sainte communion. Puis, il descendait à la Grotte, où il retrouva les émotions de la veille. Il se prosterna sur les dalles et pria un bon moment, non autant que son cœur l'eût voulu, mais à la mesure de sa faiblesse. Il but à la fontaine avec une foi entière dans la bonté de Marie. Il nous disait :

—On m'aurait crié qu'il y avait du poison, j'aurais bu sans crainte, tant je me confiais en la Sainte Vierge.

L'un des cabinets de bain lui est ouvert.

C'était le 11 novembre 1867. Sept heures n'avait pas sonné ; le soleil se montrait à peine au sommet des collines ; une gelée profonde avait durci les bords du Gave : A ce moment le courageux malade se jette résolument dans le bain.

Un froid intense et subit glace immédiatement tous ses membres ; ses dents claquent et s'entrechoquent : il gémit, il souffre, et cependant il prie avec une ferveur surhumaine : femme, dit-il, d'une voix étouffée, prie, prie avec moi.... aide-moi à prier !

En présence de ce courage, sa femme qui jusqu'à ce moment n'avait point partagé sa foi, se sent pénétrée de confiance ; elle verse les larmes, et les yeux fixés vers le ciel, elle demande à la Sainte Vierge de se montrer propice envers son malheureux mari. Bientôt celui-ci se soulève, il grelottait anéanti par le froid : c'était la mort ou la vie qui le travaillait à cette heure solennelle. Poussé par une force invisible, le malade se plonge de nouveau jusqu'au cou dans la piscine, et aussitôt ses douleurs disparaissent, ses membres se raffermissent, il était guéri....

Il sort ; il s'agenouille, il prie, il prie longtemps. Sa femme le presse, il se relève, il va boire à la fontaine, il prie encore ; son âme était toute inondée de joie.

—Je ne savais pas m'en aller, nous disait-il ; je partais, je revenais encore, et une voix me parlait au-dedans : Reste ici, reste ici.... et j'aurais voulu rester, rester toujours, être le gardien de la Grotte.

Ma femme m'entraîna, je me retournai encore, je regardai aussi longtemps que je le pus.

Pendant le trajet de la Grotte à la ville, Fosses marchait avec l'agilité des premiers jours, répétant à sa femme, à chaque instant : Je suis guéri... oh ! mais entièrement guéri.... j'ai une force toute nouvelle.

—Ne te vante pas trop, et sois sage, répondait-elle.

Ils arrivaient en un endroit où le chemin monte légèrement.—Eh bien ! ma femme, pour te montrer que je suis guéri, veux-tu voir comme je cours ? Et ce malade tout-à-l'heure chancelant, effrayant de maigreur et de lividité, se précipite et court agilement. Sa femme, de plus en plus étonnée, lui crie :—Oh ! vraiment tu es guéri ; mais, de grâce, pas de folies, arrête.... Il courut une trentaine de pas.

La restauration de la santé se fit rapidement, sans convalescence. Depuis ce temps, pas une pointe de névralgie ; l'appétit, le sommeil, le bien-être se sont soutenus. Le chagrin noir et l'humeur ont disparu entièrement.

VI.

La petite ville d'Arzacq étonnée s'occupa de cette cure incontestable, soudaine, accomplie en des circonstances si étranges.

La plupart bénirent la Vierge Marie et dirent avec admiration : Mi-

racle ! D'autres expliquaient ce fait singulier par cette philosophique et lumineuse parole : Il devait guérir.... Le docteur dit d'un air malin. C'est la Sainte Vierge.... oui !.... et.... les remèdes....

Le pharmacien, plaisanta avec Fosses :—Ne publiez pas ceci, je vous en prie. Que deviendrais-je ? La Sainte Vierge me ferait une trop forte concurrence.

Voici ce que dit Fosses, l'ancien soldat, l'ancien gendarme, le brave chrétien, l'homme d'intelligence et de foi, l'homme de toute loyauté, dont la parole vaut un serment.

—" J'ai souffert horriblement plus de trois mois. Le médecin m'avait déclaré que j'en avais au moins pour trois ans avant de recouvrer ma santé. Les remèdes m'ont dévoré : j'avais laissé les remèdes. A Lourdes, par un bain de quelques instants, j'ai été guéri *instantanément*, *radicalement*, et depuis neuf mois ma guérison est *persévérante*."

Il est revenu à Lourdes à la fin du mois de juin 1868, environ sept mois après sa guérison. On ne le reconnaissait pas.—C'est moi, disait-il, qui ai été guéri en novembre, l'an dernier, au bassin de la Grotte. On regardait avec ébahissement cet homme de belle taille, droit, ferme : ce visage ovale encadré de longs cheveux, blonds encore, et dont une moustache légèrement grisonnante relève le teint blanc et la fraîcheur ; ces yeux bleus, intelligents et doux ; cette allure martiale et élégante qui dissimule ses cinquante-cinq ans.

Un médecin étranger, après avoir interrogé Fosses, disait hautement devant nous, à la Grotte même, qu'une telle guérison, instantanée, sans convalescence, radicale, ne s'explique pas en dehors du miracle.

Miracle ! Ce mot se lit dans l'âme de l'ancien gendarme : la guérison des membres y a opéré un secret mais admirable prodige de grâce. Cette âme, depuis lors et par cette œuvre, est transformée, agrandie, étonnamment pleine de Dieu et de sa sainte Mère. Le souvenir du bienfait y habite, vivant, attendri. A tout instant, Fosses remercie la Sainte Vierge. Quand il est solitaire, sa joie est de rêver de l'Immaculée, de la Grotte, du bonheur de Bernadette. Passionné autrefois pour les lectures curieuses, les distractions de l'esprit, maintenant il préfère à tout, les livres qui parlent de Marie.

Et c'est une ferme et vaillante piété.

—Je suis naturellement bon, disait-il, aux missionnaires dans sa dernière visite, mais j'avais des vivacités ; je n'y faisais seulement pas attention. Maintenant, une grande idée m'arrête : La Sainte Vierge ne serait pas contente.... Ça me retient ; et s'il m'arrive un *coup de promptitude*, je lui demande pardon.

Il craint de ne pas se maintenir digne du nom de Dieu et de ne pas le reconnaître assez ; il demande à vivre aussi longtemps qu'il le faudra pour payer à la Sainte Vierge sa dette sacrée, et pour réparer les fautes de sa vie. A l'égard de ses enfants, son unique ambition est le salut de leur âme ; pour lui-même, il ne fait plus qu'un rêve en ce monde : c'est de posséder une petite fortune qui lui permette de s'établir à Lourdes, pour pouvoir tous les jours bénir et prier sa mère bien-aimée, en cette Grotte où Elle est venue, où Elle l'a guéri, et qu'il habitera toujours par son cœur.

XI.

GUERISON DE GUILLAUME JAFFARD.

Le récit suivant a été fait à la Grotte de Lourdes devant les Mission naires, par Guillaume Jaffard lui-même. On l'a reproduit, autant qu'il a été possible, dans la langue du narrateur.

" Je m'appelle Guillaume Jaffard, garde barrière sur la ligne du Midi, Station de Lespoucy-Laslades, maisonnette 149, (Hautes Pyrénées.)

" J'ai été toujours robuste, mais des travaux prolongés au mauvais temps, me donnèrent, il y a plus de sept mois, des douleurs qui m'empêchèrent bientôt d'agir. Le médecin dit que c'était un rhumatisme chronique. Je restai au lit, incapable de bouger, trois mois entiers. Quand je voulais remuer une jambe, j'appelais ma femme ou un de mes petits enfants, qui montait sur le lit. Mes souffrances étaient atroces. Je pus enfin me lever et marcher à l'aide de crosses, mais c'était avec grande peine ; je me traînais en faisant glisser mes pieds par terre.

" La position était cruelle. Rien que notre travail pour vivre, et point de journées. Ma femme gagne 10 francs par mois à la barrière ; nous avons trois enfants tout petits. Un jour, ils demandaient du pain, il n'y eut pas.... Je me suis vu là ! J'ai fait plus de mauvais sang pour eux que pour mes douleurs. La charité m'a aidé....M. l'Abbé me donnait du bouillon et de temps en temps quelques pièces de quarante sous qui venaient à propos toujours ; le Château m'a fourni de bois l'hiver, et le Chef de station, de pain depuis longtemps ; sans cela, que serions-nous devenus ?...Ah ! j'ai souffert !....

" Je sortais donc un peu depuis trois mois. Un chef cantonnier, qui lit les *Annalles* de Notre-Dame de Lourdes, publiées tous les mois, par les soins des Missionnaires, chargés du service religieux à la chapelle de la Grotte, ma parla d'un gendarme guéri.. en se baignant dans l'eau de cette Grotte ; mon barbier me raconta que sa sœur, institutrice, avait laissé son mal d'yeux à la fontaine. Mes collègues de la ligne me disaient :

—Jaffard, il y a un Etre Suprême, vous êtes malheureux, il faut prier et aller à Lourdes. Si vous n'avez pas confiance, n'y allez pas ; mais Dieu peut tout, ayez confiance et allez avec ça.

" Je ne pensais pas beaucoup à Dieu, je ne priais pas souvent. Mais quand le malheur vous tombe dessus, on s'en souvient. Tout cela me faisait réfléchir, j'avais de l'espoir, et je me mis à prier Dieu et nous fîmes prier les petits enfants avec nous, : " Que de fois n'ai-je pas dit ; mon Dieu,

guérissez-moi par Notre-Dame de Lourdes, guérissez-moi pour mes pauvres petits enfants qui ont faim ! " Quelquefois je me décourageais.—Ce n'est pas possible, pensais-je, tu ne guériras jamais, tu es condamné au malheur.—Mais la bonne idée reprenait le dessus et je me disais : Nous savons qu'il y a un Etre Suprême, ayons confiance.—Je résolus de partir ; quelque chose me disait : tu seras guéri.... Deux ou trois jours avant, je ne faisais que réciter des *Je vous salue*. Enfin je pars ; je faisais pitié à tout le monde à la gare de Lourdes. On m'avait donné un peu d'argent, une voiture me porta à la Grotte.

" Je priais, je pensais : cette petite Bernadette qui vit la Sainte Vierge est bien heureuse ; ça ne me serait pas arrivé, à moi, je ne vaux pas assez. Je voulus laver mes pieds. Un homme m'aida ; j'étais incapable de me déchausser. Il me soutint pour me plonger dans le bassin. Oh ! que je priai donc ! je croyais laisser là mes crosses. J'éprouvai peut-être un peu de soulagement, presque rien. Cela ne me découragea pas. Je dis : Eh bien ! je reviendrai. En me voyant avec mes crosses encore, ma femme fut triste.

" J'avais emporté une bouteille d'eau de Lourdes. Avant d'aller nous coucher, nous en mîmes dans un vase et ma femme m'en baigna encore les pieds. Je priais, vous pouvez le croire. Quand ce fut fini, j'essaie de me lever. Je me tiens debout sans béquilles. Alors je me lance à marcher, je marche facilement. Je crie :—Femme, je suis guéri ! je suis guéri !—Ma pauvre femme était là étonnée, elle regardait. Enfin elle dit :

—Ah ! pauvre Sainte Vierge ! il y en a qui ne veulent pas y croire. Oh ! Elle est bonne !—Elle se mit à pleurer de contentement.

" Alors, tant j'étais heureux, je lui dis :—Il faut que j'aille chez le voisin.

—Mais tu tomberas ?

Non, je ne crains pas, je marcherai aussi bien que toi.—Je pris ma lanterne de service et nous voilà partis. La femme me dit : et tu veux que nous laissions les enfants tout seuls ?—La Sainte Vierge les gardera !—Nous arrivons chez le voisin, à quelque 600 pas de chez moi, par un mauvais chemin. Ils se levèrent, jugez s'ils furent surpris, il fallait voir.... Ce sont des gens très-bons et religieux ; je leur fis boire à tous un peu de l'eau que j'avais emportée.

Le lendemain, j'arrivais sans bâton à la station de Lespouey ; j'avais fais environ une demi-lieue. En me voyant, la dame du chef cria :—Est-ce possible, voilà Jaffard, il marche sans béquilles. Oh ! c'est un grand miracle !—Tout le monde s'étonna. J'allai aux environs sur la ligne. Mes camarades me regardaient, ils ne pouvaient pas croire que ce fût moi. Ils me disaient :—Vous avez bien fait d'aller à Lourdes. Jaffard, on peut dire ce qu'on voudra, il y a un Etre Suprême.—La confiance est tout. Vous en avez eu à la Sainte Vierge. Voilà un miracle.

“ En quittant Lourdes, j'avais promis de venir rapporter les échasses, j'arrive aujourd'hui.

“ Les collègues m'ont félicité sur toute la ligne. A Lourdes, quand ils m'ont vu avec les crosses dans ma main, ils ont dit :—Voilà Jaffard qui porte ses crosses à la Grotte. Pas un n'a eu un mot de travers. La première fois, l'un d'eux me dit que je ferais mieux de partir pour l'hôpital de Valence-d'Agen, dans mon pays.—Je ne l'écoutai seulement pas. J'ai marché depuis la ville en portant mes deux bâtons à la main.

“ Je souffre encore un peu, je ne suis pas bien leste, mais j'espère. Mes pieds étaient énormes, les voilà desenflés. Je ne pouvais pas du tout courber le dos, j'étais raide comme un pieu ; tout-à-l'heure je me suis jeté dans le bassin et depuis, je me plie jusqu'à terre. . . voyez. . . . Oh ! la Sainte Vierge me mettra en état de gagner ma vie et de nourrir ces pauvres petits enfants. Maintenant je prierai toujours, et il ne faudra pas nous dire à ma femme et à moi, je vous en réponds, de faire nos devoirs de bons chrétiens. Oh ! je guérirai entièrement, et tous les ans je reviendrai ici, où j'ai retrouvé une seconde vie par ma guérison.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

L

ar
m
qu
ro
lo
re
n

L'EVÉNEMENT DE PONTMAIN (1).

Plusieurs fois on nous a engagé à publier, dans l'*Echo*, l'Evénement arrivé le 17 janvier dernier, à Pontmain. Nous avons cru, dans une matière aussi grave, devoir attendre la décision de l'Eglise. Aujourd'hui que Mgr. l'Evêque de Laval en a autorisé la publication dans une lettre remarquable adressée à son clergé, nous sommes heureux de reproduire le résultat des recherches faites à ce sujet consigné dans un petit écrit, redigé et imprimé (avec permission de l'Evêque) sous ce titre : L'*Evénement de Pontmain.*

LETTRE DE MGR. L'ÉVEQUE DE LAVAL

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE

Au sujet de l'Evénement de Pontmain.

Laval, le Samedi-Saint, 8 avril 1871.

Messieurs et bien chers Coopérateurs,

Avant d'ouvrir, dans quelques jours, la longue série de mes visites pastorales de cette année, je désire publier quelques lignes sur ce qui s'est passé dans nos murs, le 20 janvier 1871, et sur le fait qui s'était produit, dès le 17 du même mois, dans la petite paroisse de Pontmain. Nous ne caractérisons ni ne qualifions les circonstances de ces faits ; mais nous les croyons dignes d'être, l'un et l'autre, relatés dans vos archives paroissiales, à côté et à la suite des cris de douleur que nous a tant de fois arrachés la triste époque que nous traversons, et dont nous ne sommes encore qu'incomplètement sortis.

Ce fait de Pontmain, Messieurs, qui devait bientôt se répandre dans toutes les parties du diocèse, puis de la France entière et même au delà de nos frontières, Nous était totalement inconnu, quand, dans la journée du 20, l'admirable élan des religieux habitants de notre ville Nous entraînait avec eux, aux pieds de Notre-Dame d'Avénières pour prononcer, du haut de la chaire, après nos humbles supplications, le vœu que faisaient avec nous les trois ou quatre mille personnes réunies devant son image vénérée : de restaurer la Tour et la belle flèche de son église, si la protection puissante de la Vierge immaculée, Mère de Dieu, et notre Mère profondément aimée, daignait nous préserver de l'incendie et du pillage qui nous

(1) Ce récit a été publié à Laval et porte l'*imprimatur* de l'évêché. Nous le reproduisons, ci-après, page 5, sauf les notes qui donnent textuellement les réponses des enfants dans le français corrompu du pays.

menaçaient de si près. Qui ne se souvient, en effet, du trouble qui, dans ce moment, agitait toutes les âmes ? Les canons et les mitrailleuses couvraient les hauteurs et tous les points de défenses de la ville ; tous les ponts de la Mayenne étaient minés, et prêts à sauter avec d'horribles dégâts sur ses deux rives. Les Généraux avaient ordre de se défendre à outrance, et tous s'y préparaient. L'ennemi était proche. Déjà un premier combat avait eu lieu le 18, à 3 quarts de lieue à peine de Laval, et les premières victimes tombées avaient été ramenées sanglantes dans nos murs. De nouvelles attaques étaient attendues d'instant en instant. Un quartier-général était établi en avant de la ville, et une batterie d'artillerie avec des mitrailleuses et des troupes sous les armes étaient postés près de Saint-Michel. Il n'y eut rien cependant dans la soirée.

Le lendemain, aussi loin que les éclaireurs français purent se porter, ils n'aperçurent tout le long de la rivière, sur sa rive gauche, que d'innombrables soldats prussiens, dont il était impossible de découvrir les mouvements ou de deviner les intentions. De part et d'autre il n'y eut pas d'autre manifestation. Le surlendemain, vendredi, quatre coups de canon retentirent. On ne sut d'où ils venaient, et ils parurent jeter l'effroi dans presque toutes les âmes. C'est dans ces sombres circonstances, Messieurs, que commençait notre humble et ardente prière. Elle s'acheva dans le calme ; les cœurs chrétiens semblaient rasserénés. La nuit fut tranquille, la journée suivante le fut également. On allait à la découverte, on s'étendait dans toutes les directions, et l'on ne voyait plus rien. Quelques jours après, nous acquérions la certitude qu'il restait à peine quelques groupes de Prussiens, çà et là, aux extrêmes limites du Département, du côté de la Sarthe et de l'Orne.

Je livre cet exposé, Messieurs, à vos appréciations individuelles et à celles de vos paroissiens, sans y joindre aucune observation. J'espère seulement que vous voudrez bien unir vos sincères actions de grâces, à celles qui s'élèvent à Laval, du fond de tous les cœurs vers l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu, notre Patronne et Protectrice spéciale depuis la première fête que nous célébrâmes en son honneur, peu de jours après l'installation définitive d'un siége épiscopal au milieu de vous.

Ce fut sur ces entrefaites, et durant les premières impressions de ce grand bienfait de notre délivrance, Messieurs, que nous vint inopinément de Landivy, dans un récit très-détaillé, la première nouvelle des choses fort extraordinaires qui venaient de se produire, nous écrivait-on, dans la petite paroisse de Pontmain, le 17 janvier, vers six heures du soir, et qui s'étaient prolongées jusque vers neuf heures. Le prêtre judicieux et digne de toute notre confiance qui nous envoyait ce rapport, nous déclarait qu'invité par le bon curé de la paroisse à vouloir bien se rendre sur les lieux, pour prendre connaissance de ce qu'aurait à lui dire quatre de ses

jeunes paroissiens, il n'avait pas cru devoir se refuser à un désir très-vivement exprimé, mais qu'en partant il était bien disposé à ne rien croire de ce qu'il entendrait.

Il en fut tout autrement néanmoins. Après avoir successivement et séparément entendu chacun de ces enfants, après leur avoir fait de très-nombreuses objections, et après avoir pris tous les moyens possibles pour les mettre en contradiction les uns avec les autres ou avec eux-mêmes ; après les avoir vus, sur tous les points, affirmer invariablement, tous, les mêmes déclarations, avec les apparences les plus évidentes d'une intelligence remarquable et droite, et en même temps d'une conscience incapable d'inventer et soutenir imperturbablement une série de mensonges qui seraient horribles en matière si grave, le respectable doyen sentit, sans en rien manifester, des sentiments nouveaux se former dans son âme ; et sa lettre me les avouait.

Cette intéressante lettre pourtant resta quelque temps sans réponse. Il en vint d'autres, auxquelles il ne fut également rien répondu. Puis, quelques explications furent demandées, quelques avis donnés ; et un peu plus tard, un nouveau rapport plus précis, plus complet me fut envoyé, mais sans rien changer d'essentiel ni rien ajouter au premier exposé. Ces renseignements, quelque estimables qu'ils fussent, ne pouvaient nous suffire, et il nous devint très-agréable que des prêtres connus de Laval et des professeurs de notre Séminaire allassent, quoique sans mission formelle, visiter Pontmain, voir et faire parler les enfants. L'un de ces Messieurs y fit deux voyages, y passa tout le temps nécessaire pour recueillir auprès des enfants, de leurs parents, de leurs institutrices et de la population presque entière, tout ce qui pourrait répandre quelque lumière nouvelle sur l'ensemble des faits énoncés, et sur la valeur qu'il convenait d'attribuer au témoignage rendu par les enfants. On a pu lire le résultat de ces recherches dans le petit écrit que l'auteur en a rédigé et fait imprimer (avec permission de l'Evêché) sous ce titre : *l'Evénement de Pontmain.*

Enfin, tout récemment, M. Vincent, notre vicaire général, a été prié et chargé par moi de se rendre dans cette paroisse, avec M. l'archiprêtre d'Ernée et M. le doyen de Landivy comme assistants, à l'effet d'ouvrir une enquête canonique sur toute l'affaire et sur tout ce qui s'y attache. Cette enquête a eu lieu, aussi ample que possible. Elle ne contredit en rien d'important les récits antérieurs dont il est parlé plus haut. Elle redresse seulement et fait disparaître une légère inexactitude qui s'était glissée dans la première édition de la brochure livrée au public. Ce n'est qu'une simple nuance que l'auteur n'avait pas bien saisie, et dont il ne reste pas trace dans les éditions subséquentes.

Rien n'annonce d'ailleurs qu'il y aurait d'autres modifications à faire, et, en toute autre matière, nous n'hésiterions pas à prononcer que la

cause est suffisamment instruite. Mais l'Eglise n'a point l'habitude d'aller si vite dans ses jugements. Nous ferons comme elle a toujours fait. Tout le dossier restera provisoirement à l'étude entre nos mains. Et si le moment vient, comme nous croyons pouvoir l'espérer, où il sera possible et permis de déclarer que ce n'est pas un abominable concert de quatre jeunes enfants qui aurait inventé cette étrange histoire, mais que ces enfants, dont le plus âgé n'a que douze ans, appartiennent à de très-honnêtes familles, bien sincèrement chrétiennes ; qu'ils ne manquent pas d'intelligence, qu'ils sont vertueux et pieux, et qu'il n'y a pas ombre d'hallucination ni de mensonge dans leurs dires, cela sera très-certainement déclaré. Et si, en même temps, il devient possible et évidemment permis, comme nous osons également l'espérer, de prononcer en sûreté parfaite de connaissance et de conscience que c'est la Vierge immaculée, notre Mère et Patronne perpétuelle, qui a daigné se montrer elle-même, pendant plus de deux heures, à ces pieux et innocents enfants, au milieu d'une foule attentive et attendrie de chrétiens qui ne voyaient rien ; que c'est elle-même qui a daigné, le 17 janvier 1871, faire briller à leurs yeux, en grandes lettres d'or, successivement produites, ces mots :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS,
DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.
MON FILS SE LAISSE TOUCHER,

soyez sûrs que nous proclamerons avec bonheur cette vérité sur les toits ; car, nous ne sommes pas du nombre de ces pauvres esprits, qui supposent que Dieu ne s'occupe pas des choses de ce monde, ou qui croient que les miracles soient difficiles à Celui qui est la bonté même, et à qui toute puissance appartient sur la terre comme au ciel.

Mais nous l'avons dit, nous attendrons que le moment de parler plus ouvertement soit venu. En attendant, nous ne voyons aucun inconvénient à faire savoir, dès aujourd'hui, que la manifestation précitée de Pontmain, et la croyance qu'on y accorde généralement n'ont donné lieu à aucun désordre d'aucun genre, qu'elles n'ont fait au contraire que donner un plus vif élan à la piété des populations, et que le désir manifesté par beaucoup de personnes, de voir s'élever un édifice sacré sur le point au-dessus duquel la céleste apparition se serait produite, peut être exécuté, à condition toutefois que le sanctuaire construit ne recevra aucun titre non autorisé par Nous. Ce ne sera par conséquent qu'un modeste autel, ou un temple de plus, érigé à la gloire de Dieu, en l'honneur de la miséricordieuse Mère de Dieu et des hommes, dont les innombrables bienfaits couvrent la terre.

Voilà ce que j'avais présentement à faire connaître.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, fidèles serviteurs de Dieu et de Marie, mes sentiments les plus vifs de dévouement tout affectueux en Notre-Seigneur et en sa sainte Mère.

† CASIMIR-ALEXIS-JOSEPH, *Evêque de Laval.*

L'ÉVÉNEMENT DE PONTMAIN.

A une lieue et demie au sud de Landivy, à une lieue environ à l'ouest de Saint-Mars-sur-la-Futaye, sur les confins du diocèse de Laval et sur la lisière du diocèse de Rennes, est situé le petit bourg de Pontmain.

Longtemps succursale de Saint-Ellier, Pontmain fut érigé en paroisse en 1840. Dès 1836, Mgr. Bouvier, évêque du Mans, y avait nommé curé M. l'abbé Guérin, né à Laval en 1801. Depuis trente-cinq ans, ce pieux pasteur donne ses soins à ce cher troupeau, qui compte 500 âmes. Ses efforts sont bénis.

Cette population est profondément chrétienne. On ne voit point à Pontmain le travail du dimanche ; il est bien rare d'y entendre un blasphème. Les enfants, élevés dans la crainte de Dieu, sont pleins de respect et de soumission pour leurs parents. Trois sœurs, religieuses adoratrices de la Justice de Dieu, instruisent les garçons et les filles.

Au milieu de ce petit bourg, sur la gauche en arrivant de Saint-Mars, un peu avant l'église située à droite, est une maison d'apparence moderne, quoiqu'on puisse lire, à l'intérieur, sur son immense cheminée, la date 1598.

C'est là qu'habite la famille Barbedette.

Un peu plus loin et y attenant, est une grange couverte en chaume très-vaste, avec un portail vert. Si, tournant le dos à ce portail, on regarde devant soi, on aperçoit, un peu à gauche, l'église. Juste en face, à environ soixante-dix pas, de l'autre côté de la route qui traverse le village, au-delà d'une aire entourée de murs peu élevés, est une maison habitée par un buraliste nommé Augustin Guidecoq, et par Adrien Boitin, sabotier. A droite est la maison d'un cordonnier nommé Rousseau. Elle empêche de voir l'établissement des sœurs, situé sur le même plan que l'habitation d'Augustin Guidecoq, et séparée de la route par un jardin et une petite cour, dans laquelle les enfants prennent leur récréation.

Que le lecteur veuille bien nous pardonner ces détails ; ils sont nécessaires pour l'intelligence du récit.

La famille Barbedette est composée de cinq membres : le père, la mère et trois garçons. L'aîné, mobile, est à l'armée depuis le 23 septembre. Le cadet, nommé Eugène, est âgé de douze ans ; il a une figure un peu souffreteuse ; l'air sérieux, intelligent, doux, naïf et bon.

Joseph, son jeune frère, âgé de dix ans, est pâle et délicat, mais vif et remuant. Nous avons été plusieurs fois surpris de ses réparties aussi promptes que spirituelles. Nés de parents vraiment et profondément chrétiens, ils sont très-pieux. Nos lecteurs en jugeront, en voyant comment ils passèrent le mardi 17 janvier 1871, jour dans lequel arriva l'événement prodigieux que nous allons raconter.

Leur père vint, comme d'habitude, les réveiller, à six heures, dans la grange où ils couchent. Après avoir offert leur cœur au Bon Dieu, ils se mirent à piler des ajoncs dont on a coutume de nourrir les chevaux dans ce pays, comme dans presque toute la Bretagne. Ils entrèrent ensuite à la maison, dirent tous deux, à haute voix, le chapelet pour leur frère qui est à l'armée, déjeunèrent et se rendirent à l'église pour y servir la sainte Messe.

En attendant M. le curé, ils firent la grande prière du matin, puis le Chemin de la Croix. Ils avaient l'habitude de ce pieux exercice, presque chaque jour, depuis le commencement de la guerre. A peine y ont-ils manqué une fois depuis le départ de leur frère pour l'armée.

Ils s'unirent, après la messe, aux prières publiques faites pour nos soldats, et allèrent ensuite à l'école.

Ce même jour, après la classe du soir, vers cinq heures et demie, tous deux entrèrent dans la grange avec leur père. A la lueur pâle et vacillante d'une chandelle de *résine*, ils saisirent les longs marteaux en bois et se mirent à piler les ajoncs, pour donner à leurs chevaux la ration du soir.

Ils avaient travaillé environ un quart d'heure, quand la petite porte pratiquée dans le grand portail de la grange s'ouvrit, et une femme entra. C'était Jeannette Détais, qui, disent les enfants, *ensevelit le monde mort.* Elle venait effectivement de remplir ces pénibles fonctions; elle s'approcha et adressa la parole au P. Barbedette. Le bruyant travail fut donc interrompu. Profitant de ce récit, Eugène s'avança vers la porte restée entr'ouverte. *J'allais*, dit-il, *tout seulement pour voir le temps.*

La neige couvrait la terre, le ciel était pur et il faisait froid. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu autant d'étoiles, surtout au-dessus du chemin. Jetant les yeux en face de lui, et regardant du côté de la maison habitée par Augustin Guidecoq, il vit moins d'étoiles. Tout à coup, à vingt pieds environ au milieu et au-dessus du toit, il aperçut une belle grande Dame. Sa robe bleue parsemée d'étoiles d'or, sans ceinture et sans taille, comme un *sarrau d'enfant*, tombait du cou jusque sur les pieds. Les manches étaient larges et pendantes.

Elle avait des *chaussons*, bleus comme la robe, et au milieu, un ruban d'or formait un nœud en forme de rosette. Un voile noir, cachant entièrement les cheveux et les oreilles, et couvrant le tiers du front, retombait sur les épaules jusqu'à la moitié du dos. Immédiatement rejeté en arrière, il ne cachait pas la figure. Sur la tête, elle portait une couronne d'or, sans autre ornement qu'un petit liseré rouge, situé à peu près au milieu. Posée sur le voile, haute à peu près de huit pouces, elle ne montait pas tout droit, mais en s'élargissant comme un *cône* renversé. La figure de la Dame était petite, très-blanche, d'une beauté incomparable. Elle

avait les mains étendues et abaissées, comme on a coutume de représenter Marie Immaculée. Elle regardait l'enfant et souriait.

Eugène pensa que c'était l'annonce de la mort de son frère qui était au service, et dont ses parents n'avaient pas reçu de nouvelles depuis trois semaines. Il n'avait pas peur néanmoins, parce que la Dame *riait*.

Il y avait environ un quart d'heure qu'étonné, ému, il contemplait ce spectacle, quand Jeannette Détais sortit de la grange. Au moment où elle franchissait le seuil, Eugène [illegible]

—Jeannette, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien ?

Elle jeta les yeux sur le point indiqué par l'enfant, et répondit : Hélas ! mon pauvre Eugène, je ne vois absolument rien.

Son père et son frère avaient entendu la question d'Eugène, et, frappés de l'expression avec laquelle il l'avait faite, ils vinrent vivement à la porte et jetèrent les yeux du côté qu'il leur montrait. Le père ne vit rien. Eugène dit à son frère :

—Vois-tu bien, toi Joseph ?

—Oui, dit l'enfant, je vois une belle grande Dame.

—Comment est-elle [illegible] ?

—Je vois bien une grande Dame qui a une robe bleue, des étoiles dorées sur sa robe, des chaussons bleus avec des boucles d'or.

—Dis donc, Joseph, continua Eugène, regarde donc bien si elle a une couronne ?

—Je vois bien une couronne dorée qui va en s'élargissant, et un petit fil rouge au milieu de la couronne, et un voile noir.

Le père, entendant ses enfants parler ainsi, ouvrait de grands yeux et ne voyait absolument rien. Enfin, il leur dit :

—Mes pauvres petits enfants, vous ne voyez rien ; si vous voyiez quelque chose, nous le verrions bien aussi, nous.... Venez piler les ajoncs bien vite ; je crois que le souper est prêt.

Habitués à obéir à la voix paternelle, les enfants, sans se permettre aucune réflexion, rentrèrent tout de suite dans la grange. Resté sur le seuil, leur père dit à Jeannette Détais :

—Ne dites rien de cela, Jeannette ; aussi bien le monde ne croirait point, et cela ferait peut-être du scandale.

—Soyez tranquille, dit-elle.

Elle s'éloigna, et le père Barbedette retourna auprès de ses enfants.

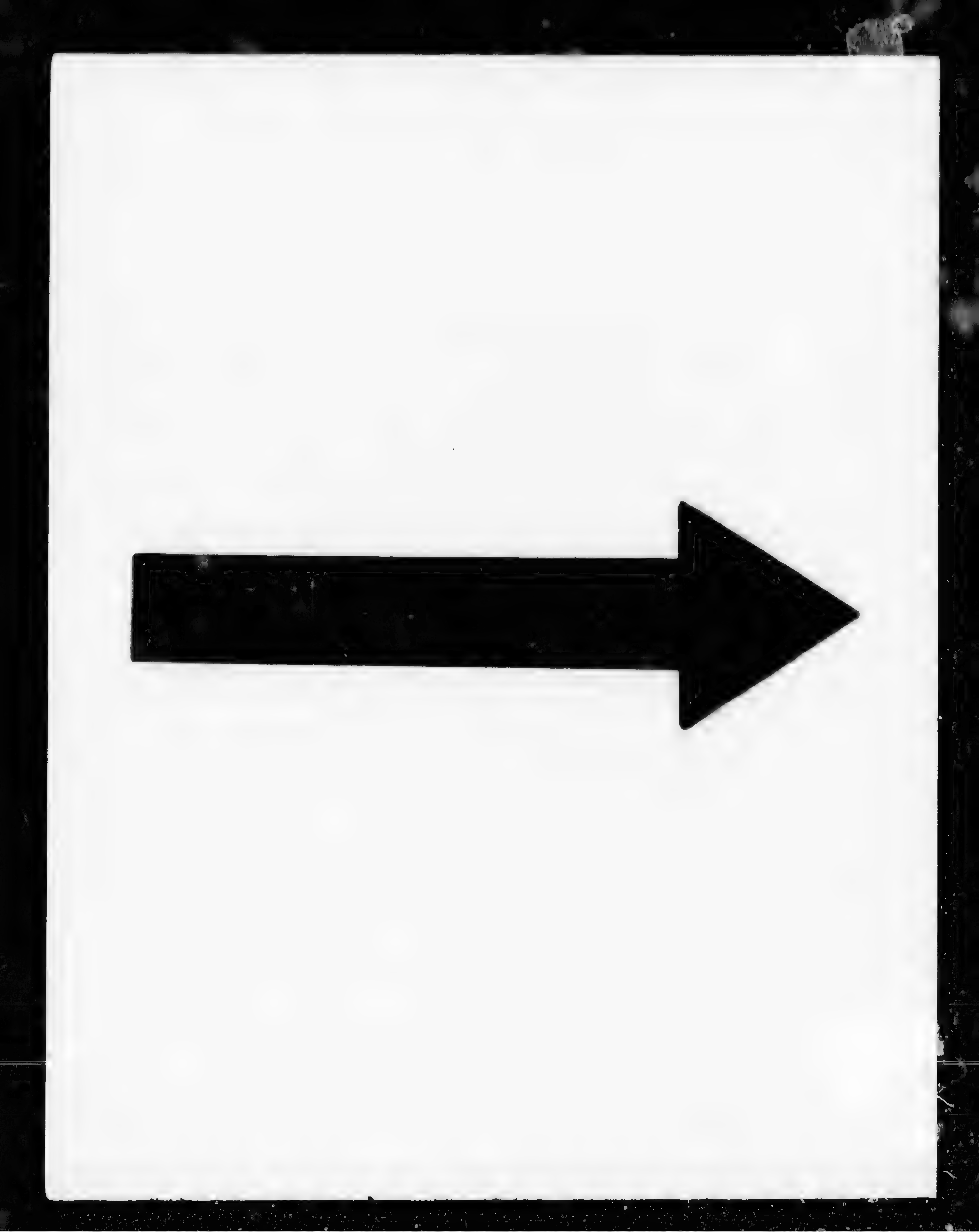
A peine avaient-ils donné dix coups de *piloche* que le père dit :

—Eugène, va donc voir si tu vois encore.

L'enfant obéit avec empressement, et de la porte cria :

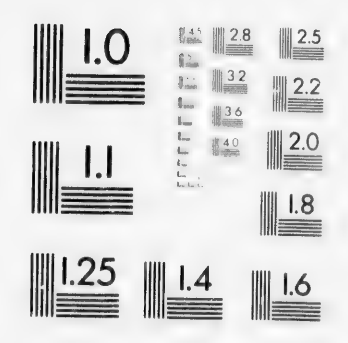
—Oui, c'est encore tout pareil.

—Va donc, continua son père, chercher ta mère, pour voir si elle



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





apercevra quelque chose, et ne dis pas à Louise de venir. Dis à ta mère que j'ai affaire à elle.

Eugène partit.

—Maman, dit-il à sa mère, voulez-vous, s'il vous plaît, venir dans la grange : papa a affaire à vous.

Elle vint aussitôt.

Comme elle arrivait à la porte, Joseph, qui avait profité de l'interruption du travail pour sortir et regarder la belle Dame, frappait ses mains l'une contre l'autre avec rapidité, en criant chaque fois :

—Oh ! que c'est beau ! oh ! que c'est beau !...

Sa mère lui donna un coup sur le bras, en disant :

—Mais vas-tu te taire, mais vas-tu te taire ; voilà le monde qui nous regarde.

—Maman, dit Eugène, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien.

—Mais non, dit-elle, je ne vois absolument rien.

Et Eugène et Joseph ensemble :

—Vous ne voyez pas une belle grande Dame qui a une robe bleue...

Et ils firent la description complète.

—Non, non, dit-elle je ne vois rien du tout.

Puis, frappée de l'accent de sincérité de ses enfants, qu'elle savait incapables de mentir, et de l'air ému de leur père :

—C'est peut-être la Sainte Vierge qui vous apparaît, dit-elle. Puisque vous dites que vous la voyez, disons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur.

Cependant les cris de joie et d'admiration des enfants avaient été entendus, et les voisins sortant sur le seuil de leur porte disaient :

—Que voyez-vous donc.... Qu'est-ce qu'il y a ?

—Holà, rien, dit le père Barbedette.

Et sa femme ajouta :

—Ce sont les enfants qui affolent ; ils disent qu'ils voient quelque chose, et nous autres, nous ne voyons rien.

Ils fermèrent alors la porte de la grange pour être plus tranquilles, et récitèrent pieusement cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Cette prière finie :

—Regardez, dit la mère, si vous voyez encore.

—Oui, dirent les enfants, c'est encore tout pareil.

—Allons, continua-t-elle, je vais aller chercher mes lunettes ; peut-être bien qu'avec, je verrai quelque chose.

Elle revint bientôt, ramenant Louise. Elle mit gravement ses lunettes, mais en vain. Louise, non plus, ne put rien apercevoir. Alors la mère dit à ses enfants d'un ton rude :

—Définitivement, vous ne voyez rien ; il faut finir de piler vos ajoncs ; vous êtes des petits menteurs et des petits visionnaires.

Ils rentrèrent dans la grange. Au bout de cinq minutes, la besogne était finie, et ils s'en allèrent souper. Ils contemplèrent de nouveau, en sortant, la magnifique vision. La belle Dame était à la même place, les regardant avec un doux sourire.

—Si vous me laissiez libre, dit Eugène, je resterais là toujours....

—Venez vite souper, dit leur père.

Les enfants le suivirent, mais à regret. Pour la première fois, il leur en coûtait d'obéir. Ils s'en allaient lentement, presque à reculons, regardant la belle Dame et disant à leurs parents :

Oh ! que c'est beau !... Oh ! que c'est beau !...

Il était six heures un quart.

Ils se lavèrent les mains, et, en les essuyant, retournèrent à la porte de la grange. C'était toujours le même spectacle. Entrés à la maison, ils ne voulurent pas s'asseoir pour prendre leur repas, et mangèrent leur soupe debout.

—Pressons-nous bien vite, Joseph, dit Eugène à son frère, pour aller voir si on voit encore.

—Puisque vous retournez voir, dit leur mère, récitez encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, mais debout, parce qu'il fait froid.

Au bout de quelques minutes, ces prières récitées, ils revinrent à la maison et dirent :

—C'est tout pareil... La Dame est grande comme Sœur Vitaline.

—Allons, dit la mère, il faut aller chercher ma Sœur Vitaline. Les Sœurs sont meilleures que vous ; si vous voyez, elles verront bien aussi.

Alors Joseph rentra à la maison avec son père, et la mère, avec Eugène, se rendit à l'établissement des Sœurs, situé de l'autre côté de la rue, un peu à droite.

La bonne Sœur était en ce moment dans la classe, récitant son office.

—Ma Sœur, lui dit la mère Barbedette, voulez-vous, s'il vous plaît, venir chez nous, les enfants disent qu'ils voient quelque chose et nous, nous ne voyons rien.

Sœur Vitaline les suivit à la porte de la grange. Les enfants lui montrèrent la place où était la vision, et lui firent la description de la belle Dame.

—J'ai beau ouvrir les yeux, dit la Sœur, je ne vois absolument rien.

L'enfant insista, et d'un air contrarié :

—Comment, ma Sœur, vous ne voyez pas ? Voyez-vous bien ces trois étoiles qui forment un triangle ?

—Oui, dit la Sœur.

—Eh bien ! la tête de la Dame est juste au milieu.

—Je ne puis rien voir, dit-elle.

Et elle reprit le chemin de l'école avec Victoire, (c'est le nom de baptême de la mère Barbedette, et tout le monde dans le village l'appelle ainsi) qui lui dit :

Je vous en prie, ma Sœur, ne dites rien de cela ; les enfants affolent.

Sœur Vitaline, en rentrant, vit au coin du feu, dans la cuisine, Françoise Richer âgée de onze ans, née au Loroux, diocèse de Rennes ; Jeanne-Marie Lebossé âgée de neuf ans, née à Gonet, diocèse de Rennes, et une troisième pensionnaire.

—Petites filles, leur dit-elle, venez donc par là ; Victoire a quelque chose à vous montrer.

Françoise n'osait pas ; il faisait nuit et elle avait peur. Elle suivit néanmoins Jeanne-Marie. A la porte elles trouvèrent Victoire et lui dirent :

—Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que nous allons voir ?

—Venez, leur dit-elle, venez, vous allez voir ; je ne sais pas, pour moi, je n'ai rien vu...

Arrivée au pignon de la maison de Rousseau, cordonnier, Françoise Richer s'écria :

Moi, je vois bien quelque chose sur la maison d'Augustin Guidecoq, mais je ne sais pas ce que c'est.

Et elles coururent à la porte de la grange où les appelait Eugène. Là, Jeanne-Marie Lebossé et Françoise Richer dirent immédiatement :

—Oh ! la belle Dame... elle a une belle robe bleue... avec des étoiles d'or....

Et elles répétèrent tout ce qu'avaient dit les deux petits garcons.

En ce moment, Joseph sortit de sa maison et retourna à la porte de la grange. En même temps que lui, arriva Sœur Vitaline, suivie de l'autre religieuse, Sœur Marie-Edouard.

—Que voyez-vous, enfants, dit celle-ci ?

Et tous les quatre à la fois :

—Oh ! ma Sœur, nous voyons une belle grande Dame....

Et ils firent la description complète que nous avons déjà donnée. Sœur Marie-Edouard, elle aussi, eut le reg[illegible] ne rien voir.

—Puisque ces enfants voient, dit-e[illegible] faut en chercher d'autres plus jeunes.

Elle courut chez M. Friteau, et lui dit de conduire son petit-fils dans la grange de Barbedette. De là, elle entra au presbytère, situé tout à côté, et dit à M. le curé, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

—Monsieur le curé, venez donc chez Barbedette ; il y a un prodige, une apparition... Les enfants voient la Sainte Vierge....

—Un prodige !!... Une apparition !!... La Sainte Vierge !!... répéta le bon vieillard tout ému ; ma Sœur, vous me faites peur.

Et il restait là immobile. Mais la vieille Jeannette, sa domestique, avait déjà allumé la lanterne en disant :

—Faut aller voir....

Et ils sortirent. A la porte, ils trouvèrent le petit Eugène Friteau âgé de six ans et demi, que sa grand mère portait enveloppé dans sa mante.

Pendant ce temps, Sœur Vitaline, entourée des enfants et d'autres personnes qui accouraient de tous côtés, debout au milieu du chemin, récitait le chapelet des martyrs japonais. Elle avait à peine dit une dizaine, lorsque M. le curé arriva avec le petit Eugène Friteau et Sœur Marie-Edouard, qui, de loin, criait aux enfants :

—La voyez-vous encore ?

Holà oui, ma sœur, dirent-ils.

Eugène Friteau vit aussi la belle Dame ; ses réponses concordèrent avec celle des autres enfants.

La femme de Boitin le sabotier, attirée par le bruit, accourut, portant dans ses bras sa petite fille âgée de deux ans et un mois. Cette enfant jeta aussitôt les yeux vers l'apparition, et agitant ses mains innocentes, bégaya, à plusieurs reprises, ces mots que lui avait appris sa mère : *le Jésus, le Jésus !*

Le bon et digne curé interrogea en vain le ciel : il n'aperçut pas la vision. Il s'approchait de la porte de la grange, quand les enfants s'écrièrent tous ensemble :

—Oh ! voilà quelque chose qui se fait.

—Que voyez-vous, demanda le bon curé ?

Et tous, à la fois, dirent qu'ils voyaient un grand cercle, du même bleu que la robe, ovale, large comme la main dans toute son étendue, entourant la Dame à la distance d'un pied et demi environ, comme une immense auréole.

Quatres bougies, placées à l'intérieur du cercle bleu auquel elles étaient attachées, étaient situées, deux à la hauteur des genoux de la Dame, deux à la hauteur de ses épaules. Ils virent aussi, sur sa poitrine, une petite croix rouge grande comme le doigt.

Le nombre des curieux allait toujours grandissant. Près de cinquante personnes entouraient les enfants, leur adressant des questions sur la belle Dame. Les uns, touchés de l'accord et de l'accent de sincérité de cinq enfants, différents par l'âge et le caractère, ajoutaient foi à leurs paroles, et étaient vivement émus. D'autres étaient incrédules. Jean Guidecoq, frère du buraliste, dit même à Eugène :

—Tu vois, toi garçon ; pourquoi ne verrais-je pas aussi, moi ? Si j'avais une lunette ou un mouchoir de soie, je verrais aussi bien que toi.

—Rien de plus facile, dit Victoire, j'en ai justement un chez nous.

Elle revint au bout de quelques instants emportant un foulard.

—Essayez, dit-elle, en le remettant à Jean Guidecoq.

Celui-ci essaya, mais vainement, et son insuccès provoqua les rires de

tous les assistants, qui se mirent à parler bruyamment. Alors Eugène Barbedette qui était au milieu de la route, s'écria :

—Voilà encore qu'elle tombe dans la tristesse !

Les autres enfants confirmèrent son dire, et assurèrent que la Dame prenait un air profondément triste, quand les personnes qui les entouraient, ne s'occupaient pas d'Elle, parlaient très-haut, riaient ou émettaient des doutes sur sa présence.

Monsieur le curé, qui était entré dans la grange, demanda le silence.

—S'il n'y a que les enfants à voir, dit-il, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous.

—Monsieur le curé, dit sœur Marie-Edouard, si vous parliez à la Sainte Vierge.

—Hélas ! dit le bon vieillard, d'une voie émue et avec une profonde humilité : Je ne La vois pas, que pourrais-je Lui dire ?

—Mais, si vous disiez aux enfants de lui parler ?

—Prions, dit le vénérable prêtre.

Tous se mirent à genoux ; les uns dans la grange, les autres à l'entrée. La petite porte seule était ouverte. A genoux sur le seuil, Sœur Marie Edouard commença le chapelet, auquel tout le monde répondit. Pendant cette prière, la Dame sembla monter, et grandit tout à coup.

—Elle est, dirent les enfants, deux fois grande comme sœur Vitaline.

—Le cercle bleu s'étendit aussi lui-même en proportion. Les étoiles *du temps* parurent, aux yeux des enfants, se ranger vivement sur le passage de la Dame, et venir, deux à deux, se placer sous ses pieds. En même temps, sur sa robe, les étoiles se multipliaient.

—C'est, disaient les enfants, comme une fourmilière... Elle est bientôt toute dorée.

Sœur Marie-Edouard entonna le *Magnificat*. Elle n'avait pas chanté le premier verset, que les quatre enfants (Eugène Friteau était parti) s'écriaient tous ensemble :

—Voilà encore quelque chose qui se fait. Voilà un bâton... C'est comme un jambage d'M, un grand M comme dans les livres.

Un grand écriteau blanc, large d'environ 4 pieds et demi apparut audessous des pieds de la Dame et du clercle bleu. Il semblait aux enfants qu'une main invisible, traçait lentement, sur ce fond d'une éclatante blancheur, de beaux caractères d'or.

Le *Magnificat* fut interrompu pendant quelques minutes. Pendant ce silence la première lettre était formée :

—C'est un M dirent les enfants ;

Puis :

—Voilà une autre lettre qui commence.... C'est un A....

Ils ne quittaient pas des yeux, le point du ciel où ils voyaient ces mer-

veilles, et c'était à qui nommerait le premier, la belle lettre d'or. Ils épelèrent ensuite un I et un S.

Ce mot MAIS resta seul presque dix minutes.

En ce moment vint à passer un habitant du bourg, nommé Joseph Babin. Surpris de ce rassemblement et de ces chants :

—Vous n'avez qu'à prier, dit-il ; les Prussiens sont à Laval.

—Cette nouvelle, de nature à mettre en émoi toute la population, ne fit aucune impression sur la foule.

—Ils seraient à l'entrée du village, dit une femme, que nous n'aurions pas peur.

Joseph Babin entra dans la grange ; on lui raconta ce que voyaient les enfants. Alors il partagea la confiance et l'émotion des assistants, et se mit à prier avec eux.

Cependant les fidèles continuaient de chanter le cantique de la Sainte Vierge. A la fin du *Magnificat*, les enfants lisaient en lettres d'or, hautes de 1 pied et demi :—MAIS PRIEZ MES ENFANTS.

Cent fois, les voyants, interrogés par leur bon curé, les sœurs ou les assistants, épelèrent les lettres, assemblèrent les mots, il n'y eut jamais d'hésitation, encore moins de contradiction. Tout le monde ressentait une émotion religieuse profonde. Les incrédules n'osaient plus rire et la plupart pleuraient.

La belle Dame souriait toujours.

Il était environ 7 heures et demie.

On ouvrit alors le grand portail de la grange dans laquelle soixante personnes environ, cherchaient un abri contre le froid très-rigoureux. A l'entrée, on avait apporté des chaises, sur lesquels les enfants prirent place. Ils se levaient souvent, pour manifester, par des gestes animés et expressifs, les sentiments d'admiration que leur inspirait le spectacle de la vision qu'ils avaient, seuls, le bonheur d'apercevoir.

—Il faut, dit le vénérable curé, chanter les Litanies de la sainte Vierge, et La prier de manifester sa volonté.

Sœur Marie-Edouard commença les Litanies. A la première invocation, les enfants s'écrièrent vivement :

Voilà encore quelque chose qui se fait. Ce sont des lettres. C'est un D.

Et ils nommèrent successivement, et *à qui le premier*, les lettres des mots suivants complètement écrits à la fin des Litanies :

DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.

Ces mots étaient écrits sur la même ligne que les premiers, d'égale grandeur et en caractères d'or. Après le mot TEMPS, était un point aussi grand que les lettres, en or, et que les enfants comparaient à un soleil. On devine facilement la joie des assistants, en recevant cette promesse miséricordieuse :

Dieu vous exaucera en peu de temps.

On entendit des exclamations joyeuses au milieu des sanglots et des larmes que l'émotion faisait couler. La Dame regardait les enfants et souriait.

—Voilà qu'elle rit, s'écriaient-ils, en riant eux-mêmes avec bonheur, voilà qu'elle rit.

On chanta alors l'*Inviolata*. Aussitôt, les enfants annoncèrent que de nouvelles lettres apparaissaient sur le même écriteau blanc, mais sur une seconde ligne. Au moment où l'on finissait de chanter : *O Mater alma Christi, carissima ! O douce et bien-aimée MERE du Christ !*... les voyants avaient épelé, lettre par lettre, ces mots : MON FILS....

Il y eut dans la foule un frémissement, une émotion indicibles....

—C'est bien la sainte Vierge, dirent les enfants :

—C'est Elle ! répéta la foule..................................

....

Pendant la fin de la prose *Inviolata* et le *Salve Regina*, qui fut chanté aussitôt après, la main mystérieuse et invisible traça de nouvelles lettres.

Les enfants lurent :—MON FILS SE LAISSE

Sœur Vitaline qui était assise au milieu d'eux leur dit alors :

—*Mon fils se laisse*... Cela n'a pas de sens. Regardez donc bien ; il y a sans doute : *Mon fils se lasse*

Et les enfants :—Mais non, ma sœur, il y a un I....

Et tous ensemble, ils épelèrent le mot *laisse*....

Puis vivement :

—Mais, ma sœur, attendez donc, ce n'est pas encore fini, voilà encore des lettres :

Avant la fin du *Salve* ls lurent :—MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Un grand trait, doré comme les lettres, se forma lentement au dessous decette seconde ligne.

Les chants avaient cessé. La foule émue et recueillie priait. Le silence n'était troublé que par la voix des enfants, qui répétaient à chaque instant l'inscription complète, que nous donnons ci-après, telle qu'ils la dépeignirent aux assistants, au moment même, et telle qu'ils l'ont reproduite plusieurs fois sous nos yeux :

Priez mes enfants Dieu vous exaucera en peu de temps.

Mon fils se laisse toucher.

Chantez un cantique à la Sainte-Vierge, dit le vénérable curé.

Et Sœur Marie-Edouard chanta :

Mère de l'Espérance, dont le nom est si doux,
Protégez notre France, priez, priez pour nous.

Alors la Sainte Vierge éleva, à la hauteur de ses épaules, les mains qu'elle tenait abaissées et étendues, et agitant les doigts lentement, comme si elle eût accompagné le chant du cantique, elle regardait les enfants avec un sourire d'une douceur infinie :

—Voilà qu'elle rit, voilà qu'elle rit, s'écriaient-ils.

Et ils sautaient joyeusement, battaient des mains en répétant cent fois, avec une expression qu'on ne saurait rendre :

—Oh ! qu'elle est belle ! Oh ! qu'elle est belle !

Les assistants riaient et pleuraient à la fois. Ils voyaient sur ces visages d'enfants, si expressifs et si sincères, comme un reflet du sourire qui leur causait ces transports de joie.

Vers la fin du cantique, qui a huit strophes, l'inscription, restée complète environ dix minutes, disparut. Il sembla aux enfants qu'un rouleau *couleur du temps* passant rapidement sur les lettres, les dérobait à leurs yeux. On chanta alors :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents,
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême, ô doux Jésus !

La figure des enfants prit une expression de tristesse profonde. C'était un reflet de la vision.

—Voilà qu'elle retombe dans la tristesse, dirent-ils. Puis tout à coup :

—Voilà encore quelque chose qui se fait.

Ils virent, en même temps, une croix rouge haute de deux pieds environ, sur laquelle était un Christ de même couleur. Cette croix leur paraissait à un pied de la belle Dame. Abaissant ses mains, qui, pendant tout le cantique *Mère de l'Espérance*, étaient restées à la hauteur de ses épaules, elle saisit le crucifix, le tint de ses deux mains, un peu incliné vers les enfants, à qui elle semblait le présenter. Au sommet de la croix, sur un écriteau blanc très-long, était écrit en lettres rouges : —JÉSUS-CHRIST.

Après chaque couplet du cantique on chanta le *Parce Domine*. La Très-Sainte Vierge, triste et recueillie, semblait prier avec les assistants.

Tout à coup, une étoile partit de sous ses pieds, et, montant vers la gauche, traversa le cercle bleu et alluma la bougie qui était à la hauteur de ses genoux, puis la seconde située vis-à-vis de ses épaules. La même étoile, s'élevant au-dessus de la tête de la Sainte Vierge, passa au côté droit et alluma les deux autres bougies. Ensuite, elle remonta, franchit de nouveau l'auréole, et alla se placer au-dessus de la tête de la Dame, où elle demeura suspendue.

La foule silencieuse et émue priait toujours. Sœur Marie-Edouard chanta l'hymne : *Ave Maris stella.* Pendant ce chant le crucifix rouge disparut. La Dame, étendant les bras, reprit la pose de l'Immaculée-Conception. Sur chacune de ses épaules, apparut une petite croix blanche, haute de huit pouces.

Ces croix, disent les enfants, étaient plantées sur les épaules de la sainte Vierge.

La mère de Dieu souriait de nouveau aux voyants, qui s'écriaient tout joyeux :

—Voilà qu'elle rit !... Voilà qu'elle rit !

Il était environ huit heures et demie.

Mes chers amis, dit le bon curé, nous allons faire tous ensemble, la prière du soir. Tous se mirent à genoux.

Vers l'examen de conscience les enfants, qui ne quittaient pas des yeux la céleste vision, annoncèrent qu'un grand voile blanc partant de sous les pieds de la Sainte Vierge et montant lentement, la couvrait jusqu'à la ceinture. S'élevant ensuite peu à peu, il l'enveloppa jusqu'au cou.

Les enfants ne voyaient plus que la figure d'une beauté toute céleste de la Dame qui leur souriait encore.

Bientôt elle voila son visage ; la couronne resta seule visible avec l'étoile qui la surmontait, puis tout disparut avec le grand cercle bleu et les quatre bougies qui étaient restées allumées jusqu'à la fin.

M. le curé, du fond de la grange, où il était assis, appela les enfants....

—Voyez-vous encore, leur dit-il ? Et tous ensemble :

—Non, Monsieur le curé, tout a disparu. C'est tout fini.

Il était un quart avant neuf heures.

La foule se retira lentement, s'entretenant d'un événement si prodigieux et emportant une impression pleine de douceur, profonde et ineffaçable.

Ce fait merveilleux se répandit avec la rapidité de l'éclair. On ne trouverait pas dans la paroisse un seul incrédule.

– Nous connaissons les enfants, disent-ils ; ils ne sont pas capables d'inventer *de quoi comme ça*.

Chaque soir, du bourg et de tous les villages environnants, les fidèles accourent à l'église, trop petite pour contenir la foule pieuse. On récite le chapelet, on chante quelques-uns des cantiques ou des hymnes chantés dans la grange, le jour de l'apparition, et ceux-là seulement qui en ont été témoins, peuvent se figurer la foi ardente et la profonde piété de cette nombreuse assistance. Nous étions ému jusqu'aux larmes.

En sortant de l'Eglise, chacun interroge les cieux, pour voir si tout à coup la céleste vision ne va pas reparaître.

Des pélerins venus, les uns des diocèses limotrophes, les autres de très-loin, arrivent chaque jour dans le village. Ils visitent la grange, voient et interrogent les heureux enfants, qui, malgré la fatigue et l'ennui que cela leur cause visiblement, se prêtent de bonne grâce à ce qu'on demande d'eux.

Bien des personnes, d'abord incrédules, ou attirées à Pontmain par un sentiment de simple curiosité, frappées de la naïveté et de la candeur des enfants, et des merveilles dont ils ont été les témoins, s'en retournent convaincus de leur véracité, et de la consolante apparition.

Le diocèse de Laval, si profondément religieux, s'estime heureux dans la pensée que la Sainte Vierge l'a choisi pour la manifestation de sa bonté maternelle, et des desseins miséricordieux de son divin Fils sur notre infortunée et trop coupable patrie.

Puissions-nous répondre à cette grande faveur, par un redoublement de foi, de confiance et d'amour, et une dévotion de plus en plus tendre, envers la Mère de Dieu.

Puissent les offrandes généreuses des pieux pélerins, permettre bientôt d'élever à Pontmain, sur le lieu de l'apparition, une chapelle qui porte jusqu'aux âges les plus reculés, avec le témoignage de notre filiale reconnaissance, le souvenir des miséricordes de Marie envers la France, son royaume.

Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

ñ!este do

c l'étoile
es quatro

les en-

rodigieux
çable.
On ne

capables

es fidèles
On récito
s chantés
i en ont
de cetto

si tout à

s de très-
ge, voient
nui que
demande

in par un
ndeur des
nent con-

eux dans
sa bonté
tre infor-

ement de
re, envers

re bientôt
qui porte
ale recon-
ance, son